

# SAGAS LÉGENDAIRES

## ISLANDAISES

*Textes traduits et présentés par Régis Boyer, avec le concours de Jean Renaud*



ANACHARSIS

*Sagas légendaires islandaises*

# SAGAS LÉGENDAIRES ISLANDAISES

Textes traduits, présentés et annotés par Régis Boyer,  
avec le concours de Jean Renaud

ANACHARSIS

*Merci à Éric Guilleman, pour avoir ouvert à Anacharsis la Route du Nord*

ISBN : 978-2-914777-896

Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

© Berg International, 1988, pour la traduction de la *Saga de Hervör et du roi Heiðrekr*

© Les Éditions du Cerf, 1989, pour la traduction de la *Saga des Völsungar*

© Les Belles Lettres, 1996, pour la traduction de la *Saga de Gautrekr* et de la *Saga de Hrólfir fils de Gautrekr*

© Anacharsis Éditions, 2012, pour tous les autres textes

43, rue de Bayard

31000 Toulouse

[www.editions-anacharsis.com](http://www.editions-anacharsis.com)

## Introduction

Des sagas islandaises, l'honnête homme français ne peut plus prétendre aujourd'hui qu'il les ignore. Voilà presque cinquante ans qu'un effort constant a été déployé chez nous pour les faire connaître, tant les textes eux-mêmes que leur intelligence. C'est au point que le mot «saga» lui-même est en train de passer dans notre langue, pas toujours, tant s'en faut, avec pertinence, mais enfin, cette terre n'est plus inconnue. Ce phénomène est remarquable puisque ce genre n'appartient pas à notre patrimoine national mais il n'empêche : je vais m'étendre un peu sur ce qu'il faut entendre par saga et surtout sur la diversité de ses manifestations ; il reste à constater avec grande satisfaction qu'une bonne cinquantaine de ces récits ont maintenant été tournés en français et qu'on lit moins d'absurdités sur le compte de cette littérature. Je vais reprendre ici les articulations majeures de ce procès, mais c'est avec une réelle satisfaction que je me sens fondé à dire que je n'évolue plus dans les trop fameuses brumes du Nord. Au demeurant, figurera à la fin de la présente introduction une bibliographie sommaire qui permettra à l'esprit curieux d'en savoir davantage s'il le désire<sup>1</sup>.

Très succinctement puisque le but du présent ouvrage est de se concentrer sur une seule acception du genre, voici ce qu'est une saga. Précisons que le genre est islandais, exclusivement islandais (les exceptions sont rarissimes) et disons sans insister que ce phénomène est tout bonnement incroyable lorsque l'on est au courant des tenants et aboutissants de l'histoire de l'île aux volcans et de sa culture<sup>2</sup>. Retenons aussi, car l'indication est indispensable, que les hommes et les femmes qui vinrent s'installer en

1. Les deux ouvrages fondamentaux sont, pour une étude, *Les sagas islandaises*, Payot, Paris, 2007 [1978], et pour les plus beaux textes de la catégorie dite sagas des Islandais, *Sagas islandaises*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris, 2009 [1987].

2. On pourra lire, d'abord, *L'Islande médiévale*, Les Belles Lettres, coll. «Guides des civilisations», Paris, 2001, avec une bonne orientation bibliographique *in fine*, et, pour une rapide initiation, le n° 32 de mai/juin 2010 de la revue *Religion et Histoire*. Je précise qu'au meilleur moment de sa production, l'Islande ne comptait guère plus de 35 000 âmes ! (elle a aujourd'hui quelque 320 000 habitants)

Islande à partir de 874, pour diverses raisons que nous connaissons mal, n'étaient pas, contrairement à une erreur commune, de « purs » Scandinaves (et dans ce cas, majoritairement des Norvégiens) mais un mixte de Nordiques et de Celtes, mixte qui est peut-être responsable et de la prodigieuse civilisation islandaise et de son étonnante activité littéraire : deux ethnies, deux types de traditions, deux modes de réactions notamment vis-à-vis des choses de l'esprit, nous savons que ce genre de conjonction donne, toujours et partout, des résultats assez extraordinaires.

Donc, à partir du moment où ils seront en possession d'une écriture utilisable – car les runes germaniques ne se prêtaient simplement pas à la consignation de textes longs – c'est-à-dire cette onciale carolingienne toujours pratiquée et qu'apportèrent avec eux, une fois passé le temps de la conversion au christianisme (autour de l'an mille), les clercs ou missionnaires, les insulaires se mirent à consigner avec une manière de frénésie le trésor de leurs poèmes mythologiques (cela s'appelle *Edda*) et celui de cette poésie appelée scaldique qui demeure à ce jour la plus complexe, la plus sophistiquée, la plus élaborée qu'ait jamais enfantée l'Occident (ce n'était pas une invention islandaise, elle est née quelque part au bord de la Baltique vers le VIII<sup>e</sup> siècle, mais les Islandais s'en feront rapidement une exclusivité), et enfin les sagas.

Une saga est un récit en prose (notez ce point, tout l'Occident écrivait en vers à l'époque) centré sur divers chefs d'intérêt que je vais détailler rapidement, dont on a d'abord pensé, à l'époque romantique et du côté allemand, qu'il était né spontanément en vertu du « génie conteur de la foule » pour n'être consigné par écrit qu'à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, mais dont nous savons aujourd'hui, démonstrations savantes ayant été dûment faites, qu'il résulta de la fusion des textes historiques latins (Salluste, Lucrèce...) traduits en islandais avec les textes hagiographiques (qui narrent la vie des saints) également en latin et de même immédiatement traduits. Les sources peuvent fort bien être également orales et renvoyer à des traditions familiales, juridiques, géographiques, etc., mais le « produit fini », si je puis dire, est écrit, consciemment et soigneusement écrit, avec une rigueur et un savoir-faire qui ont quelque chose de confondant. Évidemment parce qu'ils relèvent d'une vision de l'homme, de la vie et du monde propre à leurs auteurs qu'en règle générale, nous ne connaissons pas trop. Ajoutons qu'une saga n'est pas un écrit religieux, non plus que poétique – ce qui ne l'empêche pas, d'aventure, de faire des incursions du côté de la mythologie, réelle ou calquée de la classique, et de s'adonner de strophes scaldiques invoquées, parfois, à des fins justificatrices. Sans nous attarder : en fait, ce qui définit la saga, c'est avant tout son style rapide, sobre, économe de ses moyens, comme pressé de courir à son terme et,

remarquez cela aussi, jamais lyrique. La vision du monde dont je parlais il y a un instant est factuelle, réaliste, directe, sans aucune concession au lecteur (ou à l'auditeur, car le débat demeure vivant, de savoir si elles étaient faites pour être dites ou lues, récitées). Pour le fond, il s'agit de narrer la vie d'un personnage intéressant, je vais dire pourquoi, ou de tout un lignage, voire d'un district, en commençant, le cas échéant, par la mention des ancêtres, car le culte de la famille était déterminant dans cette culture, et en suivant le cours de cette existence, l'accent étant mis sur les temps forts qui ne ressortissent pas nécessairement au registre héroïque physique, mais peuvent fort bien relever du juridique, voire de l'illustration des grandes valeurs que prisait cette communauté, sens de l'honneur, volonté parfois forcenée de tirer vengeance d'un forfait, culte de l'amitié, tendance à l'ostentation, ruse intelligente (ce qu'ils appellent *vit*, quelque chose comme le *know-how* américain), etc. Pour avoir droit à une saga, pour être, donc *söguligr* (cet adjectif traduit la proposition qui précède ici), il faut que le Destin avec majuscule qui est peut-être le seul vrai dieu que révéraient ces hommes et ces femmes, vous ait soumis à une *skapraun* (mise à l'épreuve de votre caractère), de quelque nature qu'elle soit, et que vous en ayez triomphé. Alors, on parlera en bien de vous, vous mériterez une saga.

Qui, donc, est un morceau purement narratif: *saga* dérive du verbe *segja*, «dire», «conter», «raconter» (allemand *sagen*, anglais *say*, suédois *säga*). Jamais lyrique, je l'ai dit, dramatique non plus même si, parfois, la structure du récit prête à une organisation de ce type. Héroïque, pas nécessairement, didactique non plus, sinon implicitement, très, très rarement épique, erreur souvent commise parce que l'adjectif *episk* dans les langues scandinaves modernes signifie «narratif» et non obligatoirement «épique». En fait, nous savons que l'épopée obéit aux deux règles de la simplification et du grossissement, ce qui est très peu souvent le cas de la saga, laquelle, au contraire, est souvent appliquée à suivre le menu détail de nos errements et refuse l'outrance. C'est un texte humain, très humain, il répugne à l'hyperbole autant qu'à la dépréciation, il demeure à ras de la réalité, il est de nous. Une fois dominée la très épineuse difficulté des noms propres, anthroponymes ou toponymes, il reste des hommes et des femmes qui vivent comme nous, sont nos frères et sœurs: ils n'ont rien des piédroits de nos cathédrales, non plus que de nos héros de chansons de geste, voire de nos romans courtois, c'est peut-être leur vérité humaine qui les rend si attachants. D'autant qu'en règle générale, elle est saisie dans le menu détail du quotidien et non à la faveur d'exploits mémorables.

Cela dit, la longueur d'une saga peut être très variable. Il en est de volumineuses, comme la *Saga de Njáll le Brûlé* qui est le fleuron du genre des *íslendingasögur*, d'autres sont si brèves que je les ai appelées «sagas

miniatures»<sup>3</sup>, le terme islandais requis est *þáttir* (pl. *þáttir*). N'importe! ce sont des récits qui vont, leur loi est le mouvement, le dynamisme, la méditation n'est pas leur fort mais elles aiment provoquer votre entendement en pratiquant avec une admirable maîtrise la litote, le sous-entendu sous la forme que l'on appelle en anglais *understatement*. On ne dit pas : « il était beau », mais : « il s'entendait à plaire aux femmes. » Pas : « sa fortune était colossale », mais : « il avait du bien. »

Il reste à dire que les sagas ont vu le jour vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, la recherche actuelle a fait de considérables progrès depuis un grand demi-siècle, grâce notamment aux écoles anglaise, allemande et surtout islandaise même, et votre humble serviteur aura passé sa vie à vulgariser le genre en France. Donc, 1180 au mieux, et cette écriture durera jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, pensons-nous. L'âge d'or est incontestablement, en tout état de cause, le XIII<sup>e</sup> siècle.

Je vais indiquer ci-dessous les diverses (cinq en fait) catégories de sagas et cette taxinomie exige une réflexion. Que voici. Cinq catégories, disais-je, le critère étant la nature du sujet traité (plutôt que la distance dans le temps entre l'auteur présumé et le motif qu'il traite). Soit :

- les sagas royales (ou historiques) : *konungasögur*
- les sagas dites des Islandais : *íslendingasögur*
- les sagas dites de contemporains : *samtíðarsögur*
- les sagas légendaires (ou des temps très anciens) : *fornaldarsögur*
- les sagas dites de chevaliers : *riddarasögur*

Je laisse de côté les sagas dites mensongères, *lygisögur*, qui sont de grossières imitations des précédentes et n'ont pas de valeur.

La recherche a longtemps pensé que ces textes avaient vu le jour dans l'ordre qui vient d'être donné à l'instant. Les progrès considérables de la paléographie, de la critique interne des textes, des études comparatives, de l'examen minutieux des sources ou modèles possibles a abouti, il n'y a pas bien longtemps, à une conclusion tout à fait différente. À savoir, qu'entre la fin du XII<sup>e</sup> et le milieu du XIV<sup>e</sup> siècles, un formidable mouvement d'écriture s'est déclaré en Islande, qui fait que, pêle-mêle, les sagas de tous genres ont vu le jour : le phénomène ne va pas sans rappeler la floraison du théâtre classique européen au XVII<sup>e</sup> siècle ou la fortune du roman romantique au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous savons d'ailleurs que, si peu important que soit le nombre de ceux que nous connaissons, certains auteurs (ou *sagnamenn*, sg. *sagnamaðr*) ont fort bien pu composer des sagas ressortissant à plusieurs des rubriques que je viens d'énumérer.

3. Il en existe en français tout un livre publié par Les Belles Lettres (Régis Boyer, *Les sagas miniatures*, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », Paris, 1999).

Un point capital doit être au moins brièvement abordé : quelle que soit la catégorie dans laquelle on la range, une saga n'est pas un document historique<sup>4</sup>. Assurément, il en est de nombreuses qui peuvent favoriser notre connaissance des faits historiques en telle ou telle circonstance, ou qui se fondent sur des faits vérifiables à partir d'autres sources, ou encore qui nous présentent des personnages dont nous savons d'autre part qu'ils ont bien existé ; cela vaut surtout, bien entendu, pour les sagas historiques et, dans une assez large mesure, pour les sagas des Islandais, tandis qu'il est permis de penser que c'est la règle des sagas de contemporains (qui ne sont pas majoritaires ici, et de loin !) mais – et l'argument est capital pour qui va lire des sagas légendaires – il ne faut jamais oublier que, de l'aveu même des auteurs que nous ne connaissons pas en général, comme je l'ai dit, une saga aura été écrite *til gamans*, « pour le divertissement », le plaisir du lecteur, et que ses prétentions ne vont jamais au delà. Relisez la fin de la *Saga de Hrólfr Gautreksson*, donnée dans le présent livre, en étant bien sensible à l'humour de l'auteur (inconnu, donc) : « Que ce [il veut parler de ce qu'il vient de narrer] soit vrai ou non, que celui-là trouve plaisir à cette histoire qui le pourra, pour les autres, ils n'ont qu'à chercher un autre divertissement qui leur paraîtra meilleur. » Vous avez bien relevé « plaisir » et « divertissement » – *gaman*, donc. Mais si vous n'êtes pas convaincu, voulez-vous relire le prologue de la *Saga de Hrólfr sans terre* en prenant garde à certaines formulations, du genre : « On a composé maints récits pour le divertissement des gens, certains d'après d'anciens manuscrits ou de savantes personnes, et parfois selon des livres anciens qui ont dû être composés fort brièvement d'abord, puis qui ont été développés, car la plupart des choses qui s'y trouvent ont eu lieu bien plus tard qu'il n'y est dit. »

Revenons sur la classification qui vient d'être proposée, en passant vite sur les quatre premières catégories présentées.

Les sagas dites royales (ou historiques) s'intéressent aux rois de Norvège et de Danemark, le fleuron est le recueil intitulé *Heimskringla* (*L'Orbe du monde*, ce titre reprend les deux premiers mots du premier texte, selon une mode bien connue au Moyen Âge), il est dû au plus grand écrivain islandais, si ce n'est de l'Europe tout court, du Moyen Âge, Snorri Sturluson (1178-1241)<sup>5</sup>. On se demande pourquoi les Islandais, qui ont

4. La question est traitée avec quelque détail dans *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset, Cahier des Annales de Normandie* 23, 1990, Régis Boyer, « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », p. 109-126.

5. Voir Régis Boyer, *Snorri Sturluson. Le plus grand écrivain islandais du Moyen Âge*, OREP Éditions, Cully, 2011.

catégoriquement refusé, quatre siècles durant, tout roi ou prince<sup>6</sup>, se sont intéressés ainsi aux rois : il se peut que ce soit par une sorte de prolongement d'un culte germanique (ou autre en domaine indo-européen) bien plus ancien, celui du roi sacré. Le personnage principal est, bien entendu, Óláfr Haraldsson ou saint Óláfr. Mais comme ce recueil remonte aux temps archaïques (*Ynglinga saga*), il fait souvent état de survivances que nous retrouverons parfois dans les sagas légendaires.

Les sagas des Islandais sont, de l'avis unanime, les plus belles. Elles s'intéressent à la vie, aux heurs et malheurs de certains individus dignes de saga et qui ont vécu en général au x<sup>e</sup> siècle en Islande. Nommons au moins les cinq « grandes » : la *Saga d'Egill Skallagrímsson* (probablement due à ce Snorri Sturluson qui vient d'être nommé), la *Saga de Snorri le Godi* (titre français, l'islandais est *Eyrbyggja saga*, la *Saga des Gens du district d'Eyrr*), la *Saga des Gens du Val-au-saumon (Laxdæla saga)*, la *Saga de Grettir (Grettis saga)* et, chef-d'œuvre par excellence, la sombre tragédie qu'est *Brennu-Njáls saga (La Saga de Njáll le Brûlé)*. Elles sont, bien entendu, bien plus nombreuses, et c'est par définition à elles que s'appliquent les observations de thématique, de composition et de style qui ont été suggérées plus haut. Un principe d'intertextualité (divers événements ou personnages peuvent se retrouver d'une saga à une autre) règne dans cette catégorie-là surtout.

Pour les sagas dites de contemporains, ce sont des documents hors pair sur la réalité islandaise et aussi sur l'histoire : en règle générale, elles se veulent la chronique des événements marquants de l'île entre début du XII<sup>e</sup> et fin du XIII<sup>e</sup> siècles. Le joyau en est la *Sturlunga saga, Saga des Sturlungar*<sup>7</sup>, c'est-à-dire des descendants d'un certain (Hvamm-) Sturla Þórðarson, titre global de la fusion qu'un compilateur de génie, Þórðr Narfason, réalisa à partir d'une quinzaine de textes isolés. Chronique, certes, mais aussi traité de politologie appliquée et méditations sur la culture et la civilisation islandaises. La perle de cet ensemble est la *Saga des Islandais* due au neveu de ce Snorri qui a déjà été nommé deux fois, Sturla Þórðarson (petit-fils du Sturla qui figure plus haut).

Voici les sagas dites de chevaliers, qui, en fait, s'inscrivent dans le fantastique mouvement d'écriture et de traduction qui se manifesta en Islande à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. En réalité, ce sont des « traductions » selon l'acception qu'avait ce terme à l'époque de tout ce qui avait

6. Ce qui ne signifie en aucun cas qu'ils auraient constitué une sorte de démocratie, la forme de leur gouvernement s'appelle – pardonnez-moi le jargon – ploutocratie oligarchique, une minorité à le pouvoir parce qu'elle est riche.

7. Existe en français depuis 2005 sous le titre *Saga des Sturlungar*, Les Belles Lettres, Paris.

cours en Occident en fait de narrations. Soient : des adaptations de romans de Chrétien de Troyes (*Erex saga* étant *Éric et Énide*, par exemple), de nos chansons de gestes (*Karlamagnúss saga*, *Saga de Charlemagne*<sup>8</sup>), de nos romans dits bretons et donc tournant autour du roi Arthur (*Breta sögur* ou *Sagas des Bretons*) et de tout ce type de littérature. Le fleuron est sans doute la *Tristrams saga ok Ísöndar*<sup>9</sup>, une version de *Tristan et Yseut*, qui, une fois n'est pas coutume, n'est peut-être pas le fait d'un Islandais mais d'un Norvégien, le Frère Robert, qui s'est aligné sur Thomas. Il n'est pas exclu que ce soit la toute première saga de type plus ou moins légendaire qui ait vu le jour, et son influence sur le reste de la production islandaise peut avoir été grande.

Ajoutons, pour ne rien négliger, que les sagas, quelle que soit leur catégorie, pouvaient aussi exister sous des formes très brèves (quelques pages seulement, parfois) appelées alors *þættir* (sg. *þáttir*) : une théorie a longtemps voulu que ces « dits », comme nous nous serions exprimés en français à l'époque, aient fourni la première version des sagas. Cette théorie est abandonnée aujourd'hui, encore qu'il existe des sagas qui soient, en fait, formées de toute une collection de *þættir* (ainsi de *Ljósvetningasaga*, la *Saga des Gens du lac clair*). D'autre part, la centaine de *þættir* que nous avons conservés peuvent sans effort se ranger sous les diverses rubriques qui ont été énumérées plus haut<sup>10</sup>, mais nous ne les retiendrons pas ici pour ne pas allonger démesurément ce volume.

Et il reste les sagas légendaires qui font l'objet du présent ouvrage et que je vais maintenant présenter de plus près<sup>11</sup>.

\*

Peut-être serait-il bon que le lecteur consente d'abord à lire une des sagas légendaires données dans le présent ouvrage, une brève, par exemple, la *Saga de Grímr à la Joue velue*, afin de prendre la mesure du

8. Très bonne traduction et présentation de Daniel W. Lacroix, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », Paris, 2000.

9. Traduction française dans *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1995, p. 783, sq.

10. Ce sont donc, comme indiqué note 3, ce que j'ai appelé des « sagas miniatures », titre de l'ouvrage publié aux Belles Lettres en 1999. Ainsi, pourraient se ranger parmi les sagas légendaires le *Dit de Gestr aux Nornes*, p. 65, celui de Hemingr fils d'Aslacr, p. 145, par excellence celui de Sörli, p. 277, celui de Þorsteinn Passe-Maison, p. 297 – et j'ai inclus dans le présent livre celui des fils de Ragnarr.

11. Les vues qui vont être développées maintenant reprennent en les résumant d'importance celles qui font l'objet de l'ouvrage *Les sagas légendaires*, Les Belles Lettres, Paris, 1998.

genre. Cela lui permettra de saisir immédiatement les différences avec les autres « grandes » sagas : sans doute ce texte est-il très bien écrit et composé mais les différences éclatent. Toutefois, ce genre a dû être fort populaire dès le début du *ritöld* (âge de l'écriture en Islande, soit le XII<sup>e</sup> siècle) : nous trouvons dans la *Saga de Þorgils et de Hafliði* (qui est incluse dans la compilation dite *Sturlunga saga*), la relation de noces prestigieuses célébrées à Reykjahólar en 1119, au cours desquelles divers récitateurs disent des sagas légendaires expressément nommées sous leur titre – nous en avons conservé quelques-unes.

Une *fornaldarsaga* (où *forn* = « très ancien », « archaïque », *aldar* étant le génitif du substantif *öld* : « âge », « temps », « époque ») est un récit qui combine mythe, « histoire » et légende, sans autre prétention, je l'ai dit, que divertir l'auditeur ou lui faire plaisir. Remarquez la dernière phrase de la *Saga de Hrólfr sans Terre* : « Voici la fin de cette histoire sur Hrólfr Sturlaugsson et ses exploits. Merci à ceux qui ont écouté et qui s'en sont divertis, et bien de la tristesse à ceux qui s'en sont offusqués et ne s'en sont pas amusés. » Récits composites, en fait, voyez comme la *Saga de Gautrekr* s'intéresse d'abord à Gautrekr puis à un certain Gjafa-Refr sans qu'il y ait grands rapports entre les deux.

Parcourons les caractères généraux de ces sagas. Elles sont archaïques, certes, du moins en intention, elles peuvent plonger dans la plus fantaisiste antiquité ou faire droit à toutes sortes de légendes plus ou moins historiques ou encore donner dans ce que nous appellerions le conte de fées : vous le verrez bien lorsque nous détaillerons un peu les thèmes traités. Surtout, et voilà leur premier caractère spécifique, elles font large place au fantastique ou au surnaturel, ce qu'en principe s'interdisent relativement les autres sagas. Et donc, nous voici embarqués pour des pays fabuleux comme ce Bjarmaland aux allures d'Atlantide, ou pour la fréquentation de héros dans l'acception outrancière, sans nuances, comme Starkaðr auquel, vers 1200, le Danois Saxo Grammaticus fera une fortune (mais en latin !). De toute manière, le contexte est comme par définition ésotérique ou magique, aux antipodes, par conséquent, de la vision du monde que donnent les sagas classiques.

Soulignons encore, trait caractéristique, que, par opposition, de nouveau, aux autres catégories, le décor n'est pas nécessairement l'Islande ou les pays du Nord, ce peut être le Garðaríki (la Russie) voire la Tattaríá ! Toutefois, insistons, la visée n'est pas « historique », l'inspiration mythique est consciente – et de vous narrer les incroyables exploits de Þorsteinn Passe-Maison ou le voyage de Þórr, le dieu, chez le géant Útgardaloki, thème fécond s'il en fut.

Ce sont tout de même des sagas : le mode de présentation des personnages en fonction de leur généalogie, le thème souverain de la vengeance, le style et la composition, le mode de narration, même si la temporalité est traitée avec une grande désinvolture, ne peuvent surprendre un connaisseur. Toutefois, la thématique introduit un motif nouveau, extrêmement insolite dans les « grandes » sagas, celui de l'amour humain qui peut, ici, occuper une place prépondérante.

Je vais proposer tout à l'heure une manière systématique de présenter ces textes, mais ils font souvent l'impression d'être des fourre-tout, volontiers à cheval sur les sagas royales, les sagas de chevaliers, l'*Edda* de Snorri ou des textes comme le *Livre de la colonisation de l'Islande* (*Landnámabók*).

En réalité, il faut s'interroger sur leurs sources possibles : elles peuvent être orales et ressortir à ce que l'islandais appelle des *stjúpmæðrasögur* (des contes de bonnes femmes, de nourrices), en particulier lorsqu'elles proposent des éléments sans feu ni lieu, ce que les Danois appellent aujourd'hui *vandreanedoter*, « anecdotes errantes », du genre méchanceté du *berserker*, férocité du viking, voyages exotiques, aventures de frères jumeaux, rôle d'objets magiques (cornes à boire, tuniques qui rendent invulnérable), etc. C'est à ce titre que le chiffre trois y est comme inévitable. Il arrive également qu'elles se fassent le lointain écho de réminiscences possiblement historiques, comme on va le voir dans les cinq premiers textes présentés ici. Et qu'il n'y a pas lieu de dédaigner, car ils se situent sans doute dans la prolongation d'événements fatidiques qui auront laissé des traces profondes dans l'inconscient collectif. Ceci encore : les sagas légendaires exploitent volontiers des sources étrangères, je veux dire non nordiques, prenez-en pour exemple le chapitre 30 de la *Saga d'Oddr aux Flèches* et la description qui nous y est faite de la Russie. Il faut se rappeler aussi que les Islandais avaient acquis une vaste culture encyclopédique dont la diversité et la qualité confondent l'entendement aujourd'hui et c'est précisément dans les sagas légendaires qu'ils l'étaient volontiers ! Voyez aussi des prénoms aberrants comme Marsibil, Luda, Nudus, ou des toponymes étranges du type Maseraland, sans parler d'une fascination de l'Orient qui appellerait commentaire.

En résumé : ce genre est mixte, impur, nous ne sommes pas en présence de vraies sagas, pas davantage de véritables contes. On va bien le voir dans les pages qui suivent.

Je voudrais, en effet, faire un rapide passage en revue des *principaux thèmes* développés dans les sagas légendaires. On peut les répartir en quatre classes : ceux qui présentent des faits de culture typiques, ceux qui

ressortissent au registre des contes et légendes, ceux qui tiennent à la magie pure et ceux qui, sans doute, livrent des vestiges probables de paganisme antique.

1) Sont des *faits typiques d'une culture*, la scandinave ancienne en l'occurrence, la mention du *kolbitr*, ce garçon « demeuré » dans son enfance et restant au coin du feu (le nom signifie « mord-braises ») et qui, tout soudain, parvenu à l'âge adulte, se révèle un être extraordinaire et se rend capable des plus grands exploits; le motif des bons conseils qu'un père donne à son fils et que, bien sûr, ce dernier ne suit pas; la thématique du *do ut des* (donnant-donnant), qui veut qu'à partir de cette technique, l'on devient nécessairement riche; l'amour effréné des beaux objets (il semble que ç'ait été là l'une des faiblesses des Islandais de l'époque); voyez la description amoureuse qui nous est proposée, dans la *Saga de Sörli le fort*, d'un beau *dreki*<sup>12</sup>:

Un *dreki* d'une élégance si magnifique qu'ils estimèrent n'avoir jamais vu son semblable, ni par la taille, ni par l'équipement. Il était tout bardé d'acier et doré au-dessus de la ligne de flottaison, de plus proue et poupe sculptées avec grande maîtrise et ornées de l'or le plus pur ainsi qu'un peu partout d'argent fondu dans les sculptures. Il était également bellement peint de toutes sortes de couleurs, vert et blanc, jaune et bleu, blanc et noir.

Reprenons notre nomenclature: les exploits des vikings (envisagés plutôt comme bandits ou fiers-à-bras que comme héros) vont de soi, leurs aventures étant tout à fait stéréotypées, ils sont notamment exemplaires en fait de natation, de ski ou de course à pied. Puis voici le motif du duel, le thème à tout faire du *berserkr* que le héros se doit de vaincre, la présence comme obligée du *föstbræðralag* ou fraternité jurée, la pratique généralisée du serment contraignant – je cite un peu au hasard. Plus rares sont le jeu d'énigmes qui figure, par exemple, dans la *Saga de Hervör*, et il faut relever la prédilection pour le thème de l'inceste (par exemple dans la *Saga de Hrólfr kraki*). De même, le personnage du *draugr*, ce mort-mal-mort qui re-vient (avec un trait d'union) hanter le monde des vivants est assez banal, tout comme, au demeurant, les morts et les légendes qu'ils engendrent. Remarquons, chose tout à fait rare dans

12. Ne laissons pas passer cette occasion sans rappeler que *dreki* est « dragon ». Le bateau normal des vikings, *knörr* ou *skeið* ou *langskip* avait une figure de proue sculptée en général sous forme d'une tête de dragon. Par métonymie, l'usage était de dire, au lieu de « mon bateau », « mon dragon » (ou tout autre animal sculpté à la proue).

les « vraies » sagas, la présence d'éléments comiques comme le « rocher de famille » dans la *Saga de Gautrekr*.

2) Au registre des contes et légendes, selon notre nomenclature moderne, la quantité de motifs est tout à fait étonnante. Un peu pêle-mêle : la *Saga de Hrólfr Gautreksson* vous présente le thème de la quête de la mariée, ailleurs, ce sera la méchante marâtre, ou le rapt de la mariée. Le chiffre trois, comme je l'ai déjà signalé, est une sorte d'obligation : relisez, dans la *Saga d'Égill le Manchot*, au chapitre 13, la narration de la lutte d'Arinnefja contre les trois géantes ; prêtez attention à ce jeune homme pauvre ou de rang médiocre qui aime la fille du roi ou du jarl et parvient à l'obtenir en vertu de ses qualités et de ses dons : un thème que le grand conteur danois Hans Christian Andersen reprendra avec le bonheur que l'on sait, dans ses *Contes*, du XIX<sup>e</sup> siècle ; voici encore le sage vieillard qui rit parce qu'il sait la vérité sur le compte d'événements dont le personnage en scène ne voit que les apparences ; et le forgeron merveilleux qui se souvient du dieu-héros Völundr dans les grands textes mythologiques de l'*Edda* ; tous ces pays fabuleux où se trouvent des trésors sans pareils qu'il s'agit de s'approprier, tous ces monstres horribles, cynocéphales, dragons, le terme d'ensemble est *skrymsl*, dont, inmanquablement, le héros triomphe selon l'exemple du prototype Sigurðr Meurtrier du dragon Fáfnir ; les innombrables géants qui se doivent d'infester nos récits, ils sont méchants, stupides, cupides, mais il n'est pas bien difficile de les réduire, soit qu'ils se trouvent aveugles comme le grec Polyphème, soit qu'ils n'aient pas de cœur (l'organe !), etc. Le *Dit de Sörli* nous propose un récit tout à fait intéressant illustrant le motif de la bataille éternelle : l'héroïne suscite un combat terrible entre les tenants de son bien-aimé et ceux de son père, mais les morts ressuscitent chaque soir pour reprendre le combat le lendemain matin, il y a beau temps que l'on a interprété ce récit comme une illustration de la lutte constante des morts contre les vivants, affrontement sans fin puisque la vie ne cesse de fournir de nouveaux antagonistes.

Je ne voulais que donner une idée en multipliant les entrées, il va sans dire que la liste complète serait bien plus longue ; je veux simplement souligner le fait que les peuples du Nord sont, sans conteste, passés maîtres dans l'art de conter, de raconter<sup>13</sup> et donc faire valoir que ce talent a de très lointaines racines. Car nous sommes ici dans l'esprit : si les sagas des trois premières catégories qui ont été énumérées plus haut restent rigoureusement fidèles à une ligne narratrice et à un mode d'affabulation classés, la fantaisie est la marque des sagas légendaires et c'est certainement ce qui nous les rend sympathiques.

13. Voir *Les conteurs du Nord*, Les Belles Lettres, Paris, 2010.

3) D'autant que je n'en ai pas terminé avec mon sujet du moment et que je voudrais attirer l'attention sur le fait que les sagas légendaires, bien plus que les autres, évoluent très volontiers sur le terrain de la *magie* pure. Précisons, contre trop d'opinions aussi dangereuses que fausses, que dans les domaines de la mythologie et de la religion, les Germains, ceux du Nord singulièrement, qui nous concernent ici, n'ont pas privilégié la force brutale, la discipline rigide, l'ordre immuable: trop de tragédies inexpiables sont nées de ces conceptions, notamment au cours du siècle dernier. En revanche, une analyse objective, calme, sans passion de nos textes, amène naturellement à penser que c'est la magie qui régit cette vision de l'homme, de la vie et du monde. Tous les dieux sont de grands magiciens, à commencer par Óðinn dont les prestations à cet égard sont innombrables. Les seuls rites que nous connaissions de cette « religion » relèvent directement de la magie et je ne vois pas de grand mythe qui ne pourrait se prêter aisément à une interprétation de ce genre: une relecture attentive, sous cet angle, de l'*Edda* de Snorri Sturluson, de sa *Gylfaginning* en particulier, n'autorise aucun doute. Et donc, les sagas légendaires se réfugiant dans les domaines plus populaires, plus directement ouverts aux aspects comme marginaux du savoir et de l'affabulation, il est assez naturel qu'elles aient fait place par excellence à la magie.

D'ailleurs, la plupart des *formaldarsögur* nous proposent ou bien un ou une magicienne patenté(e) ou bien un personnage susceptible, le cas échéant, de se muer en magicien. Nous avons déjà entrevu les objets magiques, armes ensorcelées, ou bien ce bateau qui parle dans la *Saga de Þorsteinn Víkingsson*. Pareillement, les animaux doués de pouvoirs surnaturels sont légion, *sonargöltr* ou porc sacrificiel sur les soies duquel on prête serment, chats aux pouvoirs inquiétants et surtout chevaux. Il y a beaucoup de chevaux dans les textes proprement religieux du Nord, ne serait-ce que le célèbre Sleipnir, la monture d'Óðinn, qui a huit jambes et sur la naissance duquel un très long mythe fournit de passionnants détails: c'est le lieu de rappeler que le cheval, dans cette mythologie comme en beaucoup d'autres, était le grand psychopompe (l'animal magique chargé de transporter l'âme d'un mort dans l'autre monde) et qu'il aura joué, notamment dans les sagas de tous genres, d'un incontestable prestige<sup>14</sup>. Voyez le cheval Dulcifal, qui parle, dans la *Saga de Hrólftr sans Terre* au chapitre 1 :

[Il] comprenait le langage humain. [...] Il était rapide comme un oiseau, agile comme un lion, grand comme un loup. Il n'avait pas

14. Dans la *Saga de Hrafnkell Goði de Freyr* (qui n'est pas une saga légendaire) le cheval Freyfaxi occupe un rôle proprement fatidique et détermine la progression de toute l'action.

son pareil en fait de taille et de force. [...] Il appartenait à l'espèce de chevaux apparentés au dromadaire. Depuis qu'il avait obtenu ce cheval, jamais le roi Hreggviðr n'avait subi une défaite.

Il débarrassera Hrólfr de l'épine du sommeil, *svefnþorn* : si vous en êtes la victime, vous êtes plongé dans une torpeur invincible.

Et bien entendu, toutes sortes de rites ou opérations magiques que nous connaissons par d'autres sources sont présents ici, métamorphoses, *hamför* ou métempsycose ou encore migration de l'âme, *álög*, ou conjuration d'ordinaire maléfique, *forsending*, c'est-à-dire mission impossible dont seul le héros parvient à s'acquitter, *gandreið*, ou chevauchée de la baguette magique, *herfjöturr*, ou paralysie magique, etc. Les sagas légendaires, dans leur ensemble, vous offrent un livre noir tout à fait saisissant.

4) Ce qui nous amène à noter que les *fornaldarsögur* nous offrent de temps à autre des vestiges probables de *paganisme antique*, dans la mesure où nous pouvons en juger ; les dieux ne sont pas absents (alors qu'ils interviennent de manière rarissime dans les autres catégories de sagas), par exemple Freyr et sa parèdre Freyja, ou Óðinn, ou Þórr. J'ai déjà relevé ce trait à d'autres fins, mais l'on est frappé du grand nombre de créatures surnaturelles qui hantent ces textes : géants, nains bien sûr, mais aussi *álfar*<sup>15</sup>, Nornes, valkyries par exemple, l'apparat critique des textes que l'on va lire fournira succinctement les précisions requises.

\*

Conclure n'est pas malaisé. Les sagas légendaires méritent leur nom car elles ne sont pas réductibles aux autres catégories, disons qu'elles s'adressaient sans doute à un autre public en des circonstances différentes. Je l'ai déjà noté deux fois : par définition, elles ont été composées et rédigées *til gamans*, pour votre divertissement et plaisir. Cela n'est pas exclu, bien entendu, des sagas des Islandais ou de contemporains, mais ici, c'est la préoccupation majeure, car il est clair que les auteurs ne croient pas à leurs fables. Ils font état de leurs lectures ou connaissances, ils laissent libre cours à leur fantaisie, ils exploitent tel ou tel thème qu'ils tiennent de la tradition populaire, leur imagination est au point de départ de leur inspiration, ils inventent donc ce personnage invraisemblable mais passionnant, cet épisode totalement farfelu, ne vous en déplaît, ce décor introuvable et ainsi de suite.

15. Qui ne sont pas les elfes des folklores modernes, forme dévaluée par l'Église de ces entités antiques mal connues de nous.

Je ne vous laisserai pas sans un exemple tiré de la *Saga de Bósi et de Herraudr*<sup>16</sup>, qui est très courte. En une trentaine de pages, vous êtes gratifié : d'un cas de fraternité jurée, de l'intervention d'une nourrice magique qui déclamera chemin faisant un superbe poème conjuratoire, dit « Prière de Busla », accompagné d'une formule runique-cryptique, de la mention du pays légendaire déjà mentionné ici, le Bjarmaland, d'un œuf de griffon ou *gammsegg*, d'une divinité finno-ougrienne inconnue d'autre part des sagas « classiques », Jómali, d'une princesse que l'on va immoler et que les frères jurés délivrent à temps, d'une terrible bataille à laquelle prend part le roi légendaire Haraldr hilditönn, de l'enlèvement de la princesse que l'on va marier de force et que l'on emmène en l'enfermant dans un étui de harpe, puis voici le motif de la quête de la mariée, celui d'une bataille navale fantastique, et d'un serpent monstrueux qu'occira le grand héros Ragnarr loðbrók, ce qui, en un sens, rattacherait lâchement ce texte à la *Saga de Ragnarr aux Braies velues* que nous donnons ici d'autre part. Récit hautement composite, donc, véritable centon de thèmes classés, de personnages stéréotypés, de lieux célèbres et de monstres convenus. C'est pourquoi il n'entre pas, chose bien compréhensible, dans la manière de classification que j'ai proposée ici – au demeurant, saga plutôt récente, farcie de réminiscences littéraires et visiblement rédigée par un clerc qui était à l'école ! De plus, tout à fait insolite parce que, chose à peu près absente dans le genre, elle donne à plusieurs reprises dans l'érotisme. Mais ce récit est intéressant, fort bien composé et sans aucun doute susceptible de provoquer le plaisir (*gaman*, toujours) du lecteur. Toutes ces raisons font que je n'ai pas voulu le tenir à l'écart et que je le fais figurer, dans le présent livre, en annexe.

Ce n'est pas, il faut souligner ce fait, que l'esprit caractéristique de toute saga, soit absent, la dialectique implacable du destin, de l'honneur et de la vengeance<sup>17</sup> existe ici comme ailleurs. De même qu'un esprit guerrier culminant dans le registre héroïque. Je veux dire que les valeurs d'action sont au premier plan, là aussi.

Au total, ce sont bien des sagas islandaises, serait-ce en raison de la prééminence de la magie et surtout de la révérence plus ou moins implicite envers le tout-puissant Destin.

\*

16. Voir plus loin dans cet ouvrage p. 1058.

17. On en trouvera une analyse détaillée dans l'essai liminaire « Le sacré chez les anciens Scandinaves », dans *L'Edda poétique*, Fayard, Paris, 1992.

Il reste à dire deux mots de l'organisation du présent ouvrage. Il propose vingt textes qui sont tous des sagas légendaires à l'exception du poème des Krákumál donné ici parce qu'il est en relation étroite avec la *Saga de Ragnarr loðbrók* et du *Dit des fils de Ragnarr*. Chacun de ces textes sera précédé d'une très brève notice, non pour redire ce qui vient d'être énoncé dans cette introduction, mais pour attirer l'attention sur ce qui fait la spécificité de chaque *fornaldarsaga*.

Car ces sagas ne sont pas toutes de la même venue, il va sans dire. Je propose donc de les répartir en quatre catégories, discrimination plutôt arbitraire car toutes, elles sacrifient aux mêmes motifs, les différences viennent seulement d'éclairages apportés de préférence à telle ou telle incidence. Ainsi :

— Viendra d'abord, comme il se doit, la *Völsunga saga*. Comme il se doit parce que c'est la plus connue, la plus prestigieuse aussi, la mieux écrite éventuellement de toutes les *fornaldarsögur*, et surtout parce qu'elle dédouble, voire complète les grands poèmes héroïques de l'*Edda poétique*. Elle met en scène Sigurðr (que vous appelez Siegfried) Fáfnisbani, meurtrier du dragon Fáfnir, ses ascendants plus ou moins mythiques, plus ou moins historiques aussi, puis ses malheureuses amours, sa fin tragique avec les séquelles attendues. Très grand texte soutenu, d'ailleurs, par une riche tradition littéraire, dépassant les cadres stricts du monde scandinave pour atteindre toute la Germania, mixte passionnant, en outre, d'histoire, de légende et de mythe, et surtout manière de traité en action de l'éthique héroïque nord-germanique où l'héroïsme ne tient ni à des prouesses physiques, ni à l'on ne sait quelle supériorité ethnique, mais bien au respect inconditionnel des grandes valeurs propres à un clan donné et transcendant considérablement nos petites misères – car Sigurðr est grand avant tout pour être demeuré fidèle, jusqu'à la mort, à la parole qu'il a donnée.

— Je range en second lieu sept textes (dont un poème célèbre) qui ont pour dénominateur commun de reposer sur des événements ou des personnages qui ont sans doute eu une réalité historique perpétuée par la tradition (*Saga de Hervör et du roi Heiðrek*, *Saga de Ragnarr aux Braies velues*, *Dit des fils de Ragnarr*, *Chant de Kráka*, *Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur*, *Saga d'Eymundr Hringsson*). Intelligemment interprétés, ce sont de précieux documents,

— Alors que les textes qui sont donnés en troisième lieu hésitent entre mythe héroïque et religion (*Saga de Hrólfr kraki*, *Saga de Gautrek*, *Saga de Hrólfr fils de Gautrek*, *Saga de Bárðr*, *Saga des hommes de Hólmr*). Cet amalgame étrange (mythe, héroïsme, religion *stricto sensu*) fait leur prix.

— Ce n'est qu'en quatrième et dernier lieu que je propose six sagas réellement légendaires (*Saga de Hrólfr sans Terre*, *Saga d'Oddr aux Flèches*,

*Saga de Ketill le Saumon, Saga de Grímr à la Joue velue, Saga d'Egill le Manchot, Saga de Sturlaugr l'Industrieux*). Non que l'Histoire soit totalement absente ou que la religion (la magie plutôt) n'intervienne pas, sans parler d'un héroïsme convenu, mais le plaisir qu'éprouvent les auteurs à broder sur de bons vieux thèmes légendaires est manifeste. Prenez-en pour témoin les flèches de pierre d'Oddr...

— J'ai dit pourquoi j'ai fait aussi figurer la *Saga de Bósi et de Herraudr*, mais en annexe. Elle pourrait, en fait, se ranger dans chacune des catégories envisagées plus haut!

Je n'ai pas voulu prodiguer les notes qui auraient alourdi cet ouvrage. Elles seront de deux sortes: les unes, en bas de page, seront réellement des éclaircissements du texte envisagé *hic et nunc*, les autres renverront à des traits spécifiques de culture: ces derniers donneront lieu à l'établissement d'un glossaire des notions spécifiques, figurant en fin d'ouvrage (p. 1091), auquel le lecteur voudra bien se reporter, d'autant qu'ils seront, dans le cours même du texte, rédigés en italiques et suivis d'un astérisque à leur première occurrence.

Ce qu'a réalisé, culturellement, c'est-à-dire au moins en littérature et en art, l'Islande des XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles est tellement extraordinaire que les spécialistes en mal « d'explications » se trouvent bien vite réduits à quia et se tirent de difficulté en parlant de « miracle islandais »<sup>18</sup>: ce m'est un vrai plaisir que d'en donner un aperçu par le truchement des sagas légendaires!

La Varenne, juillet 2012

*Nota*: La présente édition des Sagas légendaires repose sur l'édition en 4 volumes qu'a procurée Guðni Jónsson: *Fornaldar sögur Norðurlanda*, Reykjavík, Íslendingasagna-útgáfan, I-IV, 1954. À l'exception de: *Jómsvíkinga saga*, éd. Ólafur Halldórsson, Reykjavík, Prentsmiðja Jóns Helgasonar, 1969; *Eymundar þáttur Hringssonar*, dans *Flateyjarbók*, éd. Sigurdur Nordal, Akranes, 1944-1945.

18. Un peu – la rencontre n'est pas fortuite – comme on parle de « miracle grec » ou de « miracle irlandais ».

Bibliographie sommaire  
des  
principaux textes cités dans les notes

*Études*

- Régis Boyer, *Les Sagas islandaises*, Payot, Paris, 2007 [1978].  
—, *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, Payot, Paris, 1981.  
—, *Le Monde du Double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Berg International, coll. «L'Île verte», Paris, 1986.  
—, *Les Sagas légendaires*, Les Belles Lettres, coll. «Vérité des mythes», Paris, 1998.  
—, *Les Sagas miniatures*, Les Belles Lettres, coll. «Vérité des mythes» Paris, 1999.  
—, *Les Vikings. Histoire, mythes, dictionnaire*, Robert Laffont, coll. «Bouquins», Paris, 2008.

*Textes*

- Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg* [«*Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*»], présentation et traduction de Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Gallimard, coll. «L'aube des peuples», Paris, 1998.  
Constantin Porphyrogenète, *De Administrando Imperio*, éd. et trad. (anglaise) Gyula Moravcsik et Romilly J. H. Jenkins, *Dumbarton Texts I*, Harvard University, Washington, D. C., 2008 [1966].  
Isidore de Séville, *Étymologies*, trad. (anglaise) S. A. Barney, W. J. Lewis, J. A. Beach, O. Berghof, Cambridge University Press, Cambridge, 2006. (trad partielle, 8 vol. Les Belles Lettres, Paris, 1983-2012).  
*L'Edda poétique*, présentation et traduction de Régis Boyer, Fayard, Paris, 1992.  
*Livre de la colonisation de l'Islande*, selon la version de Sturla Þórðarson, présentation et traduction de Régis Boyer, Brepols, Turnhout, 2000.  
*Sagas islandaises*, présentation et traduction de Régis Boyer, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris, 2009 [1987].  
*Saga des Sturlungar*, présentation et traduction de Régis Boyer, Les Belles Lettres, Paris, 2005.

Saxo Grammaticus, *La Geste des Danois [Gesta Danorum]*, présenté et traduit par J.-P. Troadec, Gallimard, coll. « L'Aube des peuples », Paris, 1995.

Snorri Sturluson, *Heimskringla*, I-III, Bjarni Aðalbjarnarson gaf út Hið Íslenska fornritafélag, Reykjavík, 1951.

Sven Aggesen, *Sven Aggesøns Historiske Skrifter*, édition de M. CL. Gertz, Rosenkilde & Bagger, Copenhagen, 1967 [1916-1917].

Thietmar de Merseburg, *Chronique [Thietmari Merseburgensis episcopi Chronicon]*, trad. (allemande) Werner Trillmich, Monumenta Germaniae Historica, Darmstadt, 1957 [1935].

*Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1995.

## Deux mots sur la traduction

Le vieil islandais ou vieux norois représente la branche septentrionale des langues germaniques. À ce titre, il obéit à toutes les lois qui régissent cette famille linguistique. Étant donné son âge (les textes que l'on va lire datent tous du XIII<sup>e</sup> siècle ou du XIV<sup>e</sup> siècle), il a conservé des structures archaïques qui, toutefois, n'ont pas évolué en mille ans puisque l'islandais moderne n'offre strictement aucun changement sur ce qu'il était il y a un millénaire ! Comprenez qu'un enfant de douze ans, à Reykjavik, aujourd'hui, lit sans effort un texte du XIII<sup>e</sup> siècle pour peu que celui-ci soit rédigé en orthographe normalisée. C'est une langue très infléchie (quatre cas de déclinaison, plusieurs classes de verbes avec répartition en verbes forts qui présentent une modification de la voyelle radicale selon le temps envisagé (maintenu par exemple en anglais *to drive, drove, driven*) et faibles par adjonction de suffixes dentales (anglais *call, called, called*)) et sa syntaxe, souvent complexe, ne correspond pas à nos habitudes, l'ordre des mots indique leur fonction et donc leur place dans le processus discursif.

En matière de traduction, ma règle d'or a toujours été la fidélité, dans la mesure, bien entendu, où elle ne viole pas l'intelligibilité. Mais je ne récris pas ces textes ni n'envisage de les mettre au goût du jour en français (de les germanopratiner !). En conséquence, je respecte les traits qui pourront vous paraître aberrants, à condition, encore une fois, qu'ils fassent sens. Donc, comme cette langue ne respecte pas toujours la répartition entre genres et nombres, je passe, comme elle, du singulier au pluriel pour la même notion, de la deuxième personne du singulier à son homologue du pluriel, voyez, par exemple comme, dans le splendide poème visionnaire de l'*Edda poétique*, la *Völuspá* (la « Prophétie de la voyante »), la voyante parle d'abord à la première personne du singulier pour passer tout soudain à la troisième. De même, fidèle à une conception de la temporalité qui ne coïncide pas avec la nôtre, les temps grammaticaux se succèdent, à l'intérieur du même énoncé, sans logique à notre sens. On est au présent pour passer d'un seul coup au prétérit, le présent a très souvent valeur de futur, il n'y a pas de réel subjonctif et ainsi de suite.

Ces règles valent aussi, bien entendu, pour les poèmes, mais comme ceux-ci ressortissent à l'art scaldique qui demeure, à ce jour, le plus élaboré, le plus complexe, le plus sophistiqué qu'ait jamais inventé l'Occident, il serait vain et

incompréhensible de conserver l'ordre des mots en français. J'ai donc tenté à la fois de suggérer la saveur de l'original tout en établissant un rendu qui soit intelligible pour un Français. Inutile de préciser que le rendu français parvient très rarement seulement à conserver la saveur de l'original.

J'ajoute, mais je l'ai déjà signalé dans l'introduction, que le discours direct n'est pas la norme en matière d'énoncé de sentiments ou d'opinions. On ne dit donc pas : « il s'assit à côté d'elle », mais : « le sort lui échet de s'asseoir auprès d'elle » ; pas : « ils eurent un enfant », mais : « à eux échet le destin d'avoir un enfant ». Cette règle est passionnante : cette langue ne dit pas ce que nous dirions à sa place, nous, Français, le discours fonctionne sur deux plans, celui de la réalité factuelle et celui de la distance à prendre vis-à-vis de la vérité (pour ne pas entraîner de conséquences funestes). Cela rend la lecture à la fois subtile et difficile, ce que Nathalie Sarraute, qui n'a jamais connu ces textes, aurait appelé sous-conversation, est la norme ici. À supposer que ce thème vous passionne, relisez donc les pièces du Norvégien Ibsen (comme son chef-d'œuvre, *Rosmersholm*) : les personnages ne se parlent pas, le dialogue évolue au niveau du non-dit pressenti qui est le véritable domaine de l'intellection.

## Éléments de prononciation

	ancienne (à la norroise)	moderne (à l'islandaise)
á	ɑ: [pâte]	ao [Laos]
é	e: [été]	ie [fié]
ó	o: [lot]	œʊ [anglais: low]
u	u [roux]	y [lit]
ú	u: [moue]	u: [moue]
y	y [nu]	i [riz]
ý	y: [dure]	i: [mire]
æ	æ: [mère]	aj [bail]
œ	ø: [creuse]	aj [bail]
ö	ɒ [anglais: not]	œ [peur]
ø	ø [creux]	œ [peur]
au	au [Raoul]	oj [oyez]
ei	ɛj [vermeil]	ɛj [vermeil]
ey	ey [réussi]	ɛj [vermeil]
ð	ð (sonore) [anglais: the]	
f	f [fou] à l'initiale ou suivi d'une consonne sourde; v [vu] dans les autres cas	
g	g [gare]; j [yoga] devant i ou j	
h	h (fortement aspiré) [anglais: how]	
j	j [yoga]	
p	p [pas]; f [fou] devant s ou t	
r	r très fortement roulé	
s	s [basse]	
þ	θ (sourde) [anglais: thing]	

Les autres voyelles et consonnes se prononcent comme en français.

La désinence *ðr* se prononce avec une voyelle d'appui semblable à un [u] français (*fjörðr*), que l'on écrit d'ailleurs en islandais moderne: *ður* (*fjörður*).

Dans la langue moderne, *ll* et *rl* se prononcent [dl], *rn* se prononce [dn].

Tous les mots sont accentués sur la première syllabe. Pour les mots composés, un accent secondaire porte sur la première syllabe du deuxième élément.





Bjarmaland

Finnmark

Reppsalir

Hólmgarðr  
(Novgorod)

Kúrland

Jómsborg

Garðaríki

Kænugarðr  
(Kiev)

Húnaland ?

Tattaría ?

Grikkland

Serkland



SAGA DES VÖLSUNGAR

*Völsunga saga*



*J'ai déjà donné quelques indications sur cette saga dans l'introduction générale. Elle est un des grands classiques du genre, pour toutes sortes de raisons, dont la première, la plus importante à mon sens, est qu'elle nous offre une parfaite illustration de l'idée que se faisaient les anciens Germains du héros. Qui n'a rien à voir avec les fadaises composites depuis l'âge romantique autour du sujet et entérinées par Richard Wagner, poète et musicien de génie mais dont les dons historiques ne sont certainement pas recevables. Le héros, grec eroi, est, rappelons-le, avant tout un modèle, un parangon, un archétype, il incarne les vertus majeures que révère la communauté qui l'a conçu. Ni une brute pour film américain, ni un monstre salace de bande dessinée, ni l'incarnation d'on ne sait quel prétendu idéal martial résumant les traits majeurs de l'ethnie concernée (on sait les ravages relativement récents qu'engendra une telle conception, sans parler de la survie d'une idéologie qui a la vie dure), mais bien l'expression même de la vision de l'homme, de la vie et du monde que professa non seulement le Nord mais toute la Germania (il est le Sifrit ou le Siegfried des traditions germaniques continentales), comme en attestent le Nibelungenlied ou Beowulf. Au demeurant extrêmement populaire, jusqu'aux ballades populaires (folkeviser) du Moyen Âge et de la Renaissance.*

*La Völsunga saga présente d'abord l'intérêt de dédoubler et de compléter les poèmes héroïques de l'Edda poétique. Elle a, à ce titre, une valeur de synthèse, voire d'élucidation de points qui seraient, sans elle, restés obscurs. Elle démarque un peu, également, une autre tradition concernant un visage différent du héros germanique, Helgi. Elle assume aussi, avec éclat, les étranges et incontournables relations du héros et de l'héroïne, ici dédoublée sous les espèces de la tragique Brynhildr ou de l'altière Guðrún. Elle déborde, enfin, le cadre strictement délimité de la Germania pour inclure Atli/Attila, selon une tradition que nous ne pénétrons plus mais qui doit se souvenir de l'époque dite des grandes migrations. Enfin, pour nous limiter là, elle illustre le thème hautement fécond de la malédiction tragique. C'est dire sa richesse.*

*Sa structure aussi est passionnante. Trois strates, au moins, ont présidé à la lente élaboration de ce texte qui, dans sa forme actuelle, ne peut guère remonter à avant 1250. Il y a d'abord un fond historique où les Burgondes (Sigurðr est censé être leur roi), les Francs (Brunehaut pourrait être Brynhildr) et les Gots interviennent. Puis viendrait un élément proprement légendaire, très proche du conte populaire qui justifie le visage du héros et ses heurs et malheurs convenus, notamment à propos de ses amours malheureuses. Enfin et surtout, ce motif tient du mythe. Sigurðr est avant tout le « Meurtrier du dragon Fáfnir », comme l'indique le surnom sous lequel il est passé à la postérité, « Fáfnisbani », c'est-à-dire qu'il assume des dimensions cosmiques, telluriques en l'occurrence, conjuguées à son visage solaire, l'or du Rhin, qui est ici un motif récurrent et que garde le héros. Enfin, il rappelle par toutes sortes de détails de*

son histoire quelques dieux primordiaux comme Óðinn, Baldr, Þórr et surtout Týr, garant de la loi et du droit. Notons un point : son héroïsme est postulé et n'appelle pas de démonstration, l'univers à la fois fatidique et magique dans lequel il évolue ouvre de fantastiques perspectives où se mêlent des thèmes totémiques (peut-être !), ce personnage descendant de Völsi qui est le cheval, chamaniques (le don de métamorphose est partout présent tout comme la perméabilité entre les deux règnes des vivants et des morts), et omineux, puisque le Destin préside à toute cette histoire.

Mais la coloration majeure de cette saga est nettement éthique, selon un processus bien connu des sagas islandaises dans leur ensemble : Sigurðr est, à tous égards, porte-parole des grands mots d'ordre de cette culture, éminente dignité du roi, connivences avec les forces occultes et avant tout respect inconditionnel de la prééminence humaine symbolisée par le respect de la parole donnée. Que doit-on envisager en premier lieu, du personnage possiblement historique, du roi mythique élevé au rang de divinité ou du héros littéraire figurant dans la plus ancienne composition épique qu'ait enfantée le Nord ? Le texte dont nous disposons aujourd'hui est d'évidence un mixte de ces trois composantes, mais l'art souverain de l'auteur (inconnu) est parvenu à hisser cette figure à des hauteurs hiératiques.

*Cette saga a déjà fait l'objet d'une publication accompagnée d'une substantielle introduction : Régis Boyer, La Saga de Sigurðr, ou la parole donnée, Éditions du Cerf, Paris, 1989.*

## 1. De Sigi, fils d'Óðinn

On commence à parler ici d'un homme que l'on nomme et appelle Sigi, fils d'Óðinn. On mentionne un autre homme pour cette saga, qui s'appelait Skaði<sup>1</sup>. C'était un homme puissant et de grande importance, et pourtant, Sigi était encore plus puissant et de plus grande famille, à ce que les gens disaient en ce temps-là.

Skaði possédait un esclave qu'il faudra mentionner un peu dans cette saga. Il s'appelait Breði. Il s'entendait à ce qu'il avait à faire. En fait d'industries et d'accomplissements, il égalait les plus estimés ou même en dépassait certains.

Il faut raconter qu'une fois, Sigi alla à la chasse, l'esclave avec lui, et ils chassèrent toute la journée jusqu'au soir. Mais quand ils rassemblèrent leurs proies, le soir, Breði en avait pris beaucoup plus, et plus grosses que Sigi : cela déplut extrêmement à ce dernier, qui dit s'étonner qu'un esclave le surpassât à la chasse, se précipita par conséquent sur lui et le tua, et inhuma ensuite le cadavre sous un tas de neige<sup>2</sup>.

Puis il s'en alla chez lui le soir et dit que Breði s'était écarté de lui dans la forêt – « et je l'ai perdu de vue, et je ne sais ce qu'il est devenu. »

1. De ce Skaði nous ne savons rien d'autre. Il est étrange, toutefois, que le même nom, grammaticalement masculin en effet, soit aussi celui *la déesse* Skaði, divinité fort ancienne qui a laissé de nombreuses traces dans la toponymie et qui serait même responsable, selon une étymologie tout à fait recevable, du nom même de Scandinavie (sur *skaðin-auja*), soit : ou bien « l'île (la Scandinavie a été tenue pour une île – l'île Skandzia – par toute l'Antiquité) de Skaði », soit « [le territoire qui bénéficie de] la protection tutélaire de Skaði ». Skaði est l'une des figurations de la Grande-Déesse ou de la Déesse-Mère dans la mythologie scandinave : elle en assume la face sombre et funèbre, Hel, maîtresse de l'Autre Monde, étant l'une de ses hypostases. L'hésitation sur le genre de son nom n'a rien de surprenant si l'on songe aux nombreuses paires, homo- ou hétérosexuées que compte cette mythologie (Freyt/Freyja, Fjörgynn/Fjörgyn par exemple). L'hésitation en question pourrait ou bien renvoyer au thème des Dioscures divins si abondamment attesté, soit à l'androgynie primitif qui a été connu des anciens Germains comme de beaucoup d'autres religions antiques.

2. Il était formellement interdit de laisser exposé un cadavre. Il fallait absolument le recouvrir de pierres, de terre, etc.

Skaði eut des soupçons sur le récit de Sigi, il devina qu'il devait y avoir trahison de sa part et que Sigi devait l'avoir tué. Trouva donc des hommes pour le chercher, et la quête se termina de telle sorte qu'ils le découvrirent dans un amas de neige; Skaði dit que, désormais, on appellerait cet amas Tas de Breði, et c'est ce que l'on a fait depuis, on appelle *breði* tout gros tas de neige<sup>3</sup>.

Il apparut alors que Sigi avait tué et assassiné l'esclave. Aussi fut-il appelé « loup dans le sanctuaire<sup>4</sup> » et il ne lui fut plus permis de demeurer chez son père. Óðinn l'accompagna un fort long bout de chemin pour quitter le pays et ne s'arrêta pas qu'il ne l'eût mis sur des bateaux\* de guerre.

Sigi se mit à guerroyer avec la troupe que son père lui avait fournie avant qu'ils se quittent et il remportait la victoire dans les batailles. Son affaire en vint au point que, pour finir, il soumit des pays et acquit de la puissance par la guerre. Sur ce, il se trouva un noble parti, devint un roi très puissant et très important, gouverna le pays des Huns et fut un très grand homme de guerre. Il eut de sa femme un fils qui s'appela Rerir. Celui-ci grandit chez son père<sup>5</sup> et devint bientôt de grande taille, et accompli.

## 2. De Rerir et de Völsungr, son fils

Sigi devint un vieil homme. Il avait beaucoup d'envieux, si bien que, pour finir, ceux en qui il avait le plus confiance l'attaquèrent: c'étaient les frères de sa femme. Ils l'investirent alors qu'il s'y attendait le moins et qu'il avait peu de monde, il fut écrasé par le nombre et, lors de cette rencontre, Sigi périt avec toute sa *hirð*\*.

Son fils, Rerir, n'était pas dans ce péril, il rassembla une si grande troupe parmi ses amis et les chefs du pays qu'il s'appropriâ et le pays et la

3. Le substantif commun *breði* désigne en effet un gros tas de neige. Il est évident que l'explication fournie ici est fantaisiste. Au demeurant, *breði* est un hapax ici, en vieux norrois. Mais le norvégien moderne *brae*: « glacier », en dérive certainement.

4. J'ai voulu traduire littéralement comme chaque fois que je le peux dans la suite du texte, l'expression, certainement fort ancienne en raison de sa formulation allitérée, et amplement attestée par les textes, y compris les textes de lois: *vargr í véum*. *Vargr* – « loup » – s'applique à quiconque commet une faute gravissime. *Vé* désigne à la fois le sacré et l'un de ces lieux de culte en plein air, peut-être délimités par une enceinte de pierres dressées, comme en connut toute la Germania. Être *vargr í véum* équivalait donc à notre notion de sacrilège.

5. Voir *föst*, *föstri*\*.

royauté, après Sigi, son père. Maintenant qu'il estimait être assuré sur ses pieds dans ses états, il se rappela les offenses qui lui venaient de ses oncles maternels qui avaient tué son père, il rassembla une grande troupe et se porta contre ses parents avec cette armée, estimant que, même s'il n'avait pas fait grand cas de leur parenté, précédemment, ils l'avaient offensé, en sorte qu'il ne les quitta pas qu'il n'eût tué tous les meurtriers de son père, bien que ce fût excessif pour toutes sortes de raisons. Il s'appropriera alors terres, états et biens. Et il devint plus important que son père.

Rerir fit un gros butin et se trouva une femme qui lui parut lui convenir, ils vécurent ensemble très longtemps, mais ils n'eurent pas d'enfant pour reprendre leur héritage. Cela leur déplaisait fort à tous deux, ils prièrent avec grande ardeur les dieux de leur donner un enfant.

On dit que Frigg<sup>6</sup> entendit leurs prières et dit à Óðinn ce qu'ils demandaient. Celui-ci ne se trouva pas à court d'expédients, il prit sa propre fille adoptive, fille du géant Hrímnir<sup>7</sup>, lui remit une pomme et la pria de la porter au roi. Elle prit la pomme, se donna la forme d'une corneille<sup>8</sup> et vola jusqu'à ce qu'elle arrive à l'endroit où était le roi, assis sur un tertre<sup>9</sup>. Elle laissa tomber la pomme sur les genoux du roi. Il la prit et pensa savoir ce que cela signifiait, quitta le tertre et alla chez lui trouver ses gens et la reine, qui mangea de cette pomme.

6. Frigg est la femme d'Óðinn et l'une des figures les plus populaires de l'ancienne Déesse-Mère Germaines. On la voit assez souvent intercéder pour les hommes, notamment dans l'introduction aux *Grimnismál*, dans l'*Edda poétique*, où elle sauve la vie des Uinilles, plus tard appelés Lombards.

7. Il est cité dans le *Skirnirfór* et le *Hyndluljóð*, deux poèmes de l'*Edda*. Il semble bien appartenir à l'espèce des géants fondateurs dont descendent les dieux. Son nom signifie proprement : « frimas ».

8. Ici encore, j'ai tenu à traduire le texte au plus près. La corneille ou le corbeau sont des oiseaux fatidiques, de bon augure, dans cette religion. Mais notons surtout, ici pour la première fois, l'un des traits constants de ce texte : sa passion pour les métamorphoses. Ce à quoi nous avons affaire ici est l'une des opérations magiques ou surnaturelles les plus souvent attestées dans tous nos textes, en vers ou en prose : un *hamfór*\*. Les anciens Scandinaves étaient persuadés qu'ils étaient habités par une « forme » (c'est le sens littéral du mot *hamr*\*) interne qui était susceptible, à l'occasion, de s'évader de son enveloppe corporelle – laquelle entraînait alors en lévitation ou en catalepsie – pour prendre forme humaine ou animale (et dans ce cas, l'animal choisi est hautement symbolique, c'est le plus souvent un aigle, un ours, un taureau) capable de défier les lois de l'espace et éventuellement, du temps. Voir là-dessus Régis Boyer : « *Hamr, fylgja, hugr* : l'âme pour les anciens Scandinaves » dans *Heimdal*, n° 33, printemps 1981, Bayeux, p. 5-10, ou *Le Monde du Double. La magie chez les anciens Scandinaves*, p. 29-54.

9. C'est en effet un usage constant, attesté par nombre de textes mythiques ou légendaires, que le roi siège « sur un tertre » : si l'on tient, comme je fais, que cette religion célébra dans un premier temps le culte des ancêtres, le geste est pleinement signifiant : assis sur leur tertre funéraire, le roi entend mieux les conseils de ses aïeux.

Il faut dire maintenant que la reine découvrit bientôt qu'elle devait être enceinte, et pendant longtemps, elle ne put mettre au monde cet enfant.

On en vint au moment où Rerir devait aller lever des troupes<sup>10</sup>, comme c'est la coutume des rois quand ils veulent pacifier leur pays. Dans cette expédition, il se fit que Rerir tomba malade, sur quoi il mourut : il avait l'intention d'aller rendre visite à Óðinn chez lui, c'était le désir de beaucoup en ce temps-là.

Pour ce qui est de la mauvaise santé de la reine, les choses continuèrent de même : elle ne parvenait pas à mettre l'enfant au monde, et six hivers durant, elle eut cette maladie. Elle découvrit alors qu'elle ne vivrait plus longtemps, elle demanda donc qu'on lui fit l'ablation de l'utérus et l'on satisfit à sa requête. Ce fut un garçon, et il était de grande taille quand il apparut, comme il fallait s'y attendre. On dit que ce garçon embrassa sa mère avant qu'elle mourût.

On lui donna un nom et il fut appelé Völsungr<sup>11</sup>. Il fut roi du pays des Huns après son père. De bonne heure, il fut grand et fort, et très entreprenant en tout ce que l'on estimait impliquer épreuves viriles. Ce devint un très grand guerrier et victorieux dans les batailles qu'il livrait au cours de ses expéditions.

Quand il fut pleinement adulte, Hrímnir lui dépêcha Hljóð, sa fille, que l'on a déjà mentionnée lorsqu'elle apporta la pomme à Rerir, père de Völsungr. Il l'épousa donc, ils vécurent longtemps ensemble et leur ménage fut excellent. Ils eurent dix fils et une fille. Leur fils aîné s'appelait Sigmundur, et leur fille, Signý. C'étaient des jumeaux et, des enfants de Völsungr, c'étaient les plus beaux et les plus éminents en toutes choses, et ils étaient en outre très puissants, chose qui a duré longtemps et que l'on a hautement louée, savoir, que les Völsungar ont été fort tyranniques et supérieurs à la plupart des gens mentionnés dans les sagas anciennes, à la fois en fait de sagesse, de ruses et d'ardeurs de toutes sortes.

On dit que le roi Völsungr fit bâtir une excellente halle, de telle sorte qu'un grand chêne se trouvait dedans et que les branches de cet arbre avec leurs belles fleurs s'étendaient au-dessus du toit de la halle ; quant au tronc, il était dans la halle et on l'appelait *barnstokkr*.

10. Le texte dit qu'il se livra à un *leiðangr*, cette levée régulière des troupes qui s'exécutait selon des règles précises et extrêmement intéressantes. Là-dessus : Régis Boyer : « La notion de *leiðangr* et son évolution » dans *Inter-Nord*, n° 12, décembre 1972, p. 271-281.

11. Notons une bonne fois pour toutes que le mot *völsungr* est un dérivé sur *völsi* qui signifia certainement le cheval. Voyez là-dessus l'étrange *Völsa-pátttr* (traduction et commentaires dans *L'Edda poétique*, p. 89).

## 3. Siggeirr épouse Signý, fille de Völsungr

Il y avait un roi qui s'appelait Siggeirr. Il régnait sur le Gautland. C'était un roi puissant, qui avait beaucoup d'hommes. Il alla trouver le roi Völsungr et lui demanda Signý en mariage. Le roi fit bon accueil à ces propos, ainsi que ses fils, mais pour elle, elle n'en avait pas envie, pria toutefois son père d'en décider comme de tout ce qui la concernait. Le roi trouva judicieux de la marier et elle fut fiancée au roi Siggeirr.

Quand le banquet et le mariage durent avoir lieu, le roi Siggeirr dut venir prendre part au banquet chez le roi Völsungr. Celui-ci se prépara à ce banquet selon ses meilleurs moyens. Et quand ce fut tout à fait prêt, vinrent les invités du roi Völsungr ainsi que ceux du roi Siggeirr, au jour dit, et le roi Siggeirr amena maint homme de haut rang. On dit que de grands feux<sup>12</sup> furent faits d'un bout à l'autre de la halle, le grand arbre<sup>13</sup> que l'on a déjà mentionné se dressant au milieu de la halle.

On mentionne maintenant qu'alors que les gens siégeaient auprès des feux, le soir, un homme entra dans la halle. Il était d'aspect inconnu. Il était vêtu de telle sorte qu'il portait un manteau à capuchon tacheté. Il était nu-pieds et portait des braies de lin étroitement nouées autour des jambes<sup>14</sup>; il avait une épée à la main et alla au *barnstokkr*, son chapeau de biais sur la tête. Il était très grand, l'air vieux, et borgne. Il brandit son épée et l'enfonça dans le tronc si bien qu'elle y sombra jusqu'à la garde. Les salutations que tout le monde voulait faire à cet homme tournèrent court.

Alors, il prit la parole, et dit: «Celui qui retirera cette épée du tronc, il la recevra de moi en présent et il éprouvera que jamais il ne portera meilleure épée que celle-ci.»

Après quoi le vieillard sortit de la halle et nul ne sut qui il était et où il alla.

Ils se levèrent alors et ne se disputèrent pas pour prendre l'épée. Qui l'aurait le premier estimait avoir la meilleure part. Y allèrent les plus nobles d'abord, puis chacun l'un après l'autre. Il ne s'en trouva point qui

12. Une salle était rectangulaire, avec deux portes dans les deux côtés les plus étroits; des bancs couraient le long des murs longitudinaux; au centre de la pièce courait une fosse étroite et également rectangulaire où l'on entretenait en effet du feu, pour l'éclairage le chauffage et la cuisson des aliments. Ce sont là les «longs feux» ou grands feux dont il est question ici.

13. Le texte parle littéralement d'un «pommier». J'ai renoncé à proposer une traduction possible de *barnstokkr*: outre le fait que les manuscrits divergent sur la leçon (*branstokkr*, par exemple), les diverses traductions retenues n'emportent pas l'adhésion.

14. Voici le portrait conventionnel, qui se retrouvera de nombreuses fois dans la suite du texte, d'Óðinn.

parvînt à la prendre, elle ne bougeait nullement quand ils la saisissaient. Vint alors Sigmundr, fils du roi Völsungr, qui saisit l'épée et la brandit hors du tronc: ce fut comme si elle s'était détachée pour lui. Cette arme parut à tout le monde si excellente que nul ne pensa en avoir jamais vu aussi bonne, et Siggeirr offrit de lui verser trois fois son pesant d'or pour qu'il la lui donne.

Sigmundr dit: « Tu pouvais prendre cette épée aussi bien que moi là où elle se trouvait s'il avait convenu que tu la portes, mais maintenant qu'elle est parvenue en mes mains, tu ne l'auras jamais, offrirais-tu tout l'or que tu possèdes. »

À ces mots, le roi Siggeirr se courrouça, estimant qu'on lui avait répondu par dérision. Mais comme c'était un homme fort rusé, il fit mine de n'avoir cure de cette affaire et ce même soir, il réfléchit aux moyens de faire payer cela, comme il apparut par la suite.

#### *4. Siggeirr invite chez lui le roi Völsungr*

Il faut dire maintenant que Siggeirr alla au lit avec Signý ce soir-là. Le lendemain, le temps était bon. Le roi Siggeirr dit alors qu'il voulait aller chez lui sans attendre que le vent grossisse ou que la mer devienne impassable. On ne mentionne pas que le roi Völsungr l'en ait dissuadé ou le lui ait refusé, d'autant qu'il voyait que Siggeirr n'avait qu'un seul désir, quitter le banquet.

Alors, Signý dit à son père: « Je ne voudrais pas m'en aller avec Siggeirr, je ne me réjouis pas de lui et je sais par ma prescience et par notre nature atavique que de ce mariage nous adviendra grand deuil si on ne le rompt pas promptement.

— Tu ne dois pas dire cela, fille, dit-il, car c'est grande honte, tant pour lui que pour nous, que d'annuler cela vis-à-vis de lui qui est innocent, nous ne retirerions de lui ni fidélité ni amitié si cela était annulé, il nous revaudra tout le mal qu'il pourra, cela seul nous sied de maintenir notre parole. »

Le roi Siggeirr se prépara donc à se rendre chez lui. Avant de quitter la fête, il invita le roi Völsungr, son beau-père, à venir chez lui en Gautland, ainsi que tous ses fils, dans un délai de trois mois, avec toute l'escorte qu'il voudrait emmener pour lui faire honneur. Par là, le roi Siggeirr voulait compenser le défaut d'accomplissement de cette noce puisqu'il n'avait pas voulu rester plus d'une nuit, car ce n'est pas la coutume que de procéder de la sorte. Et le roi Völsungr promit de faire le voyage et d'arriver au jour dit. Les parents par alliance se quittèrent et le roi Siggeirr s'en alla chez lui avec sa femme.

*5. Des trahisons du roi Siggeirr*

Il faut dire maintenant du roi Völsungr et de ses fils qu'au moment fixé, ils allèrent en Gautland, emmenant trois bateaux tous bien équipés, et qu'ils eurent bonne traversée et accostèrent en Gautland, c'était tard le soir.

Ce même soir, arriva Signý, fille du roi Völsungr, qui convia son père et ses frères à lui parler en privé et dit alors quelle était, selon elle, l'intention du roi Siggeirr: il avait rassemblé une armée invincible, «et il a l'intention de vous trahir. Je vous prie, dit-elle, de retourner immédiatement dans vos états et de vous procurer une troupe au plus vite, de venir ici ensuite et de vous venger vous-mêmes, et ne vous mettez pas en péril, car les trahisons de sa part ne vous manqueront pas si vous ne prenez le parti dont je vous requiers».

Alors, le roi Völsungr dit: «Toutes les nations connaissent unanimement la parole que j'ai prononcée avant même de naître, lorsque je fis le serment de ne jamais fuir feu ni fer pour cause de peur, et c'est bien ce que j'ai fait jusqu'ici: pourquoi ne l'accomplirais-je pas dans mon vieil âge? Les filles n'ont pas à détourner mes fils par jeu pour qu'ils aient peur de leur mort car un jour chacun doit mourir<sup>15</sup>, et personne ne peut y échapper. Mon avis est que nous ne fuyions pas et que nous nous défendions le plus vaillamment. Je me suis battu plus de cent fois, ayant des troupes plus ou moins nombreuses, et j'ai toujours remporté la victoire et l'on n'apprendra pas que j'aie fui ni demandé la paix.»

Alors, Signý pleura amèrement, demandant de ne pas retourner trouver le roi Siggeirr.

Le roi Völsungr répondit: «Certes, tu vas aller chez toi, chez ton mari et resteras avec lui, quelle que soit la façon dont les choses se passeront entre nous.»

Signý alla chez elle et eux, se préparèrent à passer la nuit.

Au matin, quand il fit jour, le roi Völsungr ordonna à tous ses hommes de se lever, de débarquer et de se préparer à la bataille. Ils allèrent donc tous à terre, tous armés, et il n'y eut pas à attendre longtemps pour que le roi Siggeirr arrive avec toute son armée; bataille des plus rudes éclata entre eux, le roi excita sa troupe à aller de l'avant le plus rudement possible, et l'on dit que le roi Völsungr et ses fils traversèrent huit fois les rangs du roi Siggeirr ce jour-là, frappant des deux mains. Mais au moment où ils

15. Voici l'une des premières formulations, sous forme de dicton, de l'un des thèmes fondamentaux de ce texte, comme d'ailleurs de toute la littérature de sagas.

allaient recommencer, le roi Völsungr tomba au milieu de son ordre de bataille et toute sa troupe avec lui, hormis ses dix fils, car il y avait en face une force bien trop grande pour qu'ils puissent l'affronter. On s'empara de tous ses fils, on les ligota et on les emporta.

Signý apprit que son père était occis, et ses frères, capturés et voués à mourir. Elle appela le roi Siggeirr pour lui parler seule à seul.

Signý dit : « Je veux te demander de ne pas faire tuer si vite mes frères, mais de les laisser dans leurs fers, cette idée me vient de ce que, comme on dit : "L'œil est heureux tant qu'il voit" ; mais je ne demande pas vie plus longue pour eux, car je pense que cela ne servirait à rien. »

Siggeirr répondit : « Folle tu es, et hors de sens, de demander pour tes frères plus grand malheur que de les faire abattre, mais on te l'accordera pourtant, car pire est leur souffrance et plus longs leurs tourments jusqu'à la mort, plus cela me plaît. »

Il fit donc procéder comme elle le proposait, on prit une énorme bûche et on l'abattit sur les pieds des dix frères dans une forêt quelque part, et ils restèrent là toute la journée jusqu'à la nuit. Mais à minuit, une vieille louve arriva de la forêt jusqu'à eux, là où ils gisaient sous la poutre. Elle était à la fois grande et hideuse. Elle se trouva mordre à mort l'un d'eux. Puis elle le dévora. Après cela, elle s'en alla.

Le lendemain matin, Signý envoya l'homme en qui elle avait le plus confiance voir ses frères, savoir ce qui s'était passé. Quand il revint, il lui dit que l'un d'eux était mort. Elle fut fort affligée s'ils devaient périr tous ainsi sans qu'elle pût les aider.

On sera bref. Neuf nuits en tout, cette même louve vint à minuit et les dévora l'un après l'autre, jusqu'à ce que tous fussent morts, hormis Sigmundr qui resta seul.

Et alors, avant que la dixième nuit arrive, Signý envoya son homme de confiance à Sigmundr, son frère, elle remit du miel à cet homme en lui disant d'en oindre le visage de Sigmundr et de lui en mettre une partie en bouche. Il alla trouver Sigmundr, fit comme on le lui avait demandé, puis revint.

La nuit suivante, la même louve arriva selon son habitude et voulut le mordre à mort comme ses frères. Mais alors, elle éventa son odeur, là où on l'avait enduit de miel, et lui lécha toute la face, puis lui enfonça la langue dans la bouche. Sigmundr ne s'effraya point et mordit la langue de la louve. Elle réagit ferme et tira brutalement et s'arc-bouta des pattes sur la poutre de telle sorte que celle-ci se fendit en deux, mais lui, maintint sa prise si ferme que la louve eut la langue arrachée jusqu'aux racines et en reçut la mort. Il en est pour dire que cette louve était la mère du roi Siggeirr qui avait pris cette apparence par sorcellerie et magie.

### 6. Sigmundr assassine les fils de Siggeirr

Maintenant, Sigmundr se trouvait détaché, la bûche était brisée, et il demeura dans la forêt. De nouveau, Signý envoya voir ce qui se passait et si Sigmundr était en vie. Quand les envoyés arrivèrent, Sigmundr leur dit tout, raconta comment les choses s'étaient passées avec la louve. Ils allèrent à la maison dire à Signý ce qui se passait. Alors, elle alla trouver son frère et ils décidèrent qu'il ferait un souterrain dans la forêt. Un bon moment, Signý le cacha là, lui fournissant ce dont il avait besoin. Pour le roi Siggeirr, il croyait que tous les Völsungar étaient morts.

Le roi Siggeirr avait deux fils de sa femme et l'on raconte que, lorsque l'aîné des fils eut dix hivers, Signý l'envoya trouver Sigmundr pour qu'il l'assiste s'il voulait tant soit peu chercher à venger son père.

Le garçon s'en alla à la forêt et arriva tard le soir au souterrain de Sigmundr, lequel le reçut assez bien et dit qu'il devait leur préparer leur pain – « et moi, je vais aller chercher du bois de chauffage » – et il lui remit un sac de farine. Pour lui, il s'en alla chercher du bois. Quand il revint, le garçon n'avait rien fait pour préparer le pain. Sigmundr demanda si le pain était prêt.

Le garçon dit : « Je n'ai pas osé prendre le sac de farine parce qu'il y avait une bête vivante dedans. »

Sigmundr estima alors que ce garçon n'avait pas assez de courage pour qu'il veuille l'avoir avec lui.

Lorsque le frère et la sœur se retrouvèrent, Sigmundr dit que, quand bien même le garçon resterait avec lui, il n'estimerait pas avoir un homme à sa disposition.

Signý dit : « Alors, prends-le et tue-le. À quoi bon le laisser vivre davantage ? » Et c'est ce qu'il fit.

Cet hiver-là passa. L'hiver suivant, Signý envoya son fils cadet trouver Sigmundr, et ce n'est pas la peine d'allonger la saga, il en alla de même, il tua ce garçon sur le conseil de Signý.

### 7. Débuts de Sinfjötli

On mentionne maintenant qu'une fois, alors que Signý était dans son pavillon, vint la trouver une magicienne qui savait passablement de choses<sup>16</sup>.

16. J'ai traduit littéralement le mot *frölkunnig*, qui s'applique toujours à un sorcier ou

Signý lui dit : « Je voudrais que nous échangeions nos apparences. »

La magicienne dit : « À ta guise. »

Et elle fit tant par ses artifices qu'elles échangèrent leurs apparences, et la magicienne prit la place de Signý, sur le conseil de celle-ci, et alla au lit avec le roi le soir, et il ne découvrit pas que ce n'était pas Signý qui était auprès lui.

De Signý, il faut dire qu'elle alla au souterrain de son frère et lui demanda de l'héberger pour la nuit, « car je me suis égarée dans la forêt et je ne sais pas où je vais. »

Il dit qu'elle pouvait rester, qu'il ne voulait pas refuser de l'héberger, elle, une femme, pensant qu'elle ne le récompenserait pas de son hospitalité en indiquant où il était.

Elle logea donc chez lui et ils s'assirent pour manger. Il vint à lever fréquemment les yeux sur elle et cette femme lui parut belle et avenante. Quand ils eurent mangé, il lui dit qu'il voulait qu'ils partagent le même lit pendant la nuit, et elle ne s'y opposa pas, et il la coucha auprès de lui trois nuits de file. Après quoi elle alla chez elle, trouva la magicienne et lui demanda de reprendre leurs apparences, ce qu'elle fit.

Le temps ayant passé, Signý mit au monde un garçon.

Celui-ci fut appelé Sinfjötli<sup>17</sup>. Quand il grandit, il fut à la fois grand et fort et beau d'apparence, tenant fort des Völsungar, et il n'avait pas encore dix hivers qu'elle l'envoya à Sigmundr dans le souterrain.

Avec ses fils précédents, avant de les envoyer à Sigmundr, elle avait fait cette épreuve : elle leur cousait les manches de leur tunique, aux poignets, avec la chair et la peau<sup>18</sup>. Ils supportaient mal cela et s'en plaignaient. Elle fit de même pour Sinfjötli : il ne broncha pas. Alors, elle le dépouilla de sa tunique, si bien que la peau vint avec les manches. Elle dit que cela devait lui faire mal.

Il dit : « Ce n'est pas une pareille chose qui devrait nous faire du mal, à nous autres Völsungar. »

---

à un magicien. Le texte emploie, pour « magicienne », le mot *sejðkona*, « femme qui pratique le *sejðr* » : voir là-dessus Dag Strömbäck : *Sejð*, Stockholm, 1935, ou Régis Boyer : *Le Monde du Double*, p. 187 et s.

17. Il est parfaitement clair que Sinfjötli est un être extrêmement ancien dans cette tradition et que notre saga « récupère » à son avantage des traits sans doute épars dans la tradition. Son nom demeure inexplicable : peut-être a-t-il quelque chose à voir avec le genre, dit *senna*, de poésie satirique et infamante réputée inexpiable (voyez *Lokasenna* dans l'*Edda*). On trouve un Fitela dans *Beowulf* et un Sintarfzila en vieux haut allemand. Il n'est pas exclu qu'il soit le prototype du loup-garou, comme on le verra par la suite.

18. Ce détail ne se comprend que si l'on sait que les tuniques avaient des manches sans boutons aux poignets. On les enfilait, après quoi il fallait coudre les manches autour des poignets pour les fermer.

Et donc, le garçon arriva chez Sigmundr. Celui-ci lui demanda de pétrir leur farine ; pour lui, il irait leur chercher du bois, et il lui remit un sac. Puis il s'en alla au bois. Et quand il revint, Sinfjötli avait fini de cuire le pain.

Alors, Sigmundr demanda s'il avait trouvé quelque chose dans la farine.

« Je ne doute pas, dit-il, qu'il n'y ait eu quelque chose de vivant dans la farine dès que je me suis mis à pétrir, et j'ai pétri en même temps ce qu'il y avait dedans. »

Alors, Sigmundr dit en riant : « Je ne crois pas que tu pourras manger de ce pain ce soir, car tu as pétri avec la pâte un serpent très venimeux. »

Sigmundr était un homme si remarquable qu'il pouvait consommer du poison et que cela ne lui faisait aucun mal. Pour Sinfjötli, il lui était possible de supporter du poison sur le corps, mais pas d'en manger ou en boire.

### 8. *Vengeance des Völsungar*

Il faut dire maintenant que Sigmundr estima Sinfjötli trop jeune pour perpétrer la vengeance avec lui, il voulut l'habituer d'abord à quelques rudes épreuves : qu'ils aillent, pendant l'été, en divers lieux dans la forêt, qu'ils tuent des hommes pour acquérir de l'argent. Sigmundr estimait qu'il tenait des Völsungar, et pourtant, il pensait qu'il était fils du roi Siggeirr et qu'il avait la méchanceté de son père, mais l'ardeur des Völsungar ; il trouvait qu'il n'était pas très attaché à ses parents car Sinfjötli rappelait souvent à Sigmundr ses griefs et l'excitait fort à tuer le roi Siggeirr.

Il se fit qu'un jour, ils allèrent encore dans la forêt se procurer de l'argent, et ils trouvèrent une maison et deux hommes dormant dedans avec d'épais anneaux d'or. Ces hommes avaient été l'objet d'un mauvais sort car leurs formes de loups<sup>19</sup> étaient suspendues dans la maison au-dessus d'eux. Tous les dix jours, il leur fallait sortir de leurs formes. C'étaient des fils du roi. Sigmundr et Sinfjötli entrèrent dans ces formes et ne purent en sortir : en résulta le pouvoir qui y était attaché, ils prirent manières et voix de loups. Ils comprenaient tous deux le sens de ces voix.

Ils se rendirent dans la forêt, chacun d'eux allant son chemin. Ils convinrent entre eux qu'ils seraient en danger s'ils étaient attaqués par plus de sept hommes, pas moins, et que le premier à être exposé à de telles hostilités hurlerait de sa voix de loup : « Tenons-nous à cela, dit Sigmundr, car tu es jeune et entreprenant et l'on trouverait bon de te capturer. »

19. Ils sont donc en état de *hamför*\*.

Chacun d'eux alla donc son chemin. Quand ils se furent quittés, Sigmundr rencontra sept hommes et donna de sa voix de loup. En entendant cela, Sinfjötli s'y rendit aussitôt et les tua tous.

De nouveau, ils se quittèrent. Sinfjötli n'avait pas marché longtemps par la forêt qu'il rencontra onze hommes et se battit contre eux, et les choses se passèrent de telle sorte qu'il les occit tous. Il était fort blessé aussi, se mit sous un chêne et s'y reposa. Il n'attendit pas longtemps Sigmundr et ils allèrent de concert un moment.

Sinfjötli dit à Sigmundr : « Tu as pris part au meurtre de sept hommes, mais moi qui suis un enfant par l'âge auprès de toi, je n'ai pas demandé de renfort pour tuer onze hommes. »

Sigmundr se précipita sur lui si brutalement qu'il en chancela et tomba. Sigmundr lui mordit le gosier. Ce jour-là, ils ne purent sortir de leurs formes de loups. Sigmundr le chargea sur son dos, le porta chez lui à leur chaumière, veilla sur lui, vouant les formes de loups aux *trölls*\*<sup>20</sup>.

Un jour, Sigmundr vit en un endroit deux belettes dont l'une mordait l'autre au gosier : celle-ci courut à la forêt, prit une feuille et la posa sur la blessure, et la belette bondit, saine et sauve. Sigmundr sortit et vit un corbeau qui volait avec cette même feuille pour la lui remettre. Il la posa sur la blessure de Sinfjötli qui se leva aussitôt d'un bond, guéri à l'endroit où il avait été blessé.

Après cela, ils allèrent au souterrain et y restèrent jusqu'à ce qu'ils sortent de leurs formes de loups. Alors, ils les prirent et les brûlèrent en priant qu'elles ne fassent plus de mal à personne. Pendant cette mauvaise passe, ils accomplirent mainte action renommée dans les états du roi Siggeirr. Et quand Sinfjötli fut en âge d'homme, Sigmundr estima l'avoir mis à l'épreuve.

Il ne fallut pas longtemps pour que Sigmundr veuille chercher à venger son père si cela pouvait se faire. Et donc, un jour, ils quittèrent le souterrain et arrivèrent au palais du roi Siggeirr, tard le soir, pénétrèrent dans le vestibule qui précédait la halle : il y avait là des tonneaux de bière où ils se cachèrent. Or la reine savait maintenant où ils étaient et voulut les voir. Quand ils se retrouvèrent, ils formèrent le dessein de chercher à venger leur père dès qu'il ferait nuit.

Signý et le roi avaient deux enfants en bas âge. Ils jouaient sur le plancher avec des anneaux d'or, lesquels roulaient sur le sol de la halle, et ils couraient après. Un anneau d'or roula vers le fond de la pièce, là où étaient Sigmundr et Sinfjötli, et le garçon courut chercher l'anneau.

20. L'imprégnation chrétienne, ici, est nette : l'expression revient à dire : « vouant au diable. »

Alors, il vit deux hommes grands et féroces qui portaient long heaume et broigne blanche. Il revint en courant dans la halle, se présenta à son père et lui dit ce qu'il avait vu. Le roi soupçonna quelque trahison contre lui.

Alors, Signý entendit ce qu'ils disaient. Elle se leva, prit les deux enfants, se rendit dans le vestibule jusqu'à eux et dit qu'il fallait qu'ils sachent que les enfants les avaient dénoncés – « et je vous conseille de les tuer. »

Sigmundr dit: « Point ne veux tuer tes enfants, même s'ils m'ont dénoncé. »

Mais Sinfjötli ne se laissa pas impressionner, il brandit son épée, tua l'un et l'autre enfants et les jeta à l'intérieur de la halle devant le roi Siggeirr.

Le roi se leva et héla du monde pour que l'on s'empare des hommes qui s'étaient cachés dans le vestibule pendant la soirée. Des hommes se précipitèrent alors et voulurent les capturer, mais eux se défendirent bien et vaillamment, et qui se trouvait le plus près d'eux se souvint longtemps d'avoir eu le pire lot. Pour finir, ils furent accablés par le nombre, on se saisit d'eux, on les enchaîna, on les mit aux fers et ils restèrent là toute la nuit.

Le roi réfléchit à part soi à la mort qu'il leur assignerait, une mort du genre que l'on ressent le plus longtemps. Quand vint le matin, il fit faire un grand tertre de pierres et de tourbe. Ce tertre étant fait, il fit placer au milieu une grande dalle de pierre, une extrémité tournée vers le haut et l'autre, vers le bas. Elle était d'une telle taille qu'elle occupait toute la largeur, d'un mur à l'autre, personne ne pouvant passer. Il fit saisir Sigmundr et Sinfjötli et les fit placer dans le tertre, chacun d'un côté de la dalle, estimant que le pis pour eux serait de ne pas être ensemble, chacun pouvant toutefois entendre l'autre.

Et alors que l'on était en train de recouvrir ce tertre de tourbe, Signý vint à passer, portant de la paille dans ses bras qu'elle jeta dans le tertre sur Sinfjötli, demandant aux esclaves de celer cela au roi. Ils acceptèrent et le tertre fut refermé.

Quand vint la nuit, Sinfjötli dit à Sigmundr: « Je ne pense pas que nous manquions de vivres pour le moment. Voici que la reine a jeté de la viande de porc dans le tertre, elle a entortillé de la paille autour. »

De nouveau, il palpa cette viande et découvrit qu'y était fichée l'épée de Sigmundr qu'il reconnut à ses gardes, car il faisait noir dans le tertre, et il le dit à Sigmundr. Ils s'en réjouirent tous les deux. Sinfjötli darda la pointe de l'épée dans le haut de la dalle et l'enfonça ferme. L'épée mordit la dalle. Sigmundr saisit la pointe de l'épée et ils tranchèrent la dalle entre eux, ne s'arrêtant pas qu'ils eussent fini de la trancher, comme on a composé:

1. Par le glaive  
Sigmundr et Sinfjötli  
à force tranchèrent  
la grande dalle.

Et les voilà libres tous les deux dans le tertre, et ils tranchent pierre et fer à la fois, et ils parviennent de la sorte à sortir du tertre. Ils allèrent alors à la halle. Tout le monde était endormi. Ils portèrent du bois à la halle et y boutèrent le feu, et ceux qui étaient dedans furent réveillés par la fumée et par la halle qui ardaït au-dessus d'eux.

Le roi demanda qui avait fait ce feu.

« Nous voici, mon neveu Sinfjötli et moi, dit Sigmundr, et nous tenons que tu vas savoir maintenant que les Völsungar ne sont pas tous morts. »

Il demanda à sa sœur de sortir et d'accepter de lui grande réputation et honneur pour compenser ainsi les malheurs qu'elle avait subis.

Elle répond : « Tu vas savoir maintenant si j'ai rappelé au roi Siggeirr le meurtre du roi Völsungr. J'ai fait tuer nos enfants qui m'ont paru trop lents à venger notre père, et c'est moi qui suis allée dans la forêt te trouver sous l'apparence d'une louve, et Sinfjötli est notre fils. S'il a grande ardeur, c'est qu'il est fils à la fois du fils et de la fille du roi Völsungr. En outre, j'ai fait toutes choses pour que le roi Siggeirr reçoive la mort. Mais j'ai tant fait aussi pour que s'effectue la vengeance qu'il ne m'est en aucun cas permis de vivre. Tout comme c'est de force que je l'ai épousé, c'est de plein gré que je vais mourir avec le roi Siggeirr. »

Puis elle embrassa Sigmundr, son frère, et Sinfjötli, et rentra dans le feu en leur disant au revoir, et elle reçut la mort avec le roi Siggeirr et toute sa hirð<sup>21</sup>.

Les parents se procurèrent une troupe et des bateaux, Sigmundr mit le cap sur son patrimoine et chassa du pays le roi qui s'y était installé après le roi Völsungr. Il devint alors un roi puissant et célèbre, sage et entreprenant. Il épousa une femme qui s'appelait Borghildr. Ils eurent deux fils. L'un s'appelait Helgi, et l'autre, Hámundr.

Quand Helgi naquit, survinrent des Nornes<sup>\*22</sup> qui lui firent une pré-

21. Ce motif reviendra plusieurs fois dans la saga. Brûler vif un homme, éventuellement avec toute sa famille, dans sa maison, appartient aux coutumes barbares qui étaient encore pratiquées en Islande au XI<sup>e</sup> (*Saga de Njáll le Brûlé* dont c'est le sommet tragique) et même au XIII<sup>e</sup> siècle (où la victime est un évêque, dans la *Sturlunga saga*). Notre texte fournit la preuve qu'il s'est pu agir, initialement, d'un geste rituel, d'un véritable holocauste. En outre, c'est à un véritable suicide rituel ou sacré que se livre Signý, et nous en avons d'autres exemples, en Islande, dans le *Livre de la colonisation* notamment.

22. On aura remarqué d'abord par quel biais généalogique Helgi est « raccroché » à Sigurðr : c'est donc le demi-frère, par son père, de Sigurðr. Il ne fait guère de doutes,

diction et dirent qu'il deviendrait le plus renommé de tous les rois. Sigmundr venait de rentrer d'une bataille, il alla au-devant de son fils avec un glaive<sup>23</sup> et par là, il donna un nom, avec ceci en cadeau de dénomination<sup>24</sup>: Hringstaðir<sup>25</sup> et Sólfjöll et une épée, souhaitant qu'il obtînt grande distinction et tînt de la famille des Völsungar. Helgi devint magnanime et populaire, surpassant la plupart des autres hommes en tous accomplissements. On dit qu'il se rendit en expéditions guerrières quand il eut quinze hivers. Le roi Helgi était à la tête de la troupe, mais on lui adjoignit Sinfjötli et ils commandèrent tous deux cette armée.

### 9. De Helgi Meurtrier de Hundingr

On dit que Helgi rencontra en expédition guerrière le roi qui s'appelait Hundingr. C'était un roi puissant, ayant beaucoup d'hommes et de pays. Bataille éclata entre eux, Helgi pressa ferme de l'avant, et cette bataille se conclut par la victoire de Helgi, mais le roi Hundingr tomba ainsi qu'une grande partie de sa troupe. Helgi estima alors s'être grandement accru pour avoir abattu un roi si puissant.

Les fils de Hundingr levèrent une armée contre Helgi et voulurent venger leur père. Ils livrèrent une rude bataille, Helgi marcha contre

---

pourtant, que les deux personnages aient appartenu, d'abord, à deux traditions différentes. Helgi est éponyme de plusieurs toponymes norvégiens ou allemands.

23. J'ai traduit par «glaive», mais le texte donne *laukr*, littéralement «poireau» ou «oignon». *Laukr* est un *heiti*\* tout à fait banal en poésie scaldique pour «glaive», «épée». Pourtant, l'oignon, le poireau ou toute autre plante à bulbe entrent conventionnellement dans la fabrication de breuvages magiques. Il se peut que Sigmundr offre une épée à son fils, mais il ne faut pas écarter l'hypothèse d'un rite magique que dénoterait son geste.

24. Ceci pour vérifier la fin de note précédente. Donner un nom à un être humain est une opération sacrée puisque, par là, on l'introduit officiellement dans un lignage – ce pourquoi la règle de l'allitération des prénoms prévalait sans doute dans la Germanie ancienne (voyez ici même Sigi-Sigmundr-Sinfjötli-Sigurðr-Svanhildir). C'est ainsi que, selon les *Grimnismal*, Frigg sauve la vie des Uinniles contre lesquels est fâché Óðinn: elle les amène à se présenter à lui, au lever du dieu, après avoir laissé pousser leurs cheveux en les ramenant sur le visage. Óðinn les aperçoit et demande: qui sont ces «longues barbes» (*Longobardi*), ce faisant, il vient de leur donner un nom et ne pourra plus les persécuter! On notera toutefois que l'étymologie «longues barbes» est fantaisiste. En fait, les Lombards ont été surnommés ainsi parce qu'ils utilisaient des hallebardes à longue lame.

Toujours dans le même ordre d'idées: il convenait de faire un cadeau à qui l'on venait de «baptiser».

25. Voici l'une des rares dénominations qui paraissent faire l'unanimité des commentateurs: Hringstaðir est l'actuelle Ringsted, au Danemark, où se déroule une bonne part de notre saga.

leurs rangs et attaqua l'étendard des fils de Hundingr<sup>26</sup> et abattit ceux que voici : Álfr et Eyjólf, Hervarðr et Hagbarðr<sup>27</sup>, et remporta là une célèbre victoire.

Et quand Helgi quitta la bataille, il trouva, dans une forêt, de nombreuses femmes de superbe apparence, encore que l'une l'emportât sur toutes les autres. Elles chevauchaient en magnifique équipage. Helgi demanda le nom de celle qui était à leur tête. Elle dit se nommer Sigrún<sup>28</sup> et déclara être fille du roi Högni.

Helgi dit : « Venez chez nous avec nous et soyez les bienvenues. »

La fille de roi dit : « Nous attend une autre besogne que de boire avec toi. »

Helgi répond : « Quelle est-elle, fille de roi ? »

Elle répond : « Le roi Högni m'a promis Höðbroddr, fils du roi Grannarr, et moi, j'ai promis de l'épouser, serait-il fils de corneille. Et c'est ce qui se produira, à moins que tu le lui interdises et te portes contre lui avec une armée et me ravisses, car avec aucun roi je ne voudrais partager molle couche plutôt qu'avec toi.

— Sois joyeuse, fille de roi, dit-il. Nous allons éprouver notre vaillance avant que tu lui sois donnée en mariage, lui et moi déciderons auparavant lequel l'emporte sur l'autre, il ira de la vie. »

Après cela, Helgi envoya des hommes avec des présents convoquer du monde, et il convoqua toute cette troupe au Rauðabjörg. Il attendit là jusqu'à ce qu'une grande troupe arrive de Heðinsey : alors, une nombreuse armée vint à lui du Nörvasund<sup>29</sup> sur de grands et beaux bateaux.

Le roi Helgi fit venir le commandant de son bateau, qui s'appelait Leifr, et demanda s'il avait compté leur troupe. Il répondit : « Il n'est pas facile de compter, sire, les bateaux qui sont arrivés du Nörvasund. Il y a dessus douze milliers d'hommes et beaucoup plus d'autres en outre<sup>30</sup>. »

Alors, le roi Helgi dit qu'il fallait prendre vers le fjord qui s'appelle

26. En cas de combat, le roi ou chef de guerre se place au milieu ou à la pointe de son ordre de bataille (*fylking*), éventuellement entouré d'un rempart de boucliers (*skjaldborg*), avec son étendard. La tactique des ennemis est toujours de se porter sur ce point précis : à partir du moment où le chef est abattu, le rempart de boucliers brisé, l'étendard pris, la bataille est terminée.

27. Le seul nom à retenir ici est celui de Hagbarðr, qui fut certainement un célèbre héros danois, que connut Saxo Grammaticus (*Gesta Danorum*, Livre VII) et qui survit dans plusieurs ballades populaires médiévales danoises.

28. Le thème des *valkyries*\* apparaît ici en force. Prêtons attention à la possible signification du nom de Sigrún : « [celle qui a] le secret de la victoire ».

29. Nörvasund désigne conventionnellement dans les textes anciens en vieux norois... le détroit de Gibraltar!

30. Bien entendu, ce sont des chiffres conventionnels.

Varinsfjörðr, et c'est ce qu'ils firent. Une grande tempête se leva contre eux, la mer était si démontée qu'ils entendaient les vagues gronder sur le bordage, on eût dit que les rochers s'entrechoquaient. Helgi leur dit de ne pas craindre et de ne pas prendre de ris, mais au contraire de hisser les voiles plus haut qu'avant. Il s'en fallut de peu qu'ils ne périssent avant de toucher terre. Alors arriva Sigrún, la fille du roi Högni, descendant du pays avec une grande troupe : elle les fit entrer dans un bon port qui s'appelle Gnúpalundr.

Les gens du pays virent cet événement et descendit des terres un frère du roi Höðbroddr, qui régnait à l'endroit qui s'appelle Svarinshaugr. Il les héla et demanda qui dirigeait cette grande troupe.

Sinfjötli se leva, il avait en tête un heaume brillant comme verre, portait une broigne blanche comme neige, tenait à la main une lance avec un excellent étendard et portait devant soi un écu bordé d'or. Il savait, lui, parler aux rois : « Va dire, quand tu auras donné à manger aux porcs et aux chiens et que tu retrouveras ta femme, qu'ici sont arrivés les Völsungar<sup>31</sup> et qu'on trouve ici dans cette troupe le roi Helgi, si Höðbroddr veut le rencontrer, son plaisir est de se battre tandis que tu baisses les serves auprès du feu. »

Granmarr répondit : « Tu n'es pas capable de dire merveilles magnifiques et de raconter d'antiques souvenirs si tu mens sur le compte des chefs. La vérité, c'est que tu dois avoir été longtemps nourri dans le noir, dehors, de pâture de loups, et que tu dois avoir tué tes frères, il est étrange que tu oses entrer dans l'armée d'hommes excellents, toi qui as sucé jusqu'au sang mainte froide charogne. »

Sinfjötli répond : « Tu ne dois pas bien te rappeler que tu fus sorcière<sup>32</sup> à Varinsey et déclaras vouloir posséder un homme<sup>33</sup>, et que tu m'as choisi pour te servir de mari. Depuis, tu fus valkyrie à Ásgarðr et il s'en fallut de peu que tout le monde se batte à cause de toi, et je t'ai engendré neuf loups à Laganes, et je fus le père de tous. »

31. On comparera utilement avec les poèmes d'insultes rituelles que comporte l'*Edda poétique*, en particulier *Helgakviða Hjörvarðssonar*, *Lokasenna* et, pour ce qui concerne l'extrait présent, *Helgakviða Hundingsbana* I, strophes 34 et suivantes.

32. Voir *völva*\*.

33. Toutes nos sources s'accordent pour dire que la pire des infâmies est, pour un être humain, de se comporter comme s'il appartenait au sexe opposé, notamment en matière sexuelle. Sinfjötli accuse son interlocuteur d'*ergi*\*, l'homosexualité passive : c'était, selon les codes de lois, un *óbótamál*, un cas d'insulte si grave que la loi ne prévoyait pas de possibilité de compensation pour une telle offense. D'autre part, Snorri Sturluson dit dans son *Ynglinga Saga* (premier texte de sa *Heimskringla*) que l'exécution de l'opération magique dite *sejðr*\* s'accompagnait d'un tel épuisement qu'elle mettait l'homme qui la pratiquait en état d'*ergi*, ce pourquoi, toujours selon lui, la pratique était la spécialité des femmes.

Granmarr répond : « Tu sais mentir en maintes choses. Je crois que tu ne pourrais être le père de personne puisque tu fus châtré par les filles du géant de Prasnes, et tu es le fils adoptif du roi Siggeirr, et on t'a mis dans le noir dehors avec les loups et toutes les infortunées t'arrivèrent à la fois. Tu as tué tes frères et tu t'es acquis bien mauvaise réputation. »

Sinfjötli répond : « Te rappelles-tu quand tu fus la jument du cheval Grani et que je t'ai chevauchée à toute vitesse à Brávöllr<sup>34</sup> ? Ensuite, tu fus chevrier du géant Gaulnir. »

Granmarr dit : « Je préférerais rassasier les oiseaux de ta charogne à disputer davantage avec toi. »

Alors, le roi Helgi dit : « Il vaudrait mieux pour vous, et ce serait conseil plus avisé, de vous battre que de dire pareilles choses qu'il est honteux d'entendre, et les fils de Granmarr ne sont pas mes amis, tout rudes hommes qu'ils soient. »

Granmarr s'éloigna et alla trouver le roi Höðbroddr à l'endroit qui s'appelle Sólfsjöll. Leurs chevaux s'appelaient Sveipuðr et Sveggjuðr. Ils se rencontrèrent au portail de la forteresse et Granmarr eut à dire nouvelles de guerre.

Le roi Höðbroddr était en broigne et avait heaume en tête. Il demanda qui était là – « et pourquoi avez-vous l'air si courroucés ? »

Granmarr dit : « Voici les Völsungar venus, ils ont douze milliers d'hommes à terre et sept milliers près de l'île qui s'appelle Sök, mais leur plus grande troupe est cependant à l'endroit qui s'appelle Grind, et je crois qu'à présent, Helgi veut combattre. »

Le roi dit : « Convoquons nos hommes par tout notre royaume et portons-nous contre eux. Que celui qui veut se battre ne reste pas chez lui. Envoyons un message aux fils de Hringr, au roi Högni et à Álfr le Vieux. Ce sont de grands guerriers. »

Ils se rencontrèrent à l'endroit qui s'appelle Frekasteinn<sup>35</sup>, rude bataille éclata là. Helgi se porta contre leur ordre de bataille. Il y eut grande héca-

34. Nous avons dit que la personnalité de Sinfjötli est des plus difficiles à cerner. En voici la preuve. Sinfjötli s'identifierait ici plus ou moins au dieu Loki, dont un mythe fort élaboré relaté par Snorri Sturluson dans son *Edda* dit qu'il se métamorphosa en jument pour empêcher le géant constructeur d'Ásgarðr (la demeure des dieux, les Ases) et son cheval merveilleux d'exécuter le travail fabuleux qu'il s'était engagé à accomplir dans un délai précis. Le cheval Sleipnir, monture d'Óðinn et père de Grani, serait né de ces monstrueuses amours. Sinfjötli démarque d'ailleurs la strophe du *Lokasenna*, dans l'*Edda poétique*, où Loki se vante de cet exploit.

35. Frekasteinn serait littéralement « la pierre de Freki », qui est le nom d'un des deux loups qui accompagnent constamment Óðinn. Frekasteinn est mentionné de nombreuses fois dans l'*Edda*, et encore une fois surtout dans *Helgakviða Hundingsbana II*.

tombe. Ils virent alors une grande troupe de vierges au bouclier<sup>36</sup>, on eût dit des flammes brûlantes. Il y avait là Sigrún, fille du roi. Le roi Helgi attaqua le roi Höðbroddr et l'abattit sous son étendard.

Alors, Sigrún dit : « Sois remercié de cette prouesse. Nous allons maintenant répartir les terres. Voici un jour de grande liesse pour moi, tu en retireras honneur et renom, toi qui as abattu un si puissant roi. »

Le roi Helgi prit ce royaume et y resta longtemps, il épousa Sigrún et devint un roi renommé et excellent, et il n'interviendra plus désormais dans cette saga.

### 10. Mort de Sinfjötli

Les Völsungar rentrèrent chez eux, ayant encore grandement accru leur renom. Sinfjötli reprit ses expéditions guerrières. Il vit une belle femme et eut grande envie de la posséder. Cette femme, le frère de Borghildr qu'avait épousée le roi Sigmundr la demanda également en mariage. Ils vidèrent cette querelle par la bataille, et Sinfjötli abattit ce roi. Il guerroya en divers lieux, livrant maintes batailles, et remporta constamment la victoire. Il devint le plus renommé et le plus excellent des hommes et rentra chez lui en automne avec force bateaux et beaucoup de biens. Il dit les nouvelles à son père, qui le dit à la reine. Elle demanda à Sinfjötli de quitter le royaume, déclarant qu'elle ne voulait pas le voir. Sigmundr dit qu'il ne le laisserait pas partir et offrit à la reine de lui verser compensation par de l'or et beaucoup de biens, bien qu'il n'eût jamais encore versé compensation pour personne, dit qu'il n'y avait aucun renom à se quereller avec une femme. Elle ne put donc parvenir à ses fins.

Elle dit : « Vous en déciderez, sire, il sied qu'il en soit ainsi. »

Elle fit alors un festin de funérailles pour son frère<sup>37</sup>, sur le conseil du roi, prépara magnifiquement ce banquet et y invita force hommes importants. C'est elle qui portait à boire aux gens. Elle se présenta devant Sinfjötli, portant une grande corne.

Elle dit : « Bois donc, fils adoptif. »

Il prit la corne, regarda dedans et dit : « Cette boisson est empoisonnée. »

Sigmundr dit : « Donne-la moi. »

Il la vida. La reine dit : « Pourquoi faut-il que ce soient d'autres qui boivent la bière pour toi ? »

36. Voir *valkyries*\*.

37. Voir *erfi*\*.

Elle apporta la corne une seconde fois : « Bois, maintenant », et le défia par maintes fois.

Il prit la corne et dit : « Cette boisson est viciée. »

Sigmundr dit : « Donne-la moi. »

Une troisième fois, elle vint le prier de la vider s'il avait le cœur d'un Völsungr.

Sinfjötli prit la corne et dit : « Il y a du venin dans cette boisson. »

Sigmundr répondit : « Filtre-la à travers ta barbe, fils », dit-il.

Le roi était très ivre alors, c'est pourquoi il parlait ainsi. Sinfjötli but et s'effondra aussitôt.

Sigmundr se leva et son deuil faillit le faire mourir, il prit le cadavre dans ses bras, s'en alla à une forêt et arriva finalement à un fjord. Là, il vit un homme dans une petite barque. Cet homme lui demanda s'il voulait qu'il lui fasse traverser le fjord. Il accepta. Le bateau était si petit qu'il ne pouvait les transporter tous, le cadavre fut transporté le premier et Sigmundr marcha le long du fjord. Sur ce, le bateau, de même que l'homme, disparurent de la vue de Sigmundr.

Après cela, Sigmundr retourna chez lui, chassa la reine, et peu après, elle mourut. Le roi Sigmundr continua de gouverner son royaume et l'on estime que ce fut le plus grand champion et le plus grand roi selon l'ancienne coutume<sup>38</sup>.

### 11. Mort de Sigmundr fils de Völsungr

Il y a eu un roi qui s'appelait Eylimi, puissant et renommé. Sa fille s'appelait Hjördís, la plus belle et la plus sage des femmes. Et le roi Sigmundr apprit qu'elle était à son gré, ou alors, personne d'autre. Il alla rendre visite au roi Eylimi. Celui-ci fit un grand banquet en son honneur puisqu'il ne venait pas en expédition guerrière. Ils échangèrent des invitations afin que tout se passe avec amitié et non par hostilité. Ce banquet fut donné magnifiquement, grande quantité de gens y vinrent. Place fut faite partout au roi Sigmundr et tous moyens de transport lui furent accordés ; ils vinrent donc au banquet et les deux rois occupèrent la même halle.

38. Je traduis littéralement. Le vieux norois n'a pas de mot pour « religion ». Il le rend par *siðr* qui convoie l'idée de pratique, de coutume. Le fait est que cette religion se connaissait avant tout, sinon exclusivement, par des actes, des pratiques rituelles : pas de dogmes, pas de « foi », pas de « prières », pas de caste spécialisée de « prêtres ». « L'ancienne coutume » : la religion païenne. La notation date le texte, elle ne peut être que le fait d'un auteur qui connaît la « nouvelle coutume », le christianisme.

Était venu aussi le roi Lyngvi, fils du roi Hundingr, lui aussi voulait devenir le gendre du roi Eylimi. Celui-ci considéra qu'ils ne devaient pas n'avoir qu'un seul but à leur venue, et qu'il fallait s'attendre à hostilités de leur part s'ils n'obtenaient pas satisfaction.

Il dit donc à sa fille : « Tu es une femme avisée, et j'ai dit que tu te choisirais seule un mari. Choisis maintenant parmi ces deux rois, et là-dessus, mon avis sera le tien. »

Elle répondit : « Difficile me paraît cette affaire, pourtant je choisirai le roi qui est le plus renommé, et c'est le roi Sigmundr, bien qu'il soit fort avancé en âge. »

Et elle lui fut donnée, et le roi Lyngvi s'en alla. Sigmundr prit femme et épousa Hjördís. De jour en jour, le festin était meilleur et plus magnifique.

Après cela, le roi Sigmundr s'en alla chez lui en Húnaland, et le roi Eylimi, son beau-père, avec lui, et il s'occupa de son royaume. Mais le roi Lyngvi et ses frères rassemblèrent une armée et marchèrent contre le roi Sigmundr car en toutes affaires, ils retiraient toujours le pire lot, ce qui rendait ces affaires impossibles. Ils voulurent donc surpasser l'ardeur des Völsungar, arrivèrent en Húnaland et envoyèrent un message au roi Sigmundr, ne voulant pas l'attaquer à l'improviste et sachant bien qu'il ne fuirait pas.

Le roi Sigmundr déclara qu'il viendrait à la bataille. Il rassembla une armée. Pour Hjördís, on la conduisit à une forêt avec une servante, et elles furent accompagnées de beaucoup de biens. Elle resta là tandis qu'ils se battaient.

Les vikings\* bondirent de leurs bateaux avec une armée invincible. Le roi Sigmundr et Eylimi dressèrent leurs étendards et l'on souffla dans les *lúðr\**. Le roi Sigmundr fit sonner la trompe qu'avait possédée son père et excita ses hommes. Il avait une troupe beaucoup plus petite. Rude bataille éclata alors et tout vieux qu'il fût, Sigmundr combattit vaillamment et fut toujours le plus avancé de ses hommes. Écu ni broigne ne tenaient devant lui, il rompit constamment les rangs de ses ennemis ce jour-là et nul ne pouvait voir comment les choses se passeraient entre eux. Il y eut force épieux et flèches dans les airs ce jour-là. Ses dises prophétesses<sup>39</sup> le protégèrent tant qu'il ne fut pas blessé et nul ne savait le nombre des hommes qui tombaient devant lui. Il avait les deux bras ensanglantés jusqu'à l'épaule.

La bataille ayant duré un moment, un homme entra dans la mêlée, portant chapeau incliné et manteau à capuchon bleu. Il avait un seul œil, et une lance à la main<sup>40</sup>. Cet homme se porta contre le roi Sigmundr et

39. Voir *disir\**.

40. On a reconnu Óðinn, déjà maintes fois décrit. La lance est en effet son attribut, elle s'appelle Gungnir.

brandit sa lance contre lui. Et alors que le roi Sigmundr frappait ferme, son épée arriva sur la lance et se brisa en deux morceaux.

Puis il y eut hécatombe, la chance<sup>41</sup> du roi Sigmundr avait disparu et ses hommes tombèrent en grand nombre. Le roi ne se protégeait pas et excitait fort ses troupes. Mais ce fut comme on dit : on ne peut en découdre contre beaucoup. Dans cette bataille périrent le roi Sigmundr et le roi Eylimi, son beau-père, à la pointe de l'ordre de bataille, ainsi que la plus grande partie de ses troupes.

## 12. De la reine Hjördís et du roi Álfr

Le roi Lyngvi se porta alors vers le palais du roi Sigmundr, dans l'intention d'enlever la fille du roi, mais il n'y réussit pas. Il n'y trouva ni femme ni biens. Il traversa le pays et confia le royaume à ses hommes, estimant avoir occis toute la famille des Völsungar et pensant ne plus avoir à craindre de ce côté-là.

Après la bataille, pendant la nuit, Hjördís passa parmi les morts et arriva à l'endroit où gisait le roi Sigmundr ; elle demanda si l'on pouvait le guérir.

Mais il répondit : « Plus d'un revit alors que l'espoir est mince ; pour moi, ma chance a disparu si bien que je ne veux pas me faire soigner. Óðinn ne veut pas que nous brandissions l'épée puisque la voici cassée. J'ai livré bataille tant qu'il lui a plu. »

Elle dit : « Il me semblerait tout à fait requis que tu sois soigné et venges mon père. »

Le roi dit : « Cela est destiné à d'autres. Tu es enceinte d'un garçon, élève-le bien et soigneusement, ce garçon sera le plus noble et le plus éminent de notre famille. Conserve bien aussi les fragments de l'épée. On pourra en faire une bonne épée qui s'appellera Gramr, que notre fils portera et avec laquelle il accomplira mainte prouesse que l'on n'oubliera jamais, et son nom durera tant que tiendra le monde. Contente-toi de cela ; pour moi, mes blessures m'épuisent et je vais maintenant rendre visite à nos parents décédés. »

Hjördís le veilla jusqu'à ce qu'il mourut, et alors, ce fut le point du jour. Elle vit que beaucoup de bateaux avaient accosté.

41. Notre saga livre une véritable débauche de termes qui se traduisent tous par notre mot « chance ». Voir sur ce point Régis Boyer : « Fate as a *deus otiosus* in the *Islendingasögur* : a romantic view ? » dans *Sagnaskemmtun. Studies in honour of Hermann Pálsson*, ed. by R. Símek et alia, Wien, 1986, p. 61-78, ou l'introduction à la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*, dans *Sagas islandaises*, p. 1785-1793. Le texte emploie ici le vocable *heil*, « bonne chance ».

Elle dit à la serve: «Nous allons échanger nos vêtements et tu vas prendre mon nom et dire que tu es la fille du roi.»

C'est ce qu'elles firent. Les vikings vinrent à voir cette grande hécatombe, et aussi, les deux femmes dans la forêt, ils comprirent que cela devait signifier grandes nouvelles et sautèrent de leurs bateaux. Commandait cette troupe Álfr, fils du roi Hjálprekr de Danemark. Il avait navigué le long des côtes du pays avec son armée; ils passèrent parmi les morts. Ils virent là une grande hécatombe.

Le roi ordonna de se mettre en quête des femmes et c'est ce qu'ils firent. Il demanda qui elles étaient et si invraisemblable que ce fût, ce fut la serve qui répondit, elle dit la mort du roi Sigmundr et du roi Eylimi et de maints autres hommes importants, et aussi qui avait fait cela. Le roi demanda si elles savaient où était caché l'argent du roi.

La serve répondit: «Il y a toutes chances pour que nous le sachions», et elle montra où était ce bien. Et ils trouvèrent grande richesse, si grande qu'on estimait n'avoir jamais vu autant d'objets précieux assemblés en un même lieu. Ils les portèrent aux vaisseaux du roi Álfr. Hjördís le suivit ainsi que la serve. Il se rendit alors dans tous ses états, disant qu'étaient tombés là les rois les plus renommés. Le roi s'assit à la barre, et les femmes, à l'avant du bateau. Il leur tint conversation et apprécia fort leurs propos.

Le roi arriva dans son royaume avec grandes richesses. Álfr était le plus accompli des hommes.

Quand il eut été un court moment chez lui avec elles, la reine, mère du roi, demanda à Álfr, son fils: «Pourquoi est-ce cette belle femme qui porte le moins de bracelets et le costume le plus mauvais, il me semble que c'est celle que vous avez le moins prisée qui soit supérieure!»

Il répondit: «Je me suis bien douté qu'elle ne portait pas marque de serve et lorsque nous nous sommes rencontrés, elle a su faire seyant accueil aux hommes de distinction. Nous allons en faire l'épreuve.»

Et une fois, alors que l'on était à boire, il se trouva que le roi engagea conversation avec elles et dit: «Comment distinguez-vous le jour de la nuit lorsque le jour point et que l'on ne voit pas les astres?»

La serve répondit: «J'en prends pour signe que, dans mon enfance, j'avais coutume de boire beaucoup dans la dernière partie de la nuit si bien que, maintenant que je ne le fais plus, j'ai pris l'habitude de me réveiller à la même heure, et voilà le signe dont je me sers.»

Le roi sourit et dit: «Bien mauvaises manières pour une fille de roi!» Il alla alors trouver Hjördís et lui posa la même question. Elle lui répondit: «Mon père me donna une bague d'or douée de quelque vertu. Elle devenait froide autour de mon doigt dans la dernière partie de la nuit. Voilà le signe dont je me sers.»

Le roi répondit : « Voilà bien de l'or à porter pour une serve ! Voici assez longtemps qu'elles se cachent de moi. Je me serais comporté envers toi comme si nous étions également enfants de rois tous les deux, si tu l'avais dit ; mais l'on va encore améliorer tes mérites, car tu vas être ma femme, et je te verserai un douaire<sup>42</sup> lorsque tu m'auras donné un enfant. »

Elle répondit pour dire toute la vérité sur sa condition. On la tint en grand honneur et elle fut estimée la plus digne des femmes.

### 13. De Sigurðr Meurtrier de Fáfñir et de Reginn

On dit maintenant que Hjördís mit au monde un garçon et que ce garçon fut apporté au roi Hjálprekr. Celui-ci se réjouit quand il vit les yeux aigus qu'il avait, dit qu'il n'aurait pas son pareil ni équivalent, et il fut aspergé d'eau<sup>43</sup> et reçut le nom de Sigurðr. De lui, tout le monde dit unanimement que, pour la conduite et par la taille, il n'avait pas son semblable. Il fut élevé là, chez le roi Hjálprekr, avec grande affection. Lorsque l'on mentionne tous les plus excellents hommes et les rois dans les sagas anciennes, Sigurðr vient en premier lieu pour la force et l'accomplissement, la bravoure et la vaillance qu'il a possédés plus que tout autre dans la moitié nord du monde. Sigurðr grandit là, chez Hjálprekr, et tout le monde l'aimait. Grâce à lui, le roi Álfr fut fiancé à Hjördís et énoncé le montant du douaire qu'elle aurait.

Le père adoptif de Sigurðr s'appelait Reginn et était fils de Hreiðmarr. Il lui enseigna les exercices physiques, les tables<sup>44</sup> et les *runes*\* et lui apprit à parler beaucoup de langues, comme il était fréquent alors pour les fils de rois, ainsi que beaucoup d'autres choses.

Un jour qu'ils étaient tous deux ensemble, Reginn demanda à Sigurðr s'il savait combien d'argent avait possédé son père et qui le gardait. Sigurðr répondit pour dire que c'étaient des rois qui le gardaient.

Reginn dit : « Leur fais-tu bien confiance ? »

Sigurðr répondit : « Il leur sied de le garder jusqu'à ce qu'il nous soit utile, car ils s'entendent mieux à en prendre soin que moi. »

Une seconde fois, Reginn vint à parler à Sigurðr et dit : « Il est étrange que tu veuilles être le palefrenier des rois et aller comme un va-nu-pieds. »

Sigurðr répondit : « Mais non, ce n'est pas cela, nous avons décidé de tout avec eux. Nous sommes attirés aussi à avoir tout ce que nous voulons. »

42. Voir *heimanfylgja*\*.

43. Voir *ausa barn vatni*\*.

44. Voir *hneftafl*\*.

Reginn dit : « Demande-lui de te donner un cheval. »

Sigurðr répondit : « Ce sera aussitôt que je le voudrai. »

Sigurðr alla trouver le roi. Celui-ci dit à Sigurðr : « Que veux-tu recevoir de nous ? »

Sigurðr répondit : « Nous voulons un cheval pour nous divertir. »

Le roi dit : « Choisis-toi un cheval et tout ce que tu voudras parmi nos biens. »

Le lendemain, Sigurðr alla à la forêt et rencontra un vieil homme à longue barbe<sup>45</sup>. Celui-ci était inconnu de lui. Il demanda à Sigurðr où il allait.

Il répondit : « Nous devons nous choisir un cheval. Décides-en avec nous. »

Il dit : « Nous allons chasser les chevaux jusqu'à la rivière qui s'appelle Busiltjörn. »

Ils poussèrent les chevaux dans la rivière profonde, et tous revinrent à terre sauf un. C'est celui-là que prit Sigurðr. Il était de couleur grise et jeune, de grande taille et beau. Personne ne l'avait encore monté.

L'homme à la barbe dit : « Ce cheval descend de Sleipnir<sup>46</sup> et il faudra l'élever soigneusement car ce sera le meilleur des chevaux. »

L'homme disparut alors. Sigurðr appela ce cheval Grani et ce fut le meilleur cheval au monde. C'était Óðinn qui l'avait trouvé.

Reginn dit encore à Sigurðr : « Vous avez trop peu d'argent. Nous nous affligeons que vous couriez comme gamin de village, mais je sais grand espoir d'argent à te dire et l'on peut s'attendre, si tu l'obtiens, qu'il y ait honneur et estime à en retirer. »

Sigurðr demanda où c'était et qui le gardait.

Reginn répondit : « Celui-là s'appelle Fáfñir qui se trouve à peu de distance d'ici. L'endroit s'appelle Gnitahейðr. Quand tu y arriveras, tu diras que tu n'as jamais vu plus d'or en un même endroit, et tu n'as pas besoin de davantage même si tu étais le plus vieux et le plus renommé des rois. »

Sigurðr répondit : « Je connais la parentèle de ce serpent, quoique je sois jeune, et j'ai entendu dire que personne n'ose se présenter devant lui en raison de sa taille et de sa méchanceté. »

Reginn répondit : « Mais non ! Il a la taille qu'ont coutume d'avoir les autres serpents de bruyère et l'on exagère beaucoup plus qu'il ne faut là-dessus, et c'est ce qu'auraient pensé tes parents. Tu as beau être de la famille des Völsungar, tu ne dois pas avoir leur caractère, eux qui furent les premiers en toutes distinctions. »

45. C'est encore un des attributs d'Óðinn.

46. On a déjà vu que Sleipnir, né des amours monstrueuses de Loki, est la monture d'Óðinn. Remarquons le rôle capital que jouent les chevaux dans l'histoire des Völsungar.

Sigurðr répondit : « Il se peut que nous n'ayons pas grand-chose de leur ardeur ou de leur talent, mais il n'est pas nécessaire de nous exciter alors que nous sommes à peine encore sortis de l'enfance. Et pourquoi nous presses-tu tant à cela ? »

Reginn répondit : « Il existe une saga là-dessus, et je vais te la dire. »

Sigurðr dit : « Raconte-la moi. »

#### 14. Du paiement de la loutre

« Le début de cette saga, c'est que mon père s'appelait Hreiðmarr, un homme grand et riche. Son fils s'appelait Fáfñir, le second, Otr<sup>47</sup> et j'étais le troisième, le plus petit pour l'accomplissement et l'honneur. Je savais travailler le fer et l'argent et l'or, et de chaque chose je faisais quelque objet utile. Otr, mon frère, avait d'autres industries et une autre nature. C'était un grand pêcheur, et plus éminent que les autres hommes, il avait l'apparence d'une loutre pendant le jour et était constamment dans la rivière, remontant du poisson dans sa gueule. Il rapportait ses prises à son père, ce qui lui était d'un grand secours. Il avait tout à fait l'apparence d'une loutre, rentrait tard le soir et mangeait les yeux fermés et tout seul, car en terre sèche, il ne pouvait voir. Fáfñir était de beaucoup le plus grand et le plus cruel et il voulait que toutes choses lui fussent déferées. »

« Il y avait un nain qui s'appelait Andvari, dit Reginn. Il était tout le temps dans la cascade qui s'appelait Andvarafors<sup>48</sup> sous la forme d'un brochet, et il trouvait là sa nourriture car il y avait quantité de poissons dans cette cascade. Otr, mon frère, allait toujours dans cette cascade, il remontait le poisson dans sa gueule et les posait à terre un à un.

« Óðinn, Loki et Hoenir<sup>49</sup> allaient leur chemin et arrivèrent à Andvarafors. Otr venait de prendre un saumon et le mangeait, yeux fermés, sur la berge de la rivière. Loki prit une pierre et frappa à mort la loutre. Les Ases s'estimèrent très heureux de leur prise et dépouillèrent la loutre. Ce soir-là, ils arrivèrent chez Hreiðmarr et lui montrèrent leur prise. Alors, nous nous emparâmes d'eux et leur dîmes que, pour rançon et rachat de leur vie, ils

47. *Otr* signifie littéralement « loutre ». Les prénoms zoophores sont légion dans cette culture.

48. C'est-à-dire la cascade (*fors*) d'Andvari.

49. Il est remarquable que notre saga donne cette triade divine, où Hoenir, qui est presque inconnu, figure. C'est la même triade exactement qui est créditée, dans les *Eddas*, de la création du premier couple humain. Il faut tenir que l'auteur a voulu exploiter un motif connu d'après ses lectures.

devaient remplir d'or la peau et la recouvrir à l'extérieur avec de l'or rouge. Ils envoyèrent alors Loki se procurer de l'or. Il arriva chez Rán<sup>50</sup> et se procura son filet, alla à l'Andvarafors et jeta le filet devant le brochet, et celui-ci sauta dedans. Alors, Loki dit :

2. Qu'est-ce que ce poisson  
qui court dans le fleuve  
et ne sait parer le péril?  
Ta tête,  
rachète-la des enfers,  
trouve-moi la flamme du fleuve<sup>51</sup>.
  
3. (Andvari dit :)  
Andvari je m'appelle,  
Óinn<sup>52</sup> s'appelait mon père.  
Par mainte cascade ai couru.  
La sinistre Norne  
assigna autrefois  
que je pataugerais dans l'eau.

«Loki vit l'or que possédait Andvari. Pourtant, quand celui-ci l'eut remis, il avait conservé un anneau, et Loki le lui prit. Le nain entra dans la pierre<sup>53</sup> en disant que quiconque posséderait cet anneau, de même que tout cet or, ce serait sa mort<sup>54</sup>. Les Ases rapportèrent l'argent à Hreiðmarr, bourrèrent la peau de loutre et la mirent sur pied. Puis, les Ases durent entasser de l'or à côté et recouvrir toute la peau à l'extérieur. Mais quand ce fut fait, Hreiðmarr avança et vit un poil de moustache qu'il ordonna de recouvrir. Alors, Óðinn retira de son bras l'anneau qui venait d'Andvari et en cacha le poil. Loki chanta :

50. Rán (dont le nom signifie « pillage ») est la femme d'Aegir (dont le nom est l'équivalent philologique exact du grec *okeanos*), dieu des mers. Snorri Sturluson nous rapporte un mythe selon lequel, armée d'un filet (d'où la démarche, ici, de Loki) elle guette les marins qui ont l'imprudence de se pencher par-dessus le bordage du bateau : elle leur prend alors la tête dans son filet et les entraîne au fond des eaux.

51. La « flamme du fleuve » est une image convenue (*kenning*\*) des scaldes pour dire : « l'or », Aegir (voir note précédente) étant censé éclairer son palais au fond des mers avec de l'or pur.

52. Óinn (ou Áinn) est le nom d'un nain sur lequel nous ne savons rien de plus.

53. La croyance populaire était – et demeure dans le folklore – que les nains, qui sont les morts, habitent dans les pierres et ne peuvent supporter la lumière du jour.

54. Voilà donc introduit le thème majeur de la saga : la malédiction fatale attachée à l'or d'Andvari. On le verra revenir régulièrement à chacun des temps forts de la saga.

4. L'or t'est remis,  
 mais tu as grand paiement  
 pour le prix de ma tête;  
 à ton fils, sort heureux  
 ne sera point assigné :  
 cela sera votre mort à tous deux !

« Ensuite, Fáfnir tua son père, dit Reginn, et l'assassina, et moi, je n'obtins rien de cet argent. Il devint si méchant qu'il se coucha dehors et ne permit à personne de jouir de l'argent en dehors de lui-même, il devint ensuite la pire des serpents et il est maintenant lové sur cet argent. Pour moi, j'allai chez le roi et je me fis son forgeron. Et voilà ma saga, qui dit que je n'ai pas reçu l'héritage de mon père et que mon frère ne m'a rien versé. Cet or est appelé depuis "paiement pour la loutre" et toute cette histoire vient de là. »

Sigurðr répondit : « Tu as fait grande perte, et tes parents ont été extrêmement méchants. Fabrique donc une épée par ta dextérité, telle qu'il n'y en ait pas d'aussi bonne et que je puisse accomplir des prouesses si j'en ai le cœur, à supposer que tu veuilles que je tue le dragon. »

Reginn dit : « Je le ferai en confiance, et tu pourras tuer Fáfnir avec cette épée. »

### *15. Reginn forge l'épée*

Reginn fabriqua donc une épée et la remit à Sigurðr. Celui-ci la prit et dit : « Voilà donc ton travail, Reginn », et il frappa l'enclume, et l'épée se brisa. Il jeta la lame et lui demanda d'en forger une meilleure.

Reginn fit une autre épée et la remit à Sigurðr. Il regarda. « Celle-là devrait te plaire, mais il est difficile de forger pour vous. » Sigurðr éprouva cette épée et la brisa comme la précédente.

Alors Sigurðr dit à Reginn : « Il faut que tu sois semblable à tes aïeux, on ne peut te faire confiance. » Il alla trouver sa mère, elle lui fit bel accueil, ils conversèrent et burent.

Alors Sigurðr dit : « Ce que nous avons entendu dire est-il juste : le roi Sigmundr vous a remis l'épée Gramr en deux morceaux ? »

Elle répondit : « C'est vrai. »

Sigurðr dit : « Remets-la moi, je la veux. »

Elle dit que, vraisemblablement, il gagnerait du renom et lui remit l'épée.

Sigurðr alla trouver Reginn et lui demanda d'en faire une épée selon ses capacités. Reginn se fâcha, il alla à la forge avec les fragments de l'épée, pensant que Sigurðr était ardent de posséder l'objet forgé. Reginn fit donc une épée. Quand il la retira de l'âtre, les compagnons forgerons eurent l'impression que du feu brûlait sur les tranchants, Reginn pria Sigurðr de prendre cette épée, déclarant qu'il n'était pas capable d'en forger une si celle-là cassait. Sigurðr frappa l'enclume et la fendit jusqu'à la base, l'épée n'éclata ni ne se brisa. Il la loua fort, alla à la rivière avec un flocon de laine qu'il jeta dans le courant, et il fut tranché quand il toucha l'épée. Alors, Sigurðr s'en alla joyeux chez lui.

Reginn dit : « Il vous faut maintenant accomplir votre promesse, à présent que j'ai fait cette épée, et aller trouver Fáfnir. »

Sigurðr répondit : « Nous l'accomplirons, mais auparavant, nous ferons autre chose : venger mon père. »

Sigurðr était d'autant plus populaire qu'il prenait de l'âge, auprès de tout le monde, en sorte que tout un chacun l'aimait de tout son cœur.

### *16. Sigurðr rencontre Grípir*

Il y avait un homme qui s'appelait Grípir et était frère de la mère de Sigurðr. Peu après que l'épée fut faite, Sigurðr alla trouver Grípir parce qu'il avait le don de prophétie et connaissait d'avance la destinée des gens. Sigurðr s'enquit de ce qu'il en serait de sa vie. Mais Grípir différa longtemps ; finalement, à cause des prières instantes de Sigurðr, il lui dit toute sa destinée telle qu'elle se produisit ensuite. Quand Grípir eut dit ces choses que Sigurðr requérait, celui-ci revint chez lui.

Bientôt après, lui et Reginn se rencontrèrent. Alors, celui-ci dit : « Tuez Fáfnir comme vous l'avez promis. »

Sigurðr répondit : « Je vais le faire, mais je ferai toutefois autre chose d'abord : venger le roi Sigmundr et nos autres parents qui tombèrent dans cette bataille. »

### *17. Sigurðr venge son père*

Sigurðr alla trouver les rois et leur dit : « Nous sommes restés ici un moment et nous avons à vous récompenser de votre affection et de tout l'honneur que vous m'avez fait. Nous voulons maintenant quitter le pays et trouver les fils de Hundingr, et je voudrais que vous sachiez que les Völsungar ne sont pas tous morts. Nous voulons avoir pour cela votre soutien. »

Les rois déclarèrent qu'ils fourniraient tout ce qu'il requerrait.

On équipa alors une grande troupe et tout fut préparé au mieux, bateaux et tout le matériel de guerre, afin que son expédition fût des plus honorables. Sigurðr commanda le *dreki*<sup>55</sup> le plus grand et le plus magnifique. Les voiles étaient toutes décorées et superbes à voir. Ils cinglèrent par bon vent. Quelques jours s'étant écoulés, survint un gros temps avec de la tempête, et la mer était comme du sang. Sigurðr n'ordonna pas d'amener les voiles bien qu'elles fussent toutes déchirées. Au contraire, il ordonna de les hisser encore plus haut.

Comme ils cinglaient devant un promontoire rocheux, un homme héla le bateau et demanda qui avait le commandement de la troupe. On lui dit que le chef était Sigurðr, fils de Sigmundr, qui était maintenant le plus renommé des jeunes hommes.

L'homme répondit : « Tout le monde dit de lui la même chose : que les fils de rois ne peuvent s'égalier à lui. Je voudrais que vous ameniez les voiles sur un bateau et me preniez à bord. »

Ils lui demandèrent son nom. Il répondit :

5. Hnikkarr on m'appelait<sup>56</sup>  
 quand je réjouissais Huginn,  
 ô jeune Völsungr,  
 et que j'avais crime commis.  
 Maintenant tu peux appeler  
 le vieux de la montagne  
 Fengr ou Fjöltnir ;  
 j'aimerais vous accompagner<sup>57</sup>.

Ils mirent le cap sur la côte et embarquèrent le vieux. Alors, la tempête s'apaisa et ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent au royaume des fils de Hundingr. Alors Fjöltnir disparut. Ils firent aussitôt rager le feu et le fer, tuèrent des hommes, brûlant la contrée et dévastant là où ils passaient. Une foule de gens coururent trouver le roi Lyngvi, disant qu'une armée était arrivée dans le pays qui marchait avec une impétuosité sans

55. Voir *dreki*\* et bateaux\*.

56. Hnikarr = Óðinn, littéralement « celui qui soutient ». Cette strophe reproduit, avec de légères modifications, la strophe 18 des *Reginsmál* (*Edda poétique*).

57. Fengr est un autre nom d'Óðinn (« prise », « butin » ?) ainsi que Fjöltnir (« celui qui peut prendre de multiples formes », surnom parfaitement adéquat pour Óðinn). Huginn est le nom d'un des deux corbeaux perchés sur les épaules d'Óðinn et qui volent à tour de rôle par tous les mondes pour noter les nouvelles et les rapporter au dieu. Son nom signifie Pensée.

exemple, et que les fils de Hundingr ne voyaient pas bien loin quand ils déclaraient ne pas avoir peur des Völsungar – « et maintenant, c'est Sigurðr, fils de Sigmundr, qui commande cette armée. »

Le roi Lyngvi fit lever des troupes par tout son royaume, ne voulant pas se mettre en déroute, il convoque tous les hommes qui voulaient lui prêter main forte, se porta à la rencontre de Sigurðr avec une très grande armée, et ses frères avec lui. Bataille des plus rudes éclata entre eux. On pouvait voir en l'air maints épieux et maintes flèches, haches rudement brandies, écus fendus et broignes lacérées, heaumes repoussés, crânes fendus et maint homme abattu au sol.

Quand la bataille eut ainsi duré un très long moment, Sigurðr se porta contre les étendards, l'épée Gramr à la main. Il couvrait de horions hommes et chevaux à la fois, rompit les rangs, les deux bras ensanglantés jusqu'aux épaules, et l'on battait en retraite là où il passait, heaume ni broigne ne résistait, nul ne pensait avoir jamais vu encore un pareil homme. Cette bataille dura longtemps, avec grande hécatombe et véhémentes attaques. Il arriva, chose qui se produit rarement quand une armée territoriale attaque, qu'elle ne parvint à rien. Tant d'hommes des fils de Hundingr tombèrent que personne n'en savait le nombre. Et Sigurðr était à la pointe de l'ordre de bataille. Alors se portèrent contre lui les fils du roi Hundingr. Sigurðr déchargea un coup au roi Lyngvi, lui fendit le heaume et la tête et le tronc couvert de la broigne, puis il fit deux morceaux de son frère, Hjörvarðr, et alors, il tua tous les fils de Hundingr qui survivaient ainsi que la plus grande partie de leur troupe.

Sigurðr s'en alla chez lui ayant remporté une belle victoire et acquis beaucoup de bien en sus du renom qu'il retirait de cette expédition. On fit des banquets en son honneur, chez lui, dans le royaume.

Quand il eut été chez lui un court moment, Reginn vint lui parler et dit : « Maintenant, vous voudrez renverser le heaume de Fáfnir<sup>58</sup> comme vous l'avez promis, car à présent, tu as vengé ton père et tes autres parents. »

Sigurðr répondit : « Nous accomplirons ce que nous avons promis, cela ne nous sort pas de mémoire. »

### *18. Du meurtre de Fáfnir*

Sigurðr et Reginn chevauchèrent sur la lande, par la piste où Fáfnir avait coutume de ramper quand il se rendait jusqu'à l'eau, et l'on dit que

58. « Renverser le heaume » : image pour « abattre ».

le rocher d'où il atteignait l'eau quand il buvait faisait trente toises de haut.

Alors Sigurðr dit : « Tu as dit, Reginn, que ce dragon n'était pas plus grand qu'un serpent de bruyère, mais sa piste me semble considérablement plus grande. »

Reginn dit : « Fais une fosse et place-toi dedans. Quand le serpent rampa pour aller à l'eau, frappe-le au cœur et mets-le ainsi à mort. Pour cela, tu gagneras grand renom. »

Sigurðr dit : « Que faire si je suis exposé au sang du serpent ? »

Reginn répondit : « À quoi bon te donner des conseils si tu as peur de n'importe quoi ? Tu ne ressembles pas à tes parents par la vaillance. »

Sigurðr chevaucha donc par la lande, mais Reginn s'esquiva, extrêmement effrayé. Sigurðr creusa une fosse. Alors qu'il était à ce travail, un vieil homme à longue barbe vint à lui et demanda ce qu'il faisait là. Il le lui dit.

Alors, le vieil homme répondit : « C'est malavisé. Fais plusieurs fosses et laisses-y couler le sang. Pour toi, tiens-toi dans l'une et frappe le serpent au cœur. »

Puis cet homme disparut. Et Sigurðr fit plusieurs fosses selon ce qui avait été prescrit.

Quand le serpent rampa pour aller à l'eau, il y eut grand tremblement de terre, tout le sol trembla dans le voisinage. Il soufflait du venin partout devant lui mais Sigurðr n'eut ni peur ni crainte de ce vacarme. Quand le serpent rampa au-dessus de la fosse, Sigurðr le frappa sous l'épaule gauche de son épée, si bien qu'elle s'arrêta aux gardes. Alors, Sigurðr bondit hors de la fosse et retira son épée : il avait les bras ensanglantés jusqu'aux épaules. Quand le grand serpent sentit sa blessure mortelle, il frappa de la tête et de la queue si bien que tout ce qui se trouvait devant vola en éclats.

Lorsque Fáfnir reçut cette blessure mortelle, il demanda : « Qui es-tu, et qui est ton père, et quelle est ta famille, toi qui as été assez hardi pour oser porter une arme contre moi ? »

Sigurðr répondit : « Ma famille est inconnue des hommes<sup>59</sup>. Je m'appelle noble bête, et je n'ai ni père ni mère, et j'ai agi tout seul. »

Fáfnir répondit : « Si tu n'as pas de père ni de mère, par quelle merveille es-tu né ? Tu as beau ne pas me dire ton nom au jour de ma mort, tu sais que tu mens. »

59. Sigurðr refuse d'abord de dire son nom afin de ne pas attirer la malédiction du dragon sur sa famille. Il va de soi que le contexte tout entier de ce passage est hautement magique. L'une des prescriptions que ne manquent jamais de donner les magiciens quand ils opèrent est d'interdire de prononcer leur nom.

Il répondit : « Je m'appelle Sigurðr, et mon père, Sigmundr. »

Fáfnir répondit : « Qui t'a excité à cet acte, ou pourquoi t'es-tu laissé exciter ? N'as-tu pas appris comme tout le monde a peur de moi et de mon heaume de terreur<sup>60</sup> ? Garçon au regard perçant, tu possédais un père rude. »

Sigurðr répondit : « Un cœur rude m'incita à cela, et pour que ce fût fait m'assistèrent cette forte main et cette épée acérée que tu viens de sentir. Rare qui, vieux, est rude, si, jeune, il est timoré. »

Fáfnir dit : « Je sais, si tu grandis parmi tes parents, que tu sauras frapper avec courroux, mais ce qui est plus grande merveille, c'est qu'un prisonnier et butin de guerre ait osé me frapper, car rare le prisonnier de guerre qui est vaillant au meurtre. »

Sigurðr dit : « Me reproches-tu d'être loin de mes parents ? Mais serais-je prisonnier de guerre, je n'étais pas dans les fers pourtant, et tu as éprouvé que j'étais libre. »

Fáfnir répondit : « Tu tiens pour paroles de haine tout ce que je dis. Mais cet or que j'ai possédé te mènera à la mort. »

Sigurðr répondit : « Chacun veut avoir du bien jusqu'à son dernier jour, et tout homme doit mourir un jour. »

Fáfnir dit : « Tu feras peu de chose sur mon conseil, et tu te noieras si tu voyages en mer imprudemment, attends plutôt à terre que le temps se calme. »

Sigurðr dit : « Dis ceci, Fáfnir, si tu es très savant : qui sont les Nornes qui décident du sort des fils de leurs mères ? »

Fáfnir répondit : « Nombreuses elles sont, et éparées, certaines sont de la famille des Ases, certaines sont de la famille des Alfes, d'autres sont filles de Dvalinn<sup>61</sup>. »

Sigurðr dit : « Comment s'appelle cet îlot où mêlent l'humeur des épées Surtr et les Ases<sup>62</sup> ? »

60. On a beaucoup écrit sur ce heaume de terreur (*oegishjálmr*). Il me semble que le plus simple est de renvoyer à l'égide grecque, avec les mêmes connotations. L'archéologie a exhumé bon nombre de casques sommés de figures animales diverses, un sanglier par exemple : il doit vraisemblablement s'agir ici de quelque chose de ce genre. Le caractère sacré de la chose était probablement établi.

61. Dvalinn est un nain. Nous avons déjà rencontré les Nornes pour dire qu'il n'est pas raisonnable d'en limiter le nombre à trois. Le fait que Fáfnir les fasse descendre des trois familles des dieux, de ces divinités ou bien intermédiaires ou bien archaïques que sont les Alfes, et des nains, donne à entendre qu'il y a des Nornes pour toutes les catégories possibles d'êtres vivants, morts, naturels ou surnaturels. On sait que les dieux, comme les hommes, sont régis par le Destin dans cette *Weltanschauung*.

62. « L'humeur des épées » : kenning scaldique pour « sang ». Surtr est le dieu ou le génie du feu, comme l'indique son nom (*Surtr*, forme archaïque de *svartur* : « noirci par le feu »).

Fáfnir répondit : « Il s'appelle Óskaptr<sup>63</sup>. »

Et Fáfnir dit encore : « C'est Reginn, mon frère, qui est cause de ma mort, et je me réjouis de ce qu'il sera cause de ta mort également, et tout se passe comme il le voulait. »

Fáfnir dit encore : « Je portais un heaume de terreur au-dessus de tout le monde depuis que je gisais sur l'héritage de mon frère, et je soufflais du venin de tous côtés en sorte que personne n'osait approcher de moi, et je ne craignais aucune arme, jamais je n'ai trouvé devant moi homme si grand que je ne me sois estimé le plus fort, car tous avaient peur de moi. »

Sigurðr dit : « Ce heaume de terreur dont tu parles, il donne la victoire à peu de gens, car quiconque en affronte beaucoup finit par découvrir un jour que nul n'est le plus fort à lui seul. »

Fáfnir répondit : « Je te conseille de prendre ton cheval et de t'en aller au plus vite, car il arrive souvent que qui reçoit une blessure se venge tout de même. »

Sigurðr répondit : « Ce sont là tes conseils, mais je vais faire autre chose. Je chevaucherai jusqu'à ton antre et y prendrai le grand trésor que tes parents ont possédé. »

Fáfnir répondit : « Chevauche donc jusque-là où tu trouveras tant d'or qu'il y en aura suffisamment pour toute ta vie, mais ce même or sera ta mort et celle de tout autre qui le possédera. »

Sigurðr se leva et dit : « Je chevaucherais jusque chez moi même si je perdais tout ce grand trésor, si je savais ne devoir jamais mourir, mais tout homme vaillant veut avoir du bien jusqu'à son dernier jour. Pour toi, Fáfnir, gis dans ton agonie jusqu'à ce que Hel<sup>64</sup> te prenne. »

Et alors mourut Fáfnir.

### *19. Sigurðr s'approprie l'héritage de Fáfnir*

Après cela, Reginn vint trouver Sigurðr et dit : « Salut, mon seigneur, tu as remporté grande victoire en tuant Fáfnir, alors que personne encore n'avait été si hardi qu'il eût osé se tenir sur son passage et ce haut fait restera connu tant que durera le monde. »

Puis Reginn garda les yeux baissés sur le sol un moment ; et aussitôt après, il dit avec grande passion : « Tu as tué mon frère et l'on ne peut guère me dire innocent de cet acte. »

63. Óskaptr : « non créé ». Nous ne savons rien du mythe auquel renvoie ce passage.

64. Hel désigne à la fois la déesse de l'autre monde et le territoire sur lequel elle règne.

Sigurðr prit son épée, Gramr, l'essuya dans l'herbe, et dit à Reginn : « Tu étais loin quand j'accomplis cette action et éprouvai cette rude épée dans mes mains ; j'employai toutes mes forces contre la puissance du serpent tandis que tu étais couché dans la bruyère, ne sachant plus si c'était ciel ou terre. »

Reginn répondit : « Ce serpent eût pu gésir longtemps dans son antre si tu n'avais joui de cette épée que je te fis de mes mains, sans cela, ni toi ni personne d'autre n'eût pu le faire. »

Sigurðr répondit : « Quand on combat, un cœur excellent vaut mieux qu'épée acérée. »

Alors, Reginn dit à Sigurðr par grande angoisse : « Tu as tué mon frère et l'on ne peut guère me dire innocent de cet acte. »

Alors, Sigurðr trancha le cœur du serpent avec l'épée qui s'appelait Riðill.

Reginn but le sang de Fáfnir et dit : « Accorde-moi une prière qui est peu de chose pour toi : porte ce cœur au feu et rôtis-le, et donne-le moi à manger<sup>65</sup>. »

Sigurðr alla le faire rôtir sur une baguette. Quand il se forma de l'écume, il mit son doigt dessus pour voir si c'était cuit. Il porta le doigt à sa bouche. Et quand le sang du cœur du serpent toucha sa langue, il comprit le langage des oiseaux.

Il entendit des mésanges qui pépiaient dans les buissons auprès de lui : « Sigurðr est là qui rôtit le cœur de Fáfnir. Il devrait le manger lui-même. Alors, il deviendrait le plus sage des hommes. »

Une autre dit : « Reginn est allongé là, il veut trahir celui qui lui fait confiance. »

Alors, la troisième dit : « Qu'il lui tranche la tête, et qu'il dispose seul de ce grand trésor d'or. »

Alors la quatrième dit : « Il serait plus sage s'il suivait ce qu'on lui a conseillé, qu'il aille ensuite à l'antre de Fáfnir et prenne le grand trésor d'or qui s'y trouve, puis qu'il monte sur Hindarfjall où dort Brynhildr, il apprendra là grande sagesse. Il serait sage s'il suivait votre conseil et réfléchisse à ses besoins, car je m'attends à voir le loup quand je vois ses oreilles<sup>66</sup>. »

65. La croyance populaire selon laquelle qui mange le cœur d'un animal s'approprie sa force et ses vertus est de toutes les cultures. Elle était bien vivante dans le monde nordique. Le *Livre de colonisation de l'Islande* signale semblablement un cas de héros qui s'approprie la force d'un ours après l'avoir mangé.

66. Toute saga qui se respecte apprécie les proverbes et dictons populaires. Certaines, comme la *Saga de Grettir* en proposent une sorte de centon. Celui-ci devait être particulièrement connu puisque le héros principal de la *Saga de Snorri le Godi* le cite à un moment décisif de son histoire.

Alors la cinquième dit : « Il n'est pas aussi avisé que je le pense s'il l'épargne après avoir tué son frère. »

Alors la sixième dit : « Ce serait un bon dessein s'il le tuait et qu'il dispose seul de l'argent. »

Alors Sigurðr dit : « Le malheur n'aura pas lieu, que Reginn soit mon meurtrier, mieux vaut qu'ils suivent le même chemin, les deux frères » – brandit alors l'épée Gramr et décapita Reginn.

Après cela, il mangea une partie du cœur du serpent, mais il en garda une partie, sauta ensuite sur son cheval et chevaucha sur la piste de Fáfnir, arriva à son repaire et découvrit qu'il était ouvert : toutes les portes étaient de fer ainsi que les encadrements des portes et toutes les poutres de la demeure, le tout enterré dans le sol. Sigurðr trouva là une énorme quantité d'or ainsi que l'épée Hrotti, et il s'empara du heaume de terreur, de la broigne d'or et de beaucoup d'objets précieux. Tant d'or il trouva là qu'il pensa que deux ou trois chevaux ne suffiraient pas à le porter. Cet or, il le prit tout entier et le mit dans deux grands coffres, prit le cheval Grani par les rênes. Celui-ci ne voulut pas s'ébranler et il ne servit à rien de le fouetter. Sigurðr découvrit alors ce que voulait le cheval : il sauta en selle et l'éperonna, et le cheval marcha comme s'il n'était pas chargé.

## 20. Rencontre de Sigurðr et de Brynhildr

Par de longs chemins, Sigurðr chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive à Hindarfjall et il prit par le sud, sur Frakkland<sup>67</sup>.

Sur la montagne<sup>68</sup>, il vit devant lui une grande lumière comme si du feu brûlait, et elle brillait jusqu'au ciel. Mais une fois arrivé, il y avait là, devant lui, un rempart de boucliers dont dépassait un étendard. Sigurðr pénétra dans le rempart de boucliers et vit qu'une personne y dormait, étendue tout armée. Il lui ôta de la tête son heaume et vit que c'était une femme. Elle portait une broigne si serrée qu'on eût dit qu'elle avait poussé avec les chairs. Il incisa cette broigne à partir de l'encolure jusqu'en bas, puis aux deux manches, et l'épée mordit comme si c'était du tissu. Sigurðr dit qu'elle avait dormi bien longtemps.

Elle demanda quelle chose était si puissante qu'elle eût mordu sa broigne – « et qu'elle m'a tirée du sommeil, ou alors, est-ce Sigurðr fils de Sigmundr qui sera venu ici, lui qui porte le heaume de terreur et tient en sa main l'instrument de sa mort ? »

67. Frakkland : le pays des Francs. Le terme ne désignera la France que plus tard.

68. La montagne est Hindarfjall, littéralement : « la montagne de la Biche ».

Alors Sigurðr répondit : « Celui qui a accompli cet acte est de la famille des Völsungar, et j'ai entendu dire que tu es la fille d'un puissant roi et l'on nous a parlé de votre beauté et de votre sagesse, et nous allons en faire l'épreuve. »

Brynhildr dit que deux rois se battaient. L'un s'appelait Hálmgunnarr<sup>69</sup>. Il était vieux, et très grand guerrier, et Óðinn lui avait promis la victoire, l'autre était Agnarr, ou Auðabróðir<sup>70</sup>.

« J'ai abattu Hálmgunnarr dans la bataille, mais Óðinn m'a piquée de l'épine du sommeil pour venger cela et m'a déclaré que je n'aurais plus jamais la victoire et que je me marierais. Mais moi, en revanche, j'ai fait le serment de ne jamais épouser quelqu'un qui connût la peur. »

Sigurðr dit : « Enseigne-nous le secret de grandes choses. »

Elle répondit : « Vous devriez le savoir mieux que moi mais je vous enseignerai avec reconnaissance s'il s'agit de choses que je sache, quoi que ce soit qui vous plaise, runes ou autre savoir fondamental. Buvons ensemble tous deux, que les dieux nous donnent une bonne journée, que tu tires utilité et renom de ma sagesse et que tu te rappelles ce que nous dirons. »

Brynhildr emplit un vaisseau, le tendit à Sigurðr et dit :

6. Je t'apporte de la bière  
 arbre du *þing*\* des cuirasses<sup>71</sup>,  
 mêlée de force  
 et de puissant renom,  
 elle est pleine de charmes  
 et de vertus,  
 de bonnes incantations  
 et de runes de joie.
  
7. Il te faut graver les runes de victoire<sup>72</sup>  
 si tu veux victoire remporter,  
 graver sur les gardes du glaive,  
 certaines sur la poignée,

69. Hálmgunnarr: Gunnarr au Heaume.

70. Auðabróðir: « frère d'Audi ». L'auteur suit ici *Helreið Brynhildar*, de l'*Edda*. Tous ces noms sont inconnus.

71. *Kenning* élaborée: le « þing (la rencontre) des cuirasses »: « la bataille »; son « arbre » (désigne conventionnellement un homme): « le guerrier ».

72. La valkyrie – Brynhildr ici, Sigrdrífa dans l'*Edda* – va enseigner à Sigurðr les diverses sortes de runes, ou plutôt la spécialité que sont censées véhiculer les runes.

certaines sur le croisillon,  
et nommer deux fois Týr<sup>73</sup>.

8. Il te faut graver les runes du feu  
si tu veux sauver en mer  
le coursier à voiles ;  
sur l'étrave, faut les graver  
et sur la lame du gouvernail,  
par le feu les marquer sur la rame ;  
il n'est brisant si abrupt  
ni vagues si bleues  
que tu ne sortes sain et sauf de la mer.
  
9. Il te faut connaître les runes de la parole  
si tu veux que personne  
ne te rende deuil pour haine ;  
les retourner,  
les brouiller,  
les placer toutes ensemble  
au þing  
où l'on jugera devant le peuple,  
les juges étant au complet.
  
10. Il te faut connaître les runes de la bière<sup>74</sup>  
Si tu veux de la femme d'un autre  
trahir la foi, et te sens assuré.  
Sur une corne il les faut graver,  
et sur le dos de la main  
et marquer sur un ongle Nauð<sup>75</sup>.
  
11. Il faut sur la coupe faire le signe<sup>76</sup>  
évitant ainsi qu'elle te nuise

73. Týr est le dieu de la guerre « juste » et le garant du droit ainsi que de l'ordre du monde. C'est aussi le nom d'une rune, qui translittère notre T.

74. Précisons que la *Völsunga saga* ne suit pas, dans la présentation de ces strophes, l'ordre que donnent les *Sigrdrifumál* dans l'*Edda poétique*. On pourra comparer en regardant *L'Edda poétique*, p. 623 ssqq. La « bière » dont il est ici question est aussi bien la bière proprement dite que l'hydromel. Elle avait des effets enivrants bien attestés par les textes.

75. Nauð est aussi le nom d'une rune qui translittère notre N. Son nom signifie « détesse ».

76. Ce signe est peut-être celui de Þórr, c'est-à-dire le marteau. Là encore, il n'est pas facile de savoir si nous avons affaire à un usage ancien et autochtone ou à une déteinte du

et jeter de l'ail dans le liquide<sup>77</sup> ;  
 alors je sais que pour toi  
 jamais l'hydromel  
 ne sera empoisonné<sup>78</sup>.

12. Il te faut connaître les runes de délivrance  
 si tu veux aider femme en travail  
 et la délivrer de l'être vivant qu'elle porte ;  
 sur les paumes il les faut graver,  
 les jointures, serrer,  
 et demander l'assistance des dises.
13. Il te faut connaître les runes des membres  
 si tu veux être mire  
 et savoir discerner les blessures ;  
 sur l'écorce faut les graver  
 et sur le feuillage d'un arbre  
 dont les branches tendent vers l'est.
14. Il te faut connaître les runes de l'esprit  
 si tu veux en sagesse  
 quiconque surpasser ;  
 les interpréta,  
 les grava,  
 les conçut Hróptr<sup>79</sup>
15. Sur l'écu furent gravées  
 qui se tient devant le dieu brillant<sup>80</sup>,  
 sur l'oreille d'Árvakr  
 et sur le sabot d'Alsvinnr<sup>81</sup>,

signe de la croix. D'autant que le « marteau » de Þórr renvoie volontiers à une croix qui serait écourtée (un T donc).

77. Pour l'épicer, éventuellement. Mais nous avons déjà dit que les plantes à bulbe étaient réputées posséder des vertus magiques !

78. Les trois derniers vers de cette strophe ne figurent que dans la *Völsunga*, ils sont absents des *Sigrdrifumál*.

79. C'est Óðinn, littéralement : « le Crieur ». La strophe 13 des *Sigrdrifumál* que démarque celle-ci, est, cette fois, plus longue de trois vers !

80. C'est le soleil, ainsi que la roue qui tourne.

81. Árvakr et Alsvinnr (littéralement : « Tôt-Levé », et « Très-Vélocé ») désignent les deux chevaux qui tirent le soleil. Cette strophe donnerait donc à entendre que les runes auraient une origine solaire !

sur la roue qui tournoie  
 sous le char de Rungnir<sup>82</sup>,  
 sur les dents de Sleipnir  
 et sur les chaînes du traîneau,

16. Sur la patte de l'ours  
 et sur la langue de Bragi<sup>83</sup>,  
 sur la griffe du loup  
 et sur le bec de l'aigle,  
 sur les ailes sanglantes  
 et sur la tête des ponts,  
 sur la paume de délivrance<sup>84</sup>  
 et sur les traces de réconfort<sup>85</sup>,  
 sur le verre et sur l'or  
 et sur le bon argent,  
 dans le vin, le moût de bière  
 et sur le siège de la prophétesse,  
 dans la chair des hommes,  
 sur la pointe de Gungnir<sup>86</sup>  
 et sur le sein de la sorcière,  
 sur l'ongle de la Norne  
 et sur le bec du hibou.
17. Toutes furent grattées<sup>87</sup>  
 de celles qui étaient gravées,  
 à l'hydromel sacré mêlées  
 et largement diffusées ;

82. Rungnir est sans doute Óðinn. Ce pourrait être aussi un géant primordial, Hrungrnir.

83. Bragi, qui convoie l'idée de paragon, peut s'appliquer à Óðinn, de toute manière dieu des scaldes. Il s'applique aussi à une divinité peut-être tardive, sinon fabriquée, expressément chargée de patronner les poètes et l'inspiration poétique. En ce cas, on est fondé à songer aussi au poète norvégien Bragi Boddason, le premier scalde connu, auteur de la *Ragnarsdrápa* (IX<sup>e</sup> siècle) qui a pu être tardivement divinisé.

84. Ce sont celles qui facilitent l'accouchement, elles sont donc inscrites sur la paume de la sage-femme.

85. On peut entendre: de celui qui apporte le réconfort, le médecin, le guérisseur.

86. Gungnir est le nom de la lance Óðinn.

87. Cette strophe obscure doit récapituler toutes les opérations magiques qu'il faut entreprendre pour assurer l'efficacité des runes. Nous savons que, lors des sacrifices, on gravait des runes sur des bâtons que l'on grattait ensuite. Les copeaux ainsi obtenus étaient jetés dans l'hydromel mêlé du sang du sacrifice.

18. Elles se trouvent chez les alfes,  
elles se trouvent chez les Ases,  
certaines parmi les sages Vanes,  
certaines chez les humains.
  
19. Ce sont les runes gravées sur le bouleau,  
ce sont les runes de délivrance  
et toutes les runes de bière,  
et les suprêmes runes de puissance,  
pour qui sait sans erreur  
et sans adultération  
s'en servir comme de talisman ;  
jouis-en si tu les appris,  
jusqu'à ce que les Puissances s'entre-déchirent<sup>88</sup>!
  
20. À présent tu vas choisir,  
puisque l'occasion t'en est offerte,  
érable des armes acérées<sup>89</sup>,  
parler ou te taire,  
cela t'appartient :  
tous propos sont d'avance fixés<sup>90</sup>.

Sigurðr répond :

21. Je ne m'enfuirai pas,  
me saurais-je voué à mourir,  
couard point ne suis né ;  
tes conseils affectueux,  
je veux les recevoir tous  
tant que je vivrai.

*21. Des sains conseils de Brynhildr*

Sigurðr dit : « Il ne s'est jamais trouvé femme plus sage que toi au monde, donne-moi encore d'autres conseils de sagesse. »

88. C'est-à-dire jusqu'aux Ragnarök.

89. *Kenning* pour « guerrier » : Sigurðr.

90. Les *Sigrdrífumál* ont ici une variante intéressante : « Tous malheurs sont d'avance fixés ».

Elle répondit : « Il sied que l'on fasse à votre gré et que l'on vous donne de sains conseils puisque vous insistez par sagesse. »

Alors, elle dit : « Conduis-toi bien envers tes parents et ne tire pas grande vengeance des offenses qu'ils commettent contre toi, supporte-les avec patience, tu en retireras durable louange. Garde-toi de mauvaises choses, tant pour l'amour d'une vierge que pour celui d'une femme. Souvent, cela est cause de mal. Ne te mets pas en désaccord avec les hommes insensés dans les assemblées nombreuses. Ils parlent souvent plus mal qu'ils ne savent, de peur d'être appelé couard, pense que tu es justement accusé. Tue-le un autre jour et revaux-lui ainsi ses propos de haine. Si tu prends le chemin où habitent les mauvais esprits, prends garde à toi. Ne prends pas tes quartiers près de la route, même si tu es surpris par la nuit, souvent habitent là de mauvais esprits, ils égarent les hommes. Ne laisse pas de belles femmes te séduire bien que tu sois au banquet, et que cela t'empêche de dormir ou que tu en aies l'esprit égaré. Ne les séduis pas par baiser ou caresses. Et si tu entends de stupides propos d'hommes ivres, ne te querelle pas avec ceux qui sont pris de vin et perdent leur bon sens. Cela est objet de chagrin pour beaucoup, ou mène à la mort. Combats tes ennemis à ciel ouvert plutôt que d'être brûlé dans ta maison<sup>91</sup>. Et ne fais pas de faux serments, car cruelle vengeance suit parjure ; agis honnêtement envers les morts, morts de maladie, morts en mer ou morts par les armes. Ensevelis soigneusement leurs cadavres<sup>92</sup>. Et ne fais pas confiance à celui dont tu as abattu le père ou le frère ou un autre proche parent, même s'il est jeune. Souvent loup grandit dans jeune fils. Prends soigneusement garde aux traîtres conseils de tes amis. J'ai peu de capacité pour prévoir ta vie, mais il ne faudrait pas que la haine de tes parents par alliance se porte sur toi. »

Sigurðr dit : « Il n'est personne plus sage que toi, et je jure que c'est toi que j'épouserai, car tu es à mon goût. »

Elle répondit : « C'est toi que je veux épouser, aurais-je à choisir parmi tous les hommes. »

Et ils se lièrent là-dessus par serments.

## 22. Présentation de Sigurðr Meurtrier de Fáfñir

Sigurðr s'en alla. Son écu était à maint quartier et flamboyant d'or rouge, avec un dragon peint dessus. Il était brun sombre dans le haut, et

91. Nous avons vu que cette pratique était répandue et avait valeur rituelle sans doute.

92. De même nous avons déjà rencontré, tout au début de notre saga, cette attention à ensevelir proprement les cadavres, pour qu'ils ne se transforment pas en revenants.

rouge vif dans le bas, et son heaume, sa selle et son haubert étaient teints de même. Il avait une broigne d'or et toutes ses armes étaient incrustées d'or. Si un dragon était peint sur toutes ses armes, c'était pour que quiconque le voyait sût qui passait là, de ceux qui avaient appris qu'il avait tué ce grand dragon que les Vaeringar<sup>93</sup> appellent Fáfñir. Toutes ses armes étaient incrustées d'or et de couleur brune parce que par la courtoisie, les bonnes manières et en toutes choses presque, il surpassait de loin tous les autres. Quand on aura compté tous les plus grands champions et les chefs les plus magnifiques, il sera toujours tenu pour le plus éminent, son nom est sur toutes les langues au nord de la mer de Grikkland<sup>94</sup> et il en sera ainsi tant que le monde durera.

Sa chevelure était de couleur brune et de belle apparence, et retombait en grandes boucles. Sa barbe était courte et fournie, et de même couleur. Il avait le nez long, le visage large et solidement bâti. Son regard était si vif que rares étaient ceux qui osaient regarder sous ses sourcils. Ses épaules avaient la largeur de celles de deux hommes. Son corps était parfaitement proportionné tant en hauteur qu'en largeur, et de la façon la plus seyante. Le signe qui marquait sa haute taille, c'est que, lorsqu'il se ceignait de l'épée Gramr, qui mesurait sept emfans de haut, et qu'il marchait dans un champ de seigle mûr, le bout du fourreau de l'épée touchait le sommet des tiges. Il était plus grand par la force que par la taille. Il s'entendait à manier l'épée et à darder l'épieu, lancer des traits et tenir l'écu, tendre l'arc ou monter le cheval, et il avait appris toutes sortes de mœurs courtoises dans son enfance. C'était un homme sage, en sorte qu'il savait d'avance des choses non accomplies. Il comprenait le langage des oiseaux. Ainsi, peu de choses le prenaient à l'improviste. Il parlait longuement et éloquemment, de sorte qu'il n'entamait pas de sujet de conversation qu'il dût interrompre avant que tous ne pensent qu'il ne servirait à rien de faire autrement que comme il le disait. Et c'était son plaisir que de prêter assistance à ses hommes et de se mettre personnellement à l'épreuve dans de grandes entreprises, ou de prendre le bien de ses ennemis pour le donner à ses amis. Le courage ne lui faisait pas défaut et jamais il n'eut peur.

93. Ce terme est étrange : il désigne normalement les vikings quand ils opèrent sur la Route de l'Est, c'est-à-dire en Russie. L'allusion à la Grèce qui suit, quelques lignes plus bas, laisse songeur. L'auteur, qui a pu entendre parler du dragon dans les récits orientaux, tient-il tout à coup à lui restituer son origine orientale ?

94. La mer de Grèce peut désigner la Méditerranée ou la mer Noire, Grikkland, le pays des Grecs, s'appliquant à l'empire de Byzance.

*23. Sigurðr s'attarde chez Heimir*

Sigurðr chevaucha donc jusqu'à ce qu'il arrivât à un grand palais. Régnait là un grand chef qui s'appelait Heimir. Il avait épousé une sœur de Brynhildr qui s'appelait Bekkhildr parce qu'elle était restée chez elle et apprit la tapisserie, alors que Brynhildr allait en heaume et en broigne et combattait. C'est pour cela qu'elle était appelée Brynhildr<sup>95</sup>. Heimir et Bekkhildr avaient un fils qui s'appelait Alsviðr, le plus courtois des hommes. Il y avait des hommes qui jouaient dehors.

Quand ils virent un homme chevauchant vers la ville, ils cessèrent leurs jeux et s'émerveillèrent de cet homme, car ils n'avaient jamais vu son pareil; ils allèrent au-devant de lui et lui firent bel accueil. Alsviðr lui offrit de venir chez lui et d'accepter de lui ce qu'il voudrait. Il accepta. Quatre hommes déchargèrent le cheval de son or, le cinquième l'accueillit. On vit là maints objets de grands prix et peu banals. On prit plaisir à voir les broignes, les heaumes, de larges anneaux, des vaisseaux d'or d'une taille merveilleuse et toutes sortes d'armes de guerre.

Sigurðr resta là longtemps et fut tenu en grand honneur. On apprit alors par tous les pays qu'il avait accompli la prouesse d'occire l'abominable dragon. Ils furent très heureux, et loyaux les uns envers les autres. Leur divertissement était de préparer leurs armes, d'emmancher leurs flèches et de chasser au faucon.

*24. Rencontre de Sigurðr et de Brynhildr*

Était arrivée chez Heimir Brynhildr, sa fille adoptive. Elle siégeait dans un pavillon avec ses servantes. Elle connaissait plus de travaux artisanaux que les autres femmes. Elle tissa d'or sa tapisserie et y représenta les hauts faits que Sigurðr avait accomplis, le meurtre du serpent, la capture du trésor et la mort de Reginn.

On dit qu'un jour, Sigurðr chevaucha par la forêt avec ses chiens et ses faucons, et grande quantité d'hommes. Quand il arriva à la demeure, son faucon s'envola vers une haute tour et se posa à une fenêtre. Sigurðr se mit à sa recherche.

Alors, il vit une belle femme et reconnut Brynhildr; il apprécia beaucoup et sa beauté et ce qu'elle était en train de faire.

95. Bryn-hildr = « *hildr* (proprement: « bataille ») en broigne ».

Il entra dans la halle et ne voulut s'amuser avec personne. Alors Alsviðr dit : « Pourquoi es-tu si taciturne ? Ton humeur nous afflige, nous et tes amis ; pourquoi ne peux-tu rester en joie ? Tes faucons baissent le col, tout comme ton cheval Grani et nous ne parvenons guère à y remédier. »

Sigurðr répondit : « Bon ami, écoute ce qui me fait réfléchir : mon faucon s'est posé sur une tour, et quand je l'ai rattrapé, j'ai vu une belle femme ; elle était assise devant une tapisserie d'or et j'y ai vu représentés mes hauts faits passés. » Alsviðr répondit : « C'est Brynhildr, fille de Buðli, que tu as vue ; une femme très remarquable. »

Sigurðr répondit : « Cela doit être vrai ; depuis combien de temps est-elle ici ? » Alsviðr répondit : « Elle est arrivée peu de temps avant toi. » Sigurðr dit : « Il y a quelques jours que je le sais ; il m'a paru que cette femme était la meilleure au monde. »

Alsviðr dit : « Un homme comme toi, il ne faut pas penser à une femme ; il est mauvais de lamenter sur ce que l'on n'obtient pas.

— J'irai la trouver, dit Sigurðr, je lui donnerai de l'or et j'aurai d'elle une affection égale à la mienne. »

Alsviðr répondit : « Il ne s'est pas encore trouvé homme vivant à qui elle ait fait place à côté d'elle ou à qui elle ait offert de la bière à boire ; elle veut faire la guerre et accomplir toutes sortes d'exploits. »

Sigurðr dit : « Qui sait si elle ne répondra pas et si elle ne nous fera pas place à côté d'elle ? »

Et le lendemain, Sigurðr alla au pavillon. Mais Alsviðr resta dehors, à proximité, à emmancher des flèches.

Sigurðr dit : « Bonjour, dame, comment allez-vous ? » Elle répond : « Nous allons bien, mes parents et amis sont en vie, mais qui sait les risques que court tout homme marié d'arriver à son dernier jour. »

Il s'assit à côté d'elle. Ensuite, entrèrent quatre femmes portant de grands vaisseaux d'or emplis du meilleur vin, qui les servirent.

Alors, Brynhildr dit : « Rares ceux auxquels ce siège est accordé, si ce n'est mon père, quand il vient. »

Il répond : « Voici que cela est accordé à qui nous a plu. »

La pièce était tendue de tapisseries très précieuses, et le plancher était tout jonché d'étoffes.

Sigurðr dit : « Voici qu'est accompli ce que tu nous promis. »

Elle répond : « Soyez le bienvenu ici ! »

Puis elle se leva, et ses quatre suivantes avec elle, s'avança vers lui, portant une coupe d'or et le pria de boire. Il tendit la main vers la coupe, saisit son bras en même temps, la fit s'asseoir à côté de lui.

Il la prit par le cou, l'embrassa et dit : « Nulle mère n'a conçu femme plus belle que toi. »

Brynhildr dit : « C'est un sage parti que de ne pas mettre sa confiance en puissance de femme, car elles rompent toujours leurs promesses. »

Il dit : « Voici venu pour nous le meilleur jour dont nous puissions jouir. »

Brynhildr répond : « Il ne nous a pas été assigné par le sort de vivre ensemble ; je suis vierge au bouclier, j'ai mon heaume chez le chef de guerre, c'est à lui qu'il faut que je porte assistance, et il ne me déplaît pas de combattre. »

Sigurðr répond : « La plus grande liesse serait de vivre ensemble, et le deuil qui me point m'est plus dur qu'armes acérées. »

Brynhildr répond : « Il me faut dénombrer les troupes des guerriers et, pour toi, tu épouseras Guðrún, fille de Gjúki. »

Sigurðr répond : « Une fille de roi ne me séduira pas, je n'ai pas deux avis sur ce point et je le jure devant les dieux : c'est toi que j'épouserai, ou alors, personne d'autre. »

Elle dit même chose. Sigurðr la remercia de ce qu'elle venait de dire, lui fit présent d'un anneau d'or et ils firent de nouveaux serments ; puis s'en alla rejoindre ses hommes et demeura là un certain temps, heureux et florissant.

### 25. Conversation de Guðrún et de Brynhildr

Il y avait un roi qui s'appelait Gjúki ; il régnait au sud du Rhin. Il avait trois fils qui s'appelaient Gunnarr, Högni et Guþormr. Sa fille s'appelait Guðrún, c'était la plus renommée des jeunes filles. Ces enfants surpassaient largement ceux des autres rois en fait d'accomplissement, à la fois par la beauté et par la taille. Ils étaient toujours à guerroyer, accomplissant maints hauts faits. Gjúki avait épousé Grímhildr la magicienne.

Il y avait un roi qui s'appelait Buðli. Il était plus puissant que Gjúki, bien que tous deux fussent puissants. Il y avait un frère de Brynhildr qui s'appelait Atli. C'était un homme cruel, grand et très brun, noble pourtant et le plus grand des guerriers. Grímhildr était une femme au cœur féroce. Le règne des Gjúkungar connaissait une grande prospérité, surtout à cause des enfants de Gjúki, qui se faisaient grandement valoir dans la plupart des choses.

Une fois, Guðrún déclara à ses suivantes qu'elle n'était pas satisfaite. Une femme lui demanda ce qui la contrariait.

Elle répond : « J'ai fait des rêves de mauvais augure, voilà pourquoi mon cœur est affligé ; explique-moi donc mon rêve puisque tu t'en inquiètes. »

Elle répond : « Dis-le moi et ne te laisse pas abattre, car les rêves prévoient souvent le temps qu'il va faire. »

Guðrún répond : « Il ne s'agit pas du temps. J'ai rêvé qu'un beau faucon venait se poser sur ma main. Ses plumes étaient toutes dorées. »

La femme répond : « Ta beauté, ta sagesse et ta courtoisie sont bien connues des gens : quelque fils de roi viendra te demander en mariage. »

Guðrún répond : « Rien ne me semblait meilleur que ce faucon, et je préférerais laisser tout mon bien que de le perdre, lui. »

La femme répond : « Celui que tu épouseras sera homme accompli et tu l'aimeras beaucoup. »

Guðrún répond : « Cela m'ennuie de ne pas savoir qui il est, il faut que nous allions trouver Brynhildr, elle, elle le saura. »

Elles se parèrent de bijoux et se mirent en grande beauté, puis se rendirent avec leurs suivantes jusqu'à la halle de Brynhildr. Cette halle était ornée d'or et se dressait sur une montagne. Quand on aperçut leur équipage, on prévint Brynhildr que beaucoup de femmes arrivaient au château dans des chariots dorés.

« Ce doit être Guðrún Gjúkadóttir, dit-elle, j'ai rêvé d'elle cette nuit : allons à sa rencontre ; nous ne pourrions recevoir la visite de femme plus belle. »

Elles allèrent au-devant d'elles et leur firent bel accueil ; elles entrèrent dans la halle ; à l'intérieur, la salle était toute peinte et d'argent ornée. Des étoffes étaient étendues sous leurs pieds et tout le monde les servait. On leur fit toutes sortes de divertissements. Guðrún restait taciturne.

Brynhildr dit : « Pourquoi ne manifestes-tu pas de joie ? Ne fais pas cela, amusons-nous toutes ensemble, parlons de rois puissants, de leurs hauts faits.

— Soit, dit Guðrún. Quels sont les rois les plus éminents qui soient, selon toi ? »

Brynhildr répond : « Ce sont les fils de Hámundr, Haki et Hagbarðr ; ils se sont couverts de gloire dans la bataille. »

Guðrún répond : « Ils étaient grands et magnifiques, certes, et pourtant, Sigarr s'empara de leur sœur et les fit périr brûlés vifs dans leur maison, et de cela, vengeance n'a pas encore été prise ; et pourquoi n'as-tu pas nommé mes frères, que l'on tient à présent pour les plus éminents des hommes ? »

Brynhildr dit : « Ils sont en bonne voie, mais ils manquent encore d'expérience, et j'en sais un qui les surpasse fort : celui-là, c'est Sigurðr, le fils du roi Sigmundr ; ce n'était encore qu'un enfant quand il tua les fils du roi Hundingr, vengeant ainsi son père et Eylimi, le père de sa mère. »

Guðrún dit : « Quelle preuve en donnes-tu ? Veux-tu dire qu'il est né après la mort de son père ? »

Brynhildr répond : « Sa mère alla parmi les guerriers et trouva le roi Sigmundr blessé, lui offrit de panser ses blessures, mais il déclara qu'il était trop vieux pour combattre encore et lui dit de se consoler parce qu'elle mettrait au monde le plus noble des fils, et ce fut là prophétie d'homme sage ; après la mort du roi Sigmundr, elle alla chez le roi Álfr et c'est là que Sigurðr naquit, il fut élevé avec grand honneur, accomplissant chaque jour maints exploits. C'est lui, l'homme le plus remarquable au monde. »

Guðrún dit : « C'est par amour que tu t'es renseignée sur son compte ; mais je suis venue ici pour te dire le rêve que j'ai fait et qui me donne grands tourments. »

Brynhildr répond : « Que cela ne te chagrine pas ; demeure parmi tes parents, qui tous veulent te voir heureuse.

— J'ai rêvé, dit Guðrún, que nous sortions en grand nombre de l'appartement des femmes et que nous voyions un grand cerf ; il surpassait de beaucoup les autres animaux ; son pelage était d'or ; nous voulûmes toutes l'attraper mais moi seule y réussis ; je prisais cette bête plus que tout ; alors, tu abattis d'une flèche cet animal à mes pieds. J'en eus si grand deuil que ce fut à peine si je pus le supporter ; alors, tu me fis don d'un louveteau qui m'aspergea du sang de mes frères. »

Brynhildr répond : « Je vais te dire ce qui va se produire : chez vous va venir Sigurðr, celui que je me suis choisi pour mari. Grímhildr lui donnera de l'hydromel mêlé de maléfices, qui nous plongera tous dans une grande détresse. C'est lui que tu épouseras, mais tu le perdras bientôt. Tu épouseras le roi Atli. Tu perdras tes frères et alors, tu tueras Atli. »

Guðrún répond : « C'est trop de chagrin que de savoir cela. »

Et elles s'en retournent chez elles, chez le roi Gjúki.

## 26. *Sigurðr épouse Guðrún*

À présent, Sigurðr s'en va avec le grand trésor. Ils se quittent amis. Il chevauchait Grani avec tout son armement et tout son chargement. Il va jusqu'à ce qu'il arrive à la halle du roi Gjúki. Il entre dans la forteresse, l'un des hommes du roi le voit et dit : « Je crois bien que voici l'un des dieux : cet homme-ci est tout entier vêtu d'or ; son cheval est beaucoup plus grand que les autres, magnifique est son armement. Ses armes sont bien meilleures que celles des autres hommes, mais lui-même, il surpasse largement tout le monde. »

Le roi sort avec sa garde, salue l'homme et demande : « Qui es-tu donc, toi qui pénètres dans la forteresse, chose que nul n'a osé faire sans la permission de mes fils ? »

Il répond : « Je m'appelle Sigurðr et je suis fils du roi Sigmundr. »

Le roi Gjúki dit : « Sois le bienvenu chez nous et prends ici ce que tu désires. »

Et il entre dans la halle : tous paraissaient petits auprès de lui et le servaient, et il fut tenu en grand honneur. Sigurðr, Gunnarr et Högni chevauchent de compagnie à présent, Sigurðr est le plus accompli en toutes choses, et pourtant, ce sont tous des hommes de grande valeur.

Grímhildr découvrit combien Sigurðr aimait Brynhildr, à voir comme il parlait souvent avec elle. Elle pense par-devers soi que ce serait grande chance s'il restait là et épousait une fille du roi Gjúki. Elle voit bien que nul ne saurait lui être comparé, voit aussi quelle protection on pourrait attendre de lui et qu'il avait d'énormes richesses, plus qu'on en eût trouvé l'exemple. Le roi se comportait envers lui comme envers ses fils, ils l'estimaient plus qu'eux-mêmes.

Un soir qu'ils étaient assis à boire, la reine se lève, va jusqu'à Sigurðr, le salue et dit : « Ce nous est liesse que de te voir ici et nous te voulons grand bien. Prends cette corne et bois ! »

Il la prit et en but.

Elle dit : « Que le roi Gjúki soit ton père, et moi, ta mère, Gunnarr et Högni et tous ceux qui ont prêté serment, tes frères, et alors, on ne trouvera pas vos pairs. »

Sigurðr prit cela en bonne part et, à cause de cette boisson, il ne se souvint plus de Brynhildr. Il demeura là un moment. Une fois, Grímhildr alla trouver le roi Gjúki, lui passa les bras autour du cou et dit : « Voici qu'est venu ici le plus grand champion qui soit au monde. Nous pourrions trouver en lui grand appui : donne-lui ta fille en mariage, avec beaucoup d'argent et toute la puissance qu'il désire afin qu'il puisse se plaire ici. »

Le roi répond : « Offrir sa fille en mariage n'est pas chose fréquente, mais il y a plus d'honneur à la lui offrir qu'à voir d'autres venir demander sa main. »

Et un soir, ce fut Guðrún qui servit à boire, Sigurðr vit que c'était une belle femme, et la plus courtoise en toutes choses.

Cinq saisons, Sigurðr resta là, en sorte qu'ils siégeaient en renom et amitié, et alors, les rois eurent un entretien.

Le roi Gjúki dit : « Tu nous as accordé mainte bonne chose, Sigurðr, et tu as bien renforcé notre royaume. »

Gunnarr dit : « Nous voulons tout faire pour que vous restiez ici longtemps, en offrant et notre royaume et notre sœur, et personne d'autre ne l'aura, le demanderait-il. »

Sigurðr répondit : « Soyez remerciés de l'honneur que vous me faites, et l'on acceptera. »

Ils se lièrent alors de fraternité jurée, comme s'ils étaient frères nés de mêmes parents<sup>96</sup>. On fit alors un magnifique banquet qui dura bien des jours. Sigurðr célébra ses noces avec Guðrún. On put voir là toutes sortes de liesses et d'amusements, chaque jour était plus fastueux que l'autre. Ils allèrent alors par maint pays, accomplissant force hauts faits, tuèrent beaucoup de fils de rois et nul n'accomplissait de tels exploits qu'eux, rentrèrent alors chez eux, chargés d'un grand butin.

Sigurðr donna à manger à Guðrún du cœur de Fáfnir, ensuite elle fut plus cruelle qu'avant, et plus sage. Leur fils s'appela Sigmundur.

Une fois, Grímhildr alla trouver Gunnarr, son fils, et dit: « Votre condition est florissante, à une chose près, c'est que vous n'êtes pas marié. Demandez en mariage Brynhildr. C'est le plus noble des partis, et Sigurðr vous accompagnera. »

Gunnarr répond: « Certes, elle est belle, et je ne m'y oppose pas », et il le dit à son père, à ses frères et à Sigurðr et tous le désirèrent fortement.

### 27. Sigurðr chevauche les flammes

Ils s'équipent à présent magnifiquement pour leur voyage et les voilà qui chevauchent par monts et par vaux jusque chez le roi Buðli, et lui présentent leur demande en mariage. Le roi y fit bon accueil, si elle ne refusait pas, mais il dit qu'elle a si haute opinion d'elle-même qu'elle n'épousera que l'homme qu'elle aura elle-même choisi.

Ils chevauchent alors dans Hlymdalir. Heimir leur fit bel accueil. Gunnarr dit l'objet de leur venue. Heimir dit que le choix lui était laissé de l'homme qu'elle épouserait, qu'elle habitait à peu de distance de là et

96. Voici l'un des moments cruciaux de notre saga. La cérémonie à laquelle se livrent les trois hommes, ou *föstbræðralag\**, est de caractère magique et est amplement attestée dans les sagas, notamment dans celle de Gísli Súrsson et dans celle des Frères jurés. Voir les textes dans *Sagas islandaises*, et *Le Monde du Double*, p. 148 et s. Les intéressés dressaient sur le sol deux bandes de terre gazonnée qu'ils avaient découpées mais dont ils s'arrangeaient pour que l'une des extrémités reste dans la terre, ils bâtissaient ainsi une sorte de V inversé sous lequel ils passaient en rampant, pour bien marquer leur retour à la Terre-Mère et donner à la cérémonie une allure de seconde naissance; ils incisaient leurs bras, faisaient couler leur sang qu'ils mêlaient à la terre qu'ils avaient ainsi dénudée, tout en prononçant une formule magique qui faisait d'eux des frères aussi évidemment que s'ils étaient nés, comme le dit notre texte, des mêmes parents. Désormais, les devoirs, de vengeance notamment, qu'ils avaient contractés de la sorte étaient sacrés. Dans la *Saga des Frères jurés*, Þormóðr ira jusqu'au Groenland pour venger son frère juré. La conduite de Sigurðr et la passivité qu'il manifesterait devant sa mort s'expliquent entièrement par sa fidélité aux engagements qu'il a pris lors de l'exécution de ce rite.

qu'il pensait qu'elle ne voudrait pas d'autre mari que l'homme qui chevaucherait à travers le feu ardent qui entourait sa demeure. Ils trouvèrent là cette demeure et le feu, y virent une forteresse aux charpentes dorées autour de laquelle brûlait un feu. Gunnarr montait Goti, et Högni, Hölkvir. Gunnarr dirigea son cheval sur le feu, mais la bête s'accula.

Sigurðr dit: «Pourquoi recules-tu, Gunnarr?»

Il répond: «Mon cheval ne veut pas traverser le feu», et il prie Sigurðr de lui prêter Grani.

«Tout à fait d'accord», dit Sigurðr.

Gunnarr chevauche à présent vers le feu, mais Grani ne veut pas avancer. Gunnarr ne peut chevaucher à travers ce feu. Alors, ils échangent leurs apparences, comme Grímhildr l'avait enseigné à Sigurðr et à Gunnarr. Ensuite, Sigurðr chevaucha, et il avait Gramr à la main, et il avait attaché des éperons d'or à ses pieds. Quand il sentit les éperons, Grani bondit vers le feu. Il y eut alors grand vacarme: le feu se mit à faire rage et la terre à trembler. La flamme atteignait le ciel. Nul n'avait osé faire ce que tentait Sigurðr, et ce fut comme s'il chevauchait dans la ténèbre. Alors, le feu s'apaisa, et il descendit de cheval et entra dans la salle. Voici ce que l'on a composé:

22. Le feu se prit à rager  
et la terre, à trembler,  
et une haute flamme,  
à monter au ciel;  
rars les guerriers du prince  
qui se fussent risqués là  
à chevaucher le feu  
ou à le traverser.

23. De l'épée Sigurðr  
pressa Grani,  
s'éteignit le feu  
devant le prince,  
le feu s'apaisa tout entier  
devant l'ardent au renom,  
l'équipage étincelait  
qu'avait possédé Reginn.

Et quand Sigurðr arriva de l'autre côté de la flamme, il trouva une belle demeure, et Brynhildr était là. Elle demanda qui était cet homme. Il dit se nommer Gunnarr, fils de Gjúki.

« Et tu es destinée à être ma femme, avec le consentement de ton père, si je chevauche la flamme qui t'entoure, ainsi que celui de ton père adoptif, selon ta décision.

— Je ne sais pas bien comment je dois répondre à cela », dit-elle.

Sigurðr se tint droit sur le sol, appuyé sur les gardes de son épée, et dit à Brynhildr : « Pour t'obtenir, je verserai un grand douaire en or avec d'excellents objets de prix. »

Elle répondit par anxiété, assise sur son siège comme cygne sur la vague, épée en main, heaume en tête, et d'une broigne vêtue : « Gunnarr, dit-elle, ne me parle pas de la sorte, à moins que tu sois plus éminent que tout homme et alors, il te faudra tuer ceux qui m'ont demandée en mariage si tu l'oses. Je suis allée à la bataille avec le roi de Garðar<sup>97</sup> et nos armes étaient teintes de sang humain, et je languis encore de telles choses. »

Il répondit : « Maint exploit vous avez accompli, mais rappelez-vous maintenant votre serment : que si ce feu était chevauché, vous iriez avec l'homme qui aurait fait cela. »

Elle considéra que c'étaient là propos véridiques, se leva et lui fit bel accueil. Il y resta trois nuits et ils couchèrent dans le même lit. Il prit l'épée Gramr et la plaça nue entre eux. Elle demanda ce que cela signifiait. Il dit que les choses étaient ainsi faites que c'était de la sorte qu'il célébrerait ses noces avec sa femme, ou bien qu'il en recevrait la mort. Il lui prit l'anneau qui lui venait d'Andvari et qu'il lui avait donné et lui donna un autre anneau provenant de l'héritage de Fáfnir. Après cela, il s'en alla chevauchant à travers le même feu, jusqu'à ses compagnons et de nouveau, ils échangèrent leurs apparences, puis chevauchèrent jusqu'à Hlymdalir et dirent comment les choses s'étaient passées.

Ce même jour, Brynhildr alla chez son père adoptif et lui dit en confiance qu'un roi était venu à elle — « et il a chevauché mon mur de flammes, a déclaré être venu pour m'épouser et a dit se nommer Gunnarr. Mais moi, j'ai dit que seul, Sigurðr pourrait avoir fait cela, lui à qui j'ai fait serment sur la montagne, et c'est lui, mon mari originel. »

Heimir déclara que maintenant, les choses seraient en cet état.

Brynhildr dit : « Notre fille, à Sigurðr et à moi, Áslaug, sera élevée chez toi. »

Les rois s'en allèrent chez eux, et Brynhildr se rendit chez son père. Grímhildr leur fit bel accueil et remercia Sigurðr de son assistance. On

97. Garðar désigne ordinairement la Russie, Garðaríki, « l'état des enclos » (peut-être?). Sans pousser plus loin le motif, on se rappellera que les Huns jouent un rôle déterminant dans toute cette histoire. Il semble bien probable que des traditions venues de l'est de l'Europe soient intervenues dans notre saga.

prépara un banquet. Y vinrent quantité de gens. Y vint le roi Buðli avec sa fille et son fils, Atli, et ce festin dura bien des jours. Quand il fut terminé, Sigurðr se rappela tous les serments qu'il avait faits à Brynhildr mais il se tint tranquille pourtant. Brynhildr et Gunnarr se divertissaient et buvaient du bon vin.

### 28. Conversation de Guðrún et de Brynhildr

Un jour que Brynhildr et Guðrún allèrent dans le fleuve Rhin pour se laver, Brynhildr alla un peu plus loin en aval. Guðrún demanda ce que cela signifiait.

Brynhildr dit : « Pourquoi serais-je ton égale en cela plutôt que dans les autres choses ? Je croyais mon père plus puissant que le tien, et mon mari a accompli mainte prouesse et traversé le feu ardent alors que le tien a été l'esclave du roi Hjálprekr. »

Guðrún répondit en colère : « Il serait plus avisé de ta part de te taire que de blâmer mon mari. Tout le monde dit qu'il ne s'est pas encore trouvé au monde un homme comme lui, en quoi que ce soit, et il ne te sied pas de le blâmer, car c'est lui ton premier mari, et c'est lui qui a tué Fáfnir et chevauché à travers la flamme, lui que tu prenais pour Gunnarr, et il s'est couché près de toi, et il a enlevé de ta main l'anneau qui venait d'Andvari et tu peux le reconnaître maintenant. »

Brynhildr regarde alors l'anneau et le reconnaît. Elle devint alors aussi pâle que si elle était morte. Le soir, elle s'en alla chez elle sans dire un mot.

Quand Sigurðr vint se coucher, Guðrún demanda : « Pourquoi Brynhildr est-elle si fâchée ? »

Sigurðr répond : « Je ne sais trop, mais je présume que nous le saurons bientôt. »

Guðrún dit : « Pourquoi ne serait-elle pas satisfaite de son royaume, de son bonheur et des louanges de tous... et elle a eu le mari qu'elle voulait. »

Sigurðr dit : « Où donc était-elle quand elle a dit qu'elle estimait avoir épousé le plus noble, celui-là même qu'elle préférerait ? »

Guðrún répond : « Je lui demanderai demain qui elle préfère. »

Sigurðr répond : « Je t'en dissuade, tu t'en repentiras si tu le fais. »

Le lendemain, les deux femmes étaient assises dans leur pavillon et Brynhildr restait taciturne.

Alors, Guðrún dit : « Sois joyeuse, Brynhildr, est-ce la conversation que nous avons eue qui te chagrine ? Ou alors, qu'est-ce qui t'ôte ta joie ? »

Brynhildr répond : « C'est par mauvais vouloir que tu dis cela, et tu as le cœur cruel. »

— Ne crois pas cela, dit Guðrún, dis plutôt ce que tu penses.»

Brynhildr répond : « Ne demande que ce que tu as intérêt à savoir, voilà ce qui sied aux femmes puissantes. Quand tout va à ton gré, il est facile de souhaiter du bien. »

Guðrún répond : « Il est trop tôt pour se glorifier de cela, et cela pré-sage sûrement quelque chose. De quoi as-tu à me blâmer ? Je ne t'ai jamais rien fait de mal. »

Brynhildr répond : « Il faut que tu expies d'avoir épousé Sigurðr, et il ne me plaît pas que tu jouisses de lui et de tout l'or. »

Guðrún répond : « Je ne savais pas ce qui s'était passé entre vous et mon père n'avait pas besoin, que je sache, de te demander ton avis pour me marier. »

Brynhildr répond : « Nous n'avons pas tenu secret que nous nous étions mutuellement fait serment, et vous saviez bien que vous me trahis-siez, et je vengerai cela. »

Guðrún répond : « Tu es mieux mariée que tu ne le mérites et ton arro-gance aura une méchante fin, car beaucoup expieront cela. »

— Je serais satisfaite, dit Brynhildr, si tu n'avais pas un mari plus noble que le mien. »

Guðrún répond : « Ton mari est si noble que l'on ne peut savoir s'il y a un mari plus éminent et qui ait telle abondance de puissance et de biens. »

Brynhildr répond : « Sigurðr a tué Fáfnir, et cela vaut plus que tout le royaume du roi Gunnarr », — comme il a été dit :

24. Sigurðr frappa le serpent  
et cela par la suite  
jamais ne flétrira  
tant que dureront les temps ;  
mais ton frère  
n'eut le cœur  
ni de chevaucher le feu  
ni de le franchir.

Guðrún répond : « C'est Grani qui n'a pas osé traverser le feu alors que Gunnarr le montait, mais Gunnarr, lui, avait osé chevaucher et ce n'est pas la peine de mettre en doute son courage. »

Brynhildr répond : « Je ne cèlerai pas que je ne pense aucun bien de Grímhildr. »

Guðrún répond : « Ne la blâme pas, car elle se conduit envers toi comme envers sa fille. »

Brynhildr répond : « C'est elle qui est à l'origine de tout le mal qui

nous accable, elle qui a donné à Sigurðr la mauvaise bière, si bien qu'il ne s'est pas rappelé mon nom.»

Guðrún répond : « Tu dis mainte mauvaise parole, pareil discours est grand mensonge. »

Brynhildr répond : « Jouis donc de Sigurðr comme si tu ne m'avais pas trahie, vous ne méritez pas de gouverner ensemble, et que tout aille pour vous comme je le pense ! »

Guðrún répond : « J'en jouirai mieux que tu ne le voudrais, mais personne n'a mentionné qu'il ait abusé de moi ne fût-ce qu'une fois. »

Brynhildr répond : « C'est mal parler et quand cela te passera, tu t'en repentiras, et ne tenons plus de paroles haineuses. »

Guðrún dit : « C'est toi qui as tenu la première des propos haineux. Tu fais maintenant comme si tu voulais redresser la chose, mais il y a tout de même de la cruauté par-dessous.

— Cessons ces bavardages inutiles, dit Brynhildr. Je me suis longtemps tue sur mes malheurs, eux qui me tenaient à cœur, mais vois, c'est uniquement ton frère que j'aime, et parlons d'autre chose. »

Guðrún dit : « Ton cœur voit bien au-delà. »

Grand mal résulta de ce qu'elles eussent été dans la rivière et qu'elle eût reconnu l'anneau : de là vint leur conversation.

### *29. De l'affliction de Brynhildr*

Après cette conversation, Brynhildr se mit au lit et la nouvelle parvint au roi Gunnarr qu'elle était malade. Il alla la voir et demanda ce qu'elle avait, mais elle ne répondit rien et resta couchée comme si elle était malade.

Comme il s'enquérât d'ardeur, elle répondit : « Qu'as-tu fait de l'anneau que je t'ai remis, que le roi Buðli me donna la dernière fois que nous nous sommes quittés, quand toi et le roi Gjúki vîntes le trouver et menaçâtes de ravager ou de brûler si vous ne m'obteniez pas ? Il eut ensuite un entretien avec moi et demanda lequel je choisirais de ceux qui étaient venus, mais je m'offris à défendre le pays et à être chef d'un tiers de la troupe. Il y avait à choisir entre deux choses : me laisser marier à celui qu'il voudrait, ou perdre mon bien et son amitié : il déclara tout de même que son amitié me serait plus utile que son courroux. Je réfléchis alors à part moi si je devais obéir à sa volonté ou tuer maint homme. Je m'estimai incapable de disputer avec lui, et le moment vint où je me promis à celui qui chevaucherait Grani avec l'héritage de Fáfnir et qui traverserait mon mur de flamme et qui tuerait les hommes que je désignerais. Or personne n'osa chevaucher, hormis Sigurðr, seul. Lui, il

chevaucha le feu, car le cœur ne lui faillit point. Il tua le serpent et Reginn et cinq rois, mais pas toi, Gunnarr, qui blêmis comme un cadavre, et tu n'es ni un roi ni un champion. Et j'ai fait le vœu, chez moi, à mon père, d'aimer celui-là seul qui serait de la plus noble naissance, et c'est Sigurðr. Je suis parjure de ne le point posséder, et c'est pour cela que je conseillerai ta mort. Et nous avons bien du mal à reva-loir à Grímhildr. Nul n'est plus lâche ni pire qu'elle.»

Gunnarr répondit, bien peu l'entendant : «Tu viens de tenir des propos bien fallacieux et tu es une méchante femme, toi qui blâmes une femme qui te dépasse de beaucoup, elle ne détesterait pas les siens comme tu le fais, ni n'a torturé des hommes morts, ni n'assassina personne, et elle vit dans la louange.»

Brynhildr répondit : «Nous n'avons pas eu de rendez-vous secret ni commis de méfaits, nous sommes d'une autre nature et nous aurions bien plus envie de vous tuer.»

Puis elle voulut tuer le roi Gunnarr, mais Högni la mit aux fers.

Gunnarr dit alors : «Je ne veux pas qu'on la laisse dans les fers.»

Elle répondit : «Ne t'occupe pas de cela ! Jamais désormais, tu ne me verras joyeuse dans ta halle, ou buvant, ou jouant aux tables, ou songeant à parler ou recouvrant d'or les beaux habits, ou te donnant de bons conseils.»

Elle déclara que c'était deuil extrême, pour elle, que de n'avoir pas épousé Sigurðr. Elle s'assit, mit en pièces sa tapisserie puis demanda que l'on ouvre les portes de son pavillon pour que l'on puisse entendre de loin ses lamentations. Grand deuil maintenant, qui s'entend par tout le palais.

Guðrún demanda à ses suivantes pourquoi elles étaient si lugubres et affligées.

«Qu'avez-vous, pourquoi vous comportez-vous comme des insensées, quelle merveille vous est arrivée?»

Une femme de la hirð, qui s'appelait Svafrlöð, répondit : «C'est un jour d'infortune. Notre halle est pleine de lamentations.»

Alors Guðrún dit à son amie : «Lève-toi, nous avons longtemps dormi. Réveille Brynhildr, allons à table et soyons joyeuses.

— Non, dit-elle, je n'irai ni la réveiller ni lui parler, bien des jours durant, elle n'a bu hydromel ni vin, le courroux des dieux l'a saisie.»

Alors Guðrún dit à Gunnarr : «Va la trouver et dis-lui que je m'afflige qu'elle ait du mal.»

Gunnarr répondit : «Il m'est interdit d'aller la voir ou de partager son bien.»

Gunnarr alla la trouver pourtant, il chercha à lui parler de maintes façons sans obtenir de réponses, s'en alla et vint trouver Högni, lui

demanda d'aller la voir. Il dit n'en avoir point envie, y alla tout de même et n'obtint rien d'elle. Et l'on alla chercher Sigurðr pour lui demander d'aller la voir. Il ne répondit rien et on en resta là pour ce soir-là.

Le lendemain, en rentrant de la chasse, Sigurðr alla voir Guðrún et dit : « À ce que je vois, tout cela va amener grands bouleversements, et Brynhildr va mourir. »

Guðrún répondit : « Messire, grandes merveilles l'accompagnent, voici sept jours et sept nuits qu'elle dort, si bien que personne n'a osé l'éveiller. »

Sigurðr répondit : « Elle ne dort pas, elle médite de grandes entreprises contre nous. »

Alors Guðrún dit, en larmes : « C'est grand deuil que de savoir ta mort. Va plutôt la trouver, et sache si son arrogance subsiste, donne-lui de l'or et apaise ainsi son courroux. »

Sigurðr sortit et trouva la salle ouverte. Il crut Brynhildr endormie, lui ôta ses vêtements et dit : « Réveille-toi, Brynhildr, le soleil brille par tout le palais, c'est assez dormi. Chasse ton deuil et prends joie. »

Elle dit : « Que signifie cette audace ? Dans cette trahison, nul n'a été pire que toi. »

Sigurðr demanda : « Pourquoi ne parles-tu à personne, qu'est-ce qui te courrouce ? »

Brynhildr répondit : « À toi, je dirai mon courroux. »

Sigurðr dit : « Tu es égarée si tu crois que mon cœur est cruel pour toi, c'est celui que tu as choisi qui est ton mari. »

— Non, dit-elle, ce n'est pas Gunnarr qui a chevauché le feu pour venir jusqu'à moi, et il ne m'a pas donné en douaires les cadavres abattus. Mais je m'émerveille de cet homme qui est venu dans ma salle et j'ai cru reconnaître tes yeux, mais je n'ai pas compris clairement à cause du voile qui couvre ma chance<sup>98</sup>. »

Sigurðr dit : « Je ne suis pas homme plus noble que les fils de Gjúki. Ce sont eux qui tuèrent le roi des Danes, ce grand chef, frère du roi Buðli. »

Brynhildr répondit : « Nous leur sommes redevables de bien du mal, et ne nous rappelle par nos deuils. Toi, Sigurðr, tu as occis le serpent et chevauché le feu pour l'amour de moi, ce n'étaient pas là les fils du roi Gjúki. »

Sigurðr répondit : « Je ne fus pas ton mari et tu n'es pas ma femme ; et c'est un noble roi qui versa ton douaire. »

Brynhildr répondit : « Point ne regardai Gunnarr de telle sorte que mon cœur lui sourie, et je suis cruelle pour lui bien que je le cèle à autrui. »

98. Voir *hamingja*\*.

— Il est épouvantable, dit Sigurðr, de ne pas aimer un tel roi, et qu'est-ce qui te courrouce le plus ? Il me semble que son amour est meilleur que l'or pour toi. »

Brynhildr répondit : « Le plus cuisant de tous mes chagrins, c'est de n'être point parvenue à ce qu'une épée acérée fût rougie de ton sang. »

Sigurðr répondit : « Ne crains point ! Il n'y aura pas attendre longtemps pour qu'une épée acérée s'enfonce dans mon cœur, et tu n'auras pas à demander pire pour toi-même, car tu ne me survivras pas. Les jours qu'il nous reste à vivre sont peu nombreux. »

Brynhildr répondit : « Ce n'est pas mince méchanceté qui dicte tes paroles puisque, par trahison, vous m'avez privée de toute joie, et je n'ai cure de vivre. »

Sigurðr répondit : « Vis et aime-nous, le roi Gunnarr et moi, je donnerais tout mon bien pour que tu ne meures pas. »

Brynhildr répondit : « Tu ne connais pas bien ma nature. Tu surpasses tous les hommes, mais aucune femme ne t'a déplu autant que moi. »

Sigurðr répondit : « La vérité est autre : je t'aime plus que moi-même bien que j'aie été exposé à cette trahison, et l'on n'y peut rien changer, car toujours, quand je sonde mon cœur, ce qui m'afflige, c'est que tu n'es pas ma femme. Mais j'écartai cela de moi de mon mieux quand j'étais dans la halle du roi, jouissant pourtant de ce que nous étions ensemble. Il peut se faire aussi que se produise ce qui a été prédit, et il n'y a pas à s'en lamenter. »

Brynhildr répondit : « Tu me dis trop tard que mon deuil t'afflige, nous n'aurons plus guère de réconfort à présent. »

Sigurðr répondit : « Je voudrais bien que nous entrions dans un même lit tous les deux et que tu sois ma femme. »

Brynhildr répondit : « Il n'y a pas à dire de telles choses, je ne posséderai pas deux rois dans une même halle, et je perdrai la vie avant de trahir le roi Gunnarr » – et ils se remémorèrent alors leur rencontre sur la montagne et les serments qu'ils se firent – « mais tout cela est rompu maintenant, et je ne veux pas vivre. »

— Je ne me rappelais pas ton nom, dit Sigurðr, et je ne t'ai pas reconnue avant que tu n'aies été mariée, et c'est le plus grand deuil. »

Alors, Brynhildr dit : « Je fis le serment d'épouser l'homme qui chevaucherait mon mur de flammes, ce serment, je voulais le tenir ou sinon, mourir. »

— Plutôt que tu meures, je veux te posséder et abandonner Guðrún », dit Sigurðr, et ses flancs enflèrent tant que les anneaux de sa broigne volèrent en pièces.

« Je ne veux pas de toi, dit Brynhildr, ni de personne d'autre. »

Sigurðr s'en fut. Voici ce que dit la *Sigurðarkviða*:

25. Sortit Sigurðr<sup>99</sup>  
 au partir de la conversation,  
 l'ami loyal des princes ;  
 était si abattu  
 que de l'ardent à la bataille  
 se mit, sur ses flancs,  
 à voler en éclats  
 la chemise de fer tissée<sup>100</sup>.

Quand Sigurðr entra dans la halle, Gunnarr demanda s'il savait de quelle affliction souffrait Brynhildr et si elle était en état de parler.

Sigurðr dit qu'elle le pouvait. Alors, Gunnarr alla la trouver une seconde fois et demanda ce que signifiait son chagrin et si l'on pouvait y remédier.

« Je ne veux pas vivre, dit Brynhildr, parce que Sigurðr m'a abusée, et toi non moins lorsque tu le laissas aller dans mon lit. Je ne veux pas posséder deux hommes en même temps dans une même halle, et cela sera la mort de Sigurðr ou la tienne ou la mienne – car maintenant, il a tout dit à Guðrún et elle me le jette à la face. »

### 30. Meurtre de Sigurðr

Après cela, Brynhildr sortit et s'assit en bas du mur de son pavillon, tenant force propos de lamentations, disant que tout lui était odieux, terres comme puissance, puisqu'elle ne possédait pas Sigurðr. Et Gunnarr vint la trouver encore.

Alors, Brynhildr dit: « Tu vas perdre et ton royaume et ton bien, et ta vie et moi, car je vais aller chez mes parents et y demeurerai, affligée, à moins que tu tues Sigurðr et son fils. N'élève pas le louveteau. »

Gunnarr en fut fort abattu, ne sachant que faire puisqu'il était lié à Sigurðr par serment; sa pensée errait de çà de là, mais il se disait pourtant que, si sa femme l'abandonnait, ce serait le plus grand déshonneur.

Gunnarr dit: « Brynhildr est meilleure que tout pour moi et c'est la plus renommée de toutes les femmes, et je perdrai la vie avant de

99. Cette strophe ne figure pas dans la *Sigurðarkviða* (qui figure dans l'*Edda poétique*).

100. « L'ami loyal des princes », « l'ardent à la bataille » sont des *kenningar* pour Sigurðr; la « chemise de fer tissée », une *kenning* pour la « broigne ».

perdre son amour.» Et il convoqua Högni, son frère, et dit: «Je me suis mis dans une grande difficulté», dit qu'il voulait tuer Sigurðr, dit qu'il avait abusé de sa confiance: «Gouvernons, toi et moi, l'or et tout le royaume.»

Högni dit: «Il ne nous sied point de rompre par la guerre les serments jurés. Nous avons grand secours de lui aussi. Il n'est point de rois qui soient nos égaux si ce roi hunnique vit et un tel beau-frère, nous n'en trouverons jamais: vois comme il est bon d'avoir un tel beau-frère et un tel neveu, mais je vois bien comment les choses se présentent. C'est Brynhildr qui est cause de tout cela et ses conseils nous mettent en grand déshonneur et péril.»

Gunnarr répondit: «Cela s'accomplira. Mais je vois l'expédient: excitons Guþormr, notre frère. Il est jeune et sait peu de choses, et il est en dehors de tous serments.»

Högni dit: «Ce parti me semble mauvais, et même si on l'exécute, nous aurons à payer d'avoir trahi un tel homme.» Gunnarr dit que Sigurðr devait mourir: «Ou bien, c'est moi qui mourrai, sinon.»

Il demanda à Brynhildr de se lever et d'être joyeuse. Elle se leva, disant pourtant que Gunnarr n'entrerait pas dans son lit que tout cela ne fût accompli.

Alors, les frères prirent conseil. Gunnarr dit qu'avoir ravi la virginité de Brynhildr valait bien peine de mort: «Excitons Guþormr à accomplir cet acte.» Ils appelèrent Guþormr, lui offrirent de l'or et de grands pouvoirs pour accomplir cela. Ils prirent un serpent et de la viande de loup, les firent cuire et les lui donnèrent à manger, comme chanta le scalde:

26. Certains prirent du poisson des bois<sup>101</sup>,  
certains tranchèrent de la charogne de loup,  
certains à Guþormr donnèrent  
de la viande de loup  
avec la bière  
et force autres choses  
par sorcellerie.

Sous l'effet de cette nourriture, et avec les représentations que lui fit Grímhildr, il devint si violent et forcé qu'il promit d'accomplir cet acte. Eux lui promirent grand honneur en échange. Sigurðr n'appréhendait pas cette félonie. Il ne pouvait non plus agir sur le destin ni sur son lot. Il savait également ne pas mériter perfidie de leur part.

101. Le « poisson du bois »: *kenning* pour « serpent ».

Guþormr entra chez Sigurðr le lendemain matin alors qu'il reposait dans son lit. Mais quand Sigurðr le regarda, Guþormr n'osa pas lui donner l'assaut et rebroussa chemin, et cela se reproduisit une deuxième fois. Sigurðr avait le regard si perçant que rare était celui qui osât le regarder en face. La troisième fois qu'il entra, Sigurðr était endormi. Guþormr brandit son épée et en frappa Sigurðr de telle sorte que la pointe s'enfonça dans la literie en-dessous de lui. Sigurðr s'éveilla sous cette blessure tandis que Guþormr se rendait vers la porte. Alors Sigurðr prit l'épée Gramr et la lança contre lui, elle lui arriva dans le dos et le mit en pièces par le milieu. Les pieds churent d'un côté, et de l'autre, la tête et les bras, qui retombèrent dans la pièce.

Guðrún s'était endormie dans les bras de Sigurðr, elle se réveilla dans un indicible chagrin quand elle flotta dans le sang et tant se lamenta par larmes et déplorations que Sigurðr se dressa sur son oreiller et dit: « Ne pleure pas, dit-il, tes frères vivent pour ton plaisir. Et j'ai un jeune fils, qui sait se garder de ses ennemis, et ils ont mal avisé à leur destinée. Car ils n'auront pas un tel beau-frère pour chevaucher avec eux dans l'armée, non plus qu'un tel neveu, si celui-ci parvient en âge d'homme. Voici qu'est accompli ce qui a été prédit depuis longtemps et qui nous a été caché, mais nul ne peut rien faire à son destin. La cause de tout cela, c'est Brynhildr qui m'aimait plus que tout homme, et je puis jurer que je n'ai jamais fait de mal à Gunnarr, et j'ai respecté mes serments, ni n'ai jamais été trop grand ami de sa femme. Si j'avais été averti et que j'eusse été sur pied avec mes armes, beaucoup y auraient perdu la vie avant que je tombe, et tous ces frères, tués, et il leur eût été plus difficile de me tuer qu'un très gros vison ou sanglier. »

Le roi laissa la vie. Mais Guðrún pantelait. Brynhildr entendit cela et rit en l'entendant soupirer.

Alors, Gunnarr dit: « Ce n'est pas parce que tu as les racines du cœur en joie que tu ris, et pourquoi perds-tu tes couleurs? Tu es un monstre et il y a grandes chances que tu sois vouée à mourir. Rien ne serait plus mérité que de voir le roi Atli tué sous tes yeux et que tu aies à assister à cela. Maintenant, il nous faut nous occuper de notre beau-frère, qui est aussi meurtrier de notre frère. »

Elle répondit: « Ne reproche pas que la mesure du meurtre ne soit pas comble, et le roi Atli n'a cure de vos menaces ou de votre courroux, il vivra plus longtemps que vous et il aura plus de puissance. »

Högni dit: « Voici que s'est accompli ce que Brynhildr prédisait et c'est une méchante action que nous ne pourrions jamais compenser. »

Guðrún dit: « Mes parents ont tué mon mari. À présent vous chevaucherez les premiers dans l'armée, et quand vous entrerez dans la bataille,

vous découvrirez que Sigurðr n'est pas à vos côtés, vous verrez alors que Sigurðr était votre chance et votre soutien, et s'il avait eu des fils tels que lui, vous pourriez tirer renfort de sa progéniture et de ses parents. »

### 31. Mort de Brynhildr

Personne ne pouvait dire pourquoi Brynhildr avait demandé en riant ce qu'elle déplorait maintenant dans les larmes. Alors, elle dit : « J'ai rêvé, Gunnarr, que j'avais un lit glacé, toi, tu marchais contre tes ennemis, et toute votre famille sera maltraitée puisque vous êtes parjures, et lorsque tu l'occis, tu ne te rappelas pas bien le jour où vous avez mêlé votre sang, Sigurðr et toi<sup>102</sup>, et tu l'as mal récompensé de tout le bien qu'il t'a fait en te laissant prendre la première place ; comment il tenait la parole jurée, cela s'est avéré quand il vint chez nous et plaça entre lui et moi l'épée aux tranchants acérés trempée au venin. Vous avez eu tôt fait de l'accuser, lui et moi, alors que j'habitais chez mon père, ayant tout ce que je voulais, et pensais qu'aucun de vous ne serait à moi alors que vous chevachiez jusqu'ici, trois rois ensemble. Puis Atli eut un entretien avec moi et demanda si j'épouserais celui qui monterait Grani. Celui-là n'était pas votre semblable et je fus promise alors au fils du roi Sigmundr et à personne d'autre, et ce n'est pas parce que je vais mourir que vous vous en trouverez mieux. »

Gunnarr se leva, lui mit les bras autour du cou et la pria de vivre et d'accepter des richesses, et tous les autres la dissuadèrent de mourir. Mais elle repoussa tous ceux qui venaient, disant qu'il ne servirait à rien de la dissuader de son dessein. Gunnarr héla Högni, lui demanda conseil et lui demanda d'aller la trouver, voir s'il pourrait adoucir son cœur, disant que pour l'heure, le besoin était assez grand d'apaiser son chagrin jusqu'à ce qu'il passe.

Högni répondit : « Que personne ne la dissuade de mourir, car elle n'a jamais été du moindre profit pour nous ni pour personne depuis qu'elle est venue ici. »

Elle demanda qu'on lui apporte beaucoup d'or et pria de venir tous ceux qui voulaient en recevoir. Puis elle prit une épée, se l'enfonça sous le bras, s'affaissa sur les coussins et dit : « Que quiconque en veut prenne de l'or. »

Ils se turent tous. Brynhildr dit : « Prenez cet or, et jouissez-en bien. »

Brynhildr dit encore à Gunnarr : « Je te dirai maintenant, un bref instant, ce qui va se passer ensuite : vous vous réconcilierez bientôt, Guðrún

102. Revoir la note 96 au chapitre 26.

et toi, sur les conseils de Grímhildr la magicienne. La fille de Guðrún et de Sigurðr s'appellera Svanhildr, ce sera la plus belle femme qui soit jamais née. Guðrún sera donnée en mariage, contre son gré, à Atli. Tu voudras épouser Oddrún, mais Atli l'interdira. Alors, vous vous rencontrerez en cachette et elle t'aimera. Atli te trahira et te mettra dans une fosse aux serpents, puis Atli et ses fils seront tués. C'est Guðrún qui les tuera. Ensuite, les grandes vagues la porteront à la forteresse du roi Jónakr. Là, elle mettra au monde un noble fils. Svanhildr sera exilée et mariée au roi Jörmunrekr. Les conseils de Bikki la mordront. Et alors, toute votre famille aura péri et les chagrins de Guðrún n'en seront que plus grands. À présent, je te fais, Gunnarr, une ultime prière : fais dresser sur la plaine un grand bûcher pour nous, moi et Sigurðr, et ceux qui furent tués avec lui. Fais tendre au-dessus une toile rougie de sang humain et fais-moi brûler aux côtés de ce roi hunnique, et de l'autre côté, mes hommes, deux à la tête et deux aux pieds, et deux faucons. Alors, tout sera également partagé. Placez entre nous une épée dégainée comme l'autre fois, lorsque nous montâmes dans un même lit et nous donnâmes le nom d'époux. Que la porte ne se referme pas sur ses talons quand je le suivrai. Nos funérailles ne seront pas misérables si l'accompagnent cinq serves et huit domestiques<sup>103</sup> que mon père me donna, et que brûlent là aussi ceux qui furent tués avec Sigurðr. J'en dirais davantage si je n'étais pas blessée, mais voici que sifflent les plaies et que s'ouvrent les blessures, et j'ai dit vrai pourtant. »

On ensevelit donc le cadavre de Sigurðr selon l'ancienne coutume et l'on fit un grand bûcher. Quand il flamba bien, on plaça dessus le cadavre de Sigurðr Meurtrier de Fáfñir et celui de son fils de trois hivers que Brynhildr avait fait occire, ainsi que celui de Guþormr. Quand le bûcher fut tout embrasé, Brynhildr y monta et dit à ses suivantes de prendre l'or qu'elle voulait leur donner. Après cela, Brynhildr mourut et brûla avec Sigurðr, et leur vie s'acheva ainsi.

103. Ce passage est intéressant à plus d'un titre. Voilà donc quelles purent être en un temps sans doute assez lointain les funérailles des grands de ce monde germanique. Le détail de ce long paragraphe se trouve plus ou moins confirmé, d'une part par l'archéologie qui atteste que le chef se faisait inhumer avec son cheval, ses armes de choix, ses plus beaux atours et, d'aventure, tout le nécessaire pour l'accompagner dans l'autre monde, éventuellement aussi avec une femme. Les chiffres donnés ici relèvent sans doute du grossissement épique. Quant à la crémation qui suivra cette inhumation, elle est attestée par le fascinant récit que fit, en 922, un diplomate arabe, Ibn Fadhlán, qui assista à l'enterrement d'un chef Rúis (c'est-à-dire Suédois) sur les bords de la Volga (traduction intégrale, sur la traduction anglaise, dans *L'Edda poétique*, p. 55-60)

*32. Guðrún est mariée à Atli*

Maintenant, quiconque entend cette nouvelle dit qu'il ne reste plus personne au monde et qu'il ne naîtra plus homme pareil à Sigurðr en quelque chose que ce soit, et que son nom ne périra jamais dans la langue tudesque et dans les pays du Nord, tant que le monde durera.

On dit qu'un jour, alors que Guðrún était dans son pavillon, elle dit : « Meilleure était notre vie lorsque j'avais Sigurðr. Il se distinguait de tous les autres comme l'or sur le fer ou l'oignon sur les autres herbes ou le cerf sur les autres animaux, jusqu'à ce que mes frères m'envièrent un tel homme qui était plus éminent que tous. Ils ne pouvaient dormir avant qu'ils ne l'eussent occis. Grand vacarme fit Grani quand il vit son maître navré. Puis j'allai lui parler comme à un homme, mais il baissa le col jusqu'à terre, il savait que Sigurðr était abattu. »

Puis Guðrún disparut dans la forêt, elle entendait de tous côtés le hurlement des loups, elle trouvait plus heureux de mourir. Elle alla jusqu'à ce qu'elle arrive à la halle du roi Hálfir et resta là, chez Þóra fille de Hákon, au Danemark, sept saisons, et elle fut tenue en grande faveur. Elle fit de la tapisserie et y dessina maintes œuvres et grandes, de beaux jeux coutumiers de ce temps-là, épées et broignes et tout l'équipement d'un roi, et les bateaux du roi Sigmundur, glissant le long des côtes. Elles tissèrent la bataille entre Sigarr et Siggeirr, en Fionie, au Sud. Tel était leur divertissement, et Guðrún se consola un peu de son chagrin.

Grímhildr apprit où Guðrún était descendue, elle eut un entretien avec ses fils et demanda s'ils voulaient verser compensation à Guðrún pour son fils et son mari, disant qu'ils y étaient tenus. Gunnarr parla et dit qu'il voulait lui donner de l'or et compenser ainsi ses deuils, envoya chercher ses amis et équiper leurs chevaux, préparer leurs heaumes, leurs épées, leurs écus, leurs broignes et armures de toutes sortes. Cette expédition fut préparée de la façon la plus courtoise, aucun champion d'importance ne resta chez lui. Leurs chevaux étaient caparaçonnés et chaque chevalier avait un heaume ou bien doré ou bien poli. Grímhildr entreprit l'expédition avec eux, disant que leur mission serait mieux remplie ainsi que si elle restait chez elle. Ils avaient en tout cinq cents<sup>104</sup> d'hommes. C'étaient de nobles hommes qui les accompagnaient. Il y avait là Valdarr de Danemark, Eymóðr et Jarisleifr<sup>105</sup>. Ils entrèrent dans la halle du

104. Voir *hundrað\**.

105. Notons que Jarisleifr est la transposition de Jaroslav et rappelons que les principautés de Novgorod (Hólmgarðr) et de Kiev (Kænugarðr) ont sans aucun doute été fondées par des Suédois, également responsables ensuite de la naissance de l'État russe.

roi Hálf. Il y avait là des Lombards, des Francs et des Saxons. Ils étaient complètement armés et portaient des pelisses rouges, comme il est dit :

27. Broignes courtes,  
heaumes à nasal,  
ceints du glaive,  
avaient les cheveux bruns<sup>106</sup>.

Ils entendaient offrir à leur sœur d'excellents présents et lui dirent de belles paroles, mais elle ne crut aucun d'eux. Puis Grímhildr lui remit une boisson maléfique, force lui fut d'en boire, et ensuite, elle ne se rappela aucune offense. Cette boisson était mêlée de la force de la terre et de la mer, et du sang de son fils, et sur la corne étaient gravées toutes sortes de signes rougis de sang, comme il est dit ici :

28. Il y avait sur cette corne  
toutes sortes de signes,  
gravés, rougis de sang  
– ne pus les interpréter –  
le long serpent de la bruyère<sup>107</sup>  
du pays des Haddingjar,  
l'épi non tranché par le fer,  
des entrailles de bête<sup>108</sup>.

---

L'auteur suit ici la strophe 19 de la *Guðrúnarkviða* II qui commence par une *þula*, une sorte de litanie qui énumère, en l'occurrence, les grands rois de l'Occident que connaissait l'auteur du poème.

106. Figure bien dans la *Guðrúnarkviða* II strophe 19 quoique dans un ordre différent. Le détail des cheveux bruns doit être relevé. Que les Völsungar ou quelqu'une des autres familles qui sont impliquées dans cette histoire n'aient pas été Germains ou Scandinaves, cela paraît probable, le détail des cheveux noirs ou bruns, assez peu communs dans le monde germanique de l'époque, est souvent relevé, notamment par Snorri Sturluson.

107. La *Guðrúnarkviða* II du *Codex Regius* a ici : « le long poisson de la bruyère ». De toute manière, le « long poisson de la bruyère des Haddingjar » est « l'épée des Haddingjar ». Ceux-ci, en vertu d'un mythe rapporté et par Snorri Sturluson et par Saxo Grammaticus, sont certainement les souverains du royaume des morts. Reste à savoir ce que désigne l'épée des morts. Il s'agit, bien entendu, d'un signe magique. On peut comprendre aussi que le serpent venimeux est l'épée des morts.

108. Quant à « l'épi non tranché par le fer », il renvoie à une inscription runique, de contenu évidemment magique, et qui n'a jamais reçu d'interprétation assurée, qui figure sur la pierre d'Eggjum en Norvège (vers 800 après Jésus-Christ) : « le soleil n'a pas lui et la pierre n'a pas été taillée par le couteau. » Au lieu d'« entrailles » de bête, on peut lire « gosier », ou « œsophage ». En tout état de cause, il est clair que cette strophe donne une sorte de recette magique.

29. Étaient à cette bière  
 maints maléfices mêlés :  
 herbes des bois de toutes sortes  
 et glands brûlés,  
 rosée de l'âtre,  
 entrailles sacrificielles,  
 foie de porc cuit  
 – cela apaisait les douleurs<sup>109</sup>.

Cela fait, quand ils se furent accordés, il y eut grande liesse.

Lorsqu'elle trouva Guðrún, Grímhildr dit : « Salut à toi, fille ! Je te donne de l'or et toutes sortes d'objets précieux de la part de ton père, des anneaux de prix et des parures de lit de filles hunniques, les plus courtoises qui soient, pour compenser la perte de ton mari. Puis on te mariera au roi Atli le puissant. Alors, tu régneras sur sa richesse. Ne rejette pas tes parents à cause d'un seul homme, fais plutôt à notre requête. »

Guðrún répondit : « Jamais je n'épouserai le roi Atli, il ne nous sied pas d'accroître notre famille. »

Grímhildr répondit : « Ne pense plus à haine ; et si tu as des fils, fais comme si Sigurðr et Sigmundr étaient en vie. »

Guðrún dit : « Je ne puis cesser de penser à lui ; il était plus éminent que tous. »

Grímhildr dit : « Il te sera assigné d'épouser ce roi, sinon tu n'en épouseras aucun. »

Guðrún dit : « Ne m'offre pas ce roi, il ne sortira que du mal de cette famille, et il maltraitera tes fils, cruelle vengeance s'exercera sur lui à cause de cela. »

Ces propos fâchèrent Grímhildr pour ses fils et elle dit : « Fais comme nous le demandons, et pour cela, tu auras grande estime ainsi que notre amitié, et ces lieux qui s'appellent Vinbjörg et Valbjörg. »

Ses propos avaient si grande vertu que force fut qu'ils s'accomplissent.

Guðrún dit : « Il faudra que cela s'accomplisse et pourtant cela va contre mon gré, et cela ne sera guère pour la joie mais pour le deuil ! »

Ensuite, ils enfourchèrent leurs chevaux, on mit leurs femmes dans des chariots et ils allèrent, sept jours chevauchant, puis sept autres jours en bateau, et sept jours encore par voie de terre, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une halle altièrre. Vint aux devants de Guðrún une grande foule et l'on

109. Même remarque que dans la note précédente *in fine*. La « rosée de l'âtre » est la « suie ».

prépara là un magnifique banquet comme il en avait été convenu auparavant et il fut donné avec honneur et grande pompe. À ce banquet, Atli célébra ses noces avec Guðrún. Mais jamais son humeur ne le porta à rire, et leur vie commune ne fut guère joyeuse.

### *33. Atli invite chez lui les fils de Gjúki*

On dit qu'une nuit, le roi Atli sortit de son sommeil. Il dit à Guðrún : « J'ai rêvé, dit-il, que tu me frappais d'une épée. »

Guðrún interpréta ce rêve et dit que rêver de fer signifiait feu – « et l'orgueil qui fait que tu te crois plus éminent que tous. »

Atli dit : « J'ai rêvé encore qu'avaient poussé ici deux baguettes d'osier, et je voulais qu'on ne leur fit jamais aucun mal. Puis on les arracha avec leurs racines, on les rougit dans le sang, on les porta sur le banc et on me les offrit à manger. J'ai rêvé encore que deux faucons s'envolaient de mon bras, affamés, et qu'ils mouraient. Il me sembla que l'on avait mêlé leurs cœurs de miel et que j'en mangeais. Puis il me sembla que deux jolis chiots se couchaient devant moi, hurlant fort, et que je mangeais leur chair, quoique ce fût contre mon gré. »

Guðrún dit : « Ce ne sont pas de bons rêves, et ils se réaliseront. Tes fils doivent être voués à mourir, et maintes choses pénibles vont nous arriver.

— J'ai rêvé encore que j'étais alité et que ma mort était résolue. »

Le temps passa et leur vie commune était froide. Le roi Atli réfléchit alors à l'endroit où se trouvait tout cet or qu'avait possédé Sigurðr, mais c'étaient le roi Gunnarr et son frère qui le savaient. Atli était un grand roi, et puissant, sage et ayant beaucoup d'hommes : il prit leur conseil sur la manière de procéder. Il savait que Gunnarr et les siens possédaient beaucoup plus de bien que quiconque, sans comparaison, il prit alors le parti d'envoyer des hommes trouver les frères et les inviter à un festin pour leur faire honneur en maintes choses. Était à leur tête l'homme que l'on nomme Vingi.

La reine sut qu'ils parlaient en privé et se douta qu'il devait y avoir ruse contre ses frères. Guðrún grava des runes et elle prit un anneau d'or, y noua un poil de loup et le remit aux messagers du roi. Puis ceux-ci s'en allèrent selon l'ordre du roi. Avant de débarquer, Vingi vit les runes et les tourna différemment, pour signifier que, par ces runes, Guðrún souhaitait qu'ils vinssent la trouver.

Ils arrivèrent à la halle du roi Gunnarr, on les accueillit bien et on leur fit de grands feux. Ensuite, ils burent joyeusement la meilleure boisson.

Alors, Vingi dit : « Le roi Atli m'envoie ici, il aimerait que vous alliez

chez lui en grand honneur, que vous acceptiez de lui grandes marques de distinction, heaumes et écus, épées et broignes, or et vêtements de qualité, troupes et chevaux, grandes et vastes terres, car il a déclaré que c'est à vous qu'il accorderait le meilleur de son royaume.»

Gunnarr tourna la tête et dit à Högni: « Que faire de cette invite? Il nous offre grande puissance, mais je ne sais aucun roi qui possède autant d'or que nous, car nous avons tout l'or qui se trouvait à Gnitahéiðr, et nous avons de grands bâtiments remplis d'or, et des armes de taille et toutes sortes d'armures. Je sais que mon cheval est le meilleur et mon épée, la plus acérée, mon or, le plus glorieux.»

Högni répondit: « Je m'émerveille de son invite, car il l'a rarement faite, et il doit être inavisé d'aller le trouver; et je m'émerveille quand je vois les trésors que le roi Atli nous a envoyés parce que j'ai vu un poil de loup noué à un anneau d'or, il peut se faire que Guðrún pense qu'il a pour nous un cœur de loup et qu'elle ne veuille pas que nous y allions.»

Vingi lui montra alors les runes en disant que c'était Guðrún qui les avait envoyées.

Tout le monde alla dormir, mais eux, restèrent à boire avec quelques hommes. Alors, la femme de Högni, qui s'appelait Kostbera, la plus belle des femmes, survint et examina les runes. La femme de Gunnarr s'appelait Glaumvör, une femme imposante. Elles servaient à boire. Les rois s'enivrèrent complètement.

Vingi s'en aperçut et dit: « Il n'y a pas à cacher que le roi Atli est fort infirme et chargé d'années pour défendre son royaume, et ses fils sont jeunes et capables de rien. Or il veut vous donner le pouvoir sur le royaume tant qu'ils sont si jeunes, et il préférerait que ce soit vous qui en jouissiez.»

Il se trouvait, et que Gunnarr était très ivre, et qu'on lui offrait un grand royaume, il ne put rien faire non plus contre son sort, promit de faire l'expédition et le dit à Högni, son frère.

Celui-ci répondit: « Il faut s'en remettre à ta décision et je t'accompagnerai, mais je n'ai pas envie de faire cette expédition.»

### *34. Des rêves de Kostbera*

Quand les hommes eurent bu tout leur soûl, ils allèrent dormir. Kostbera entreprit de regarder les runes, elle épela les lettres et vit qu'il y avait en-dessous autre chose de gravé et que les runes étaient falsifiées. Elle parvint tout de même à comprendre grâce à sa sagacité. Après cela, elle alla au lit auprès de son mari.

Quand ils se réveillèrent, elle dit à Högni : « Tu as l'intention de partir et c'est inavisé. Attends une autre fois, il faut que tu ne sois pas habile à interpréter les runes s'il te semble qu'elle t'a invité cette fois, ta sœur. Moi j'ai interprété ces runes, et je m'émerveille qu'une femme aussi sage s'y soit mal prise pour graver, car on dirait, à lire ce qu'il y a en-dessous, qu'il y va de votre mort, et c'est de deux choses l'une : ou bien elle a oublié une lettre, ou bien d'autres les ont falsifiées. Et maintenant, entends mon rêve : j'ai rêvé que je voyais couler ici une rivière, plutôt forte, et elle brisait les poutres de la halle. »

Il répondit : « Vous autres femmes êtes souvent mal intentionnées, et je ne suis pas d'humeur à me conduire mal envers les gens, à moins que ce ne soit mérité. Il nous fera bel accueil. »

Elle dit : « Vous en ferez l'épreuve, mais amitié ne doit pas accompagner cette invite. J'ai rêvé encore qu'une autre rivière coulait ici, grondant affreusement et brisant toutes les estrades dans la halle, et elle vous brisait les jambes, à vous, les deux frères, il faut que cela signifie quelque chose. »

Il répondit : « Il doit y avoir des prairies là où tu as cru voir la rivière, car lorsque l'on marche dans les prés, les graines du foin s'accrochent à nos jambes.

— J'ai rêvé, dit-elle, que ton manteau brûlait et qu'il mettait le feu à toute la halle. »

Il répondit : « Je sais bien ce que c'est : il y a nos habits ici, fraîchement teints, et c'est eux qui brûlaient là où tu crus voir mon manteau<sup>110</sup>. »

— J'ai cru voir entrer ici un ours, dit-elle, il brisa le trône du roi en agitant les pattes de telle façon que nous eûmes tous peur, il nous tenait tous en même temps dans la gueule si bien que nous étions impuissants et grande terreur en résultait. »

Il répondit : « Il va venir une grande tempête là où tu as cru voir un ours blanc.

— Il m'a semblé voir entrer un aigle, dit-elle, qui longea la halle et m'aspergea de sang ainsi que nous tous, et cela doit présager malheur, car il m'a semblé que c'était le double du roi Atli<sup>111</sup>. »

Il répondit : « Souvent nous abattons du bétail en quantité et pour notre plaisir, et qui rêve d'aigle, cela signifie bœuf, et Atli doit nous en vouloir de tout son cœur. »

Et ils cessèrent ces propos.

110. Il veut dire que l'on vient de les teindre en pourpre.

111. J'ai traduit par « double » le mot *hamr*\* que comporte le texte. L'aigle est le *hamr* d'Atli.

35. Les *Gjúkungar* rendent visite à *Atli*

De Gunnarr, il faut raconter maintenant qu'il en alla de même pour lui : quand ils se réveillèrent, Glaumvör, sa femme, dit ses nombreux rêves qui lui semblaient devoir amener vraisemblablement trahison, mais Gunnarr les interpréta tous en sens inverse.

« En voici un, dit-elle : il me sembla qu'une épée ensanglantée était apportée ici, dans la halle, et tu en fus transpercé, et des loups hurlaient à chaque extrémité de cette épée. »

Le roi répondit : « C'étaient de petits chiens qui voulaient me mordre ; armes teintées de sang signifient souvent chiens qui aboient. »

Elle dit : « Il me sembla encore que des femmes entraient, elles étaient sinistres et elles te choisissaient pour mari. Peut-être que ce sont tes dises<sup>112</sup>. »

Il répondit : « Voici qui est difficile à interpréter, on ne peut se garder contre sa destinée et il n'est pas improbable que ma vie soit de courte durée. »

Le matin, ils se levèrent et voulurent partir, mais certains les en dissuadaient.

Puis Gunnarr dit à l'homme qui s'appelait Fjörnir : « Debout, et donne-nous à boire d'un grand vaisseau de bon vin, car il se peut que ce soit notre dernier festin ; et maintenant, si nous mourons, le vieux loup va se procurer l'or et cet ours-là ne se privera pas de mordre de ses crocs. »

Puis toute la troupe les accompagne en chemin, en pleurant. Högni dit : « Au revoir, et bonne chance. »

La plus grande partie de leur troupe demeura. Sólarr et Snaevarr, les fils de Högni, les accompagnèrent ainsi qu'un grand champion qui s'appelait Orkningr. C'était le frère de Bera. Leurs gens les accompagnèrent jusqu'aux bateaux, et tous les dissuadaient de faire ce voyage, mais rien n'y fit.

Alors Glaumvör dit : « Vingi, bien probable qu'un grand malheur résulte de ta venue, de grands événements vont se produire pendant ton voyage. »

Il répondit : « Je jure que je ne mens pas et que me prennent la haute potence et tous les mauvais esprits si j'ai dit un mot mensonger. » Et il n'épargna guère les propos de ce genre.

Alors Bera dit : « Au revoir, et bonne chance. »

Högni répondit : « Soyez joyeux, quoi qu'il nous arrive. »

Là se séparèrent leurs destinées. Puis ils ramèrent si ferme et par grande force que la quille se détacha presque à moitié de leur bateau. Ils sou-

112. Voir *disir*\*. Elles ont ici leur valeur fatidique proprement fatale.

quaient si ferme sur les rames, se renversant fortement en arrière, que poignées et tolets se brisaient. Quand ils accostèrent, ils n'amarrèrent pas leurs bateaux. Puis ils montèrent un moment leurs bons chevaux par la sombre forêt. Ils virent alors le palais du roi. Ils entendirent grand vacarme venant de là, et fracas d'armes, et ils y virent foule d'hommes et grands préparatifs qu'ils faisaient, toutes les portes de la forteresse étaient pleines de monde. Ils chevauchèrent jusqu'à la forteresse: elle était fermée. Högni brisa le portail et ils entrèrent.

Alors Vingi dit: «Il aurait sans doute mieux valu que tu ne fasses pas cela, attends ici pendant que je vais vous chercher du bois de potence. Je vous ai prié gentiment de venir ici, mais fausseté se mussait par-dessous. Il ne va pas falloir attendre longtemps pour que vous soyez pendus.»

Högni répondit: «Nous n'allons pas céder devant toi, je ne vois pas que nous reculions là où des hommes combattent, et il ne t'aura servi à rien de nous effrayer, mal va t'en prendre.»

Le précipitèrent ensuite et le rossèrent à mort du talon de leurs haches.

### *36. De la bataille*

Ils chevauchèrent alors jusqu'à la halle du roi. Le roi Atli disposa sa troupe en ordre de bataille, les rangs s'incurvaient de telle sorte qu'il y avait une barrière entre eux.

«Soyez les bienvenus chez nous, dit-il, remettez-moi tout cet or qui nous revient, cet argent que possédait Sigurðr et que possède maintenant Guðrún.»

Gunnarr dit: «Jamais tu n'auras ce bien, et il va te falloir affronter des hommes valeureux avant que nous laissions la vie si tu nous proposes guerre. Possible que ce soit à l'aigle et au loup que tu donnes magnifiquement ce banquet et par minablerie petite.

— Il y a longtemps que j'avais dans l'idée, dit Atli, d'attenter à votre vie, de régner sur l'or et de vous faire payer l'acte infamant que vous avez commis en trahissant le meilleur de votre parentèle, et je vais le venger.»

Högni répondit: «Il ne vous servira à rien de vous attarder longuement à ces propos, vous n'êtes prêts en rien.»

Alors éclata rude bataille et il y eut d'abord grêle de traits. La nouvelle en parvint à Guðrún. Ce qu'apprenant, elle devint féroce et rejeta son manteau. Après quoi, elle sortit, salua les arrivants, embrassa ses frères leur manifestant grand amour, et ce fut leur dernière salutation.

Alors elle dit: «Je pensais avoir trouvé un moyen pour que vous ne veniez pas, mais nul ne peut rien contre son destin.»

Et elle dit encore : « Servira-t-il à quelque chose de rechercher des conciliations ? »

Ils refusèrent tous carrément.

Elle vit que l'on maltraitait ses frères ; entendit s'endurcir, passa une broigne, prit une épée, combattit avec ses frères, se porta de l'avant comme le plus vaillant des hommes, tout le monde dit unanimement que l'on ne vit guère plus rude défense que là où elle était. Il y eut alors grande hécatombe, l'ardeur des frères l'emportait sur tout le reste. La bataille dura longtemps, jusqu'au milieu du jour. Gunnarr et Högni rompirent les rangs du roi Atli et l'on dit que toute la plaine était baignée de sang. Les fils de Högni progressaient rudement.

Le roi Atli dit : « Nous avons une grande troupe, et belle, et de grands champions, mais voici que beaucoup des nôtres sont abattus et nous avons à revaloir bien du mal, vous avez tué dix-neuf de mes champions et il n'en reste qu'onze. »

Il y eut une pause dans la bataille. Alors le roi Atli dit : « Nous étions quatre frères et voici que je demeure seul. Grande parentèle m'était échue et je pensais que c'était pour mon renom. J'avais une femme belle et sage, magnanime, et le cœur rude, mais je ne puis jouir de sa sagacité, car nous fûmes rarement d'accord. Voici que vous avez occis beaucoup de mes parents et m'avez dépourvu de mon royaume et de mon bien, occis ma sœur et c'est ce qui m'afflige le plus. »

Högni dit : « Pourquoi mentionner cela ? Vous fûtes les premiers à rompre la paix. Tu pris ma parente et la fis mourir de faim, l'assassinas et pris l'argent, cela n'avait rien de royal et je trouve risible de t'entendre exalter ton chagrin, et je remercie les dieux si tout va mal pour toi. »

### *37. Meurtre des Gjúkungar*

Le roi Atli excita alors sa troupe à faire une rude attaque, à se battre véhémentement ; les Gjúkungar attaquent si ferme que le roi Atli se replia dans sa halle ; ils combattent maintenant à l'intérieur et la bataille est des plus rudes. Elle coûta beaucoup de vies et se termina de telle sorte que tomba toute la troupe des frères, si bien qu'il ne resta qu'eux deux, mais auparavant, maint homme avait péri sous leurs armes.

On tomba alors sur le roi Gunnarr : en raison de la supériorité du nombre, on s'empara de lui et il fut mis aux fers. Ensuite, Högni combattit par grande vaillance et courage et abattit vingt des plus grands champions du roi Atli. Il en repoussa beaucoup dans le feu qui brillait là, dans la halle. Tous sont d'accord sur une chose : on voit rarement pareil

homme. Pourtant, pour finir, il fut accablé par le nombre et on s'empara de lui.

Le roi Atli dit : « C'est grande merveille de voir combien d'hommes ont péri devant lui. Qu'on lui tranche le cœur et que ce soit sa mort. »

Högni dit : « À votre guise. Joyeusement j'attendrai ici ce que vous voulez faire et tu vas comprendre que mon cœur ne craint point, j'ai été ardent à supporter des épreuves tant que je n'étais pas blessé. Or à présent, nous sommes fort blessés, à toi de décider seul de nos démêlés. »

Alors, un conseiller du roi Atli dit : « Je vois mieux à faire : prenons plutôt l'esclave Hjalli et épargnons Högni. Cet esclave est fait pour mourir. Plus il vivra longtemps, plus misérable il sera. »

L'esclave entendit et cria fort, il s'enfuit en courant là où il pensait trouver espoir de refuge, disant qu'on lui faisait mauvais sort à cause de leurs hostilités et de leur méchanceté, c'était un bien mauvais jour que celui où il devrait mourir privé de sa bonne chère et de la garde de ses cochons. Ils se saisirent de lui et portèrent sur lui le couteau. Il cria fort avant de sentir la pointe.

Alors Högni dit, comme il arrive à bien peu quand ils sont dans l'épreuve : il intercéda pour qu'on laisse l'esclave en vie, disant qu'il ne supportait pas d'entendre ses criailles et qu'il se plairait à en finir avec ce jeu. L'esclave se réjouit et accepta la vie.

On les mit alors tous deux aux fers, Gunnarr et Högni. Le roi Atli demanda au roi Gunnarr de dire où était l'or s'il voulait recevoir la vie.

Il répondit : « D'abord, il faut que je voie le cœur de Högni, mon frère, ensanglanté. »

Alors, ils saisirent l'esclave une deuxième fois, lui tranchèrent le cœur et le portèrent au roi Gunnarr.

Il répondit : « On peut voir ici le cœur de Hjalli le couard, il n'est pas semblable au cœur de Högni le brave, car voici qu'il tremble fort, et il tremblait deux fois plus quand il était dans sa poitrine. »

Alors, sur l'incitation du roi Atli, ils allèrent à Högni et lui tranchèrent le cœur. Sa valeur était si grande qu'il rit pendant qu'il souffrait ce tourment, tous s'émerveillèrent de son courage et on l'a conservé en mémoire depuis. Ils montrèrent à Gunnarr le cœur de Högni.

Il répondit : « On peut voir ici le cœur de Högni le brave, il n'est pas semblable au cœur de Hjalli le couard, car il ne frémit guère maintenant, et moins encore quand il était dans sa poitrine. Et tu vas, Atli, perdre la vie tout comme nous périssons à présent. Or maintenant, je suis seul à savoir où est l'or, Högni ne le dira pas, je n'en étais pas assuré tant que nous vivions tous les deux, mais à présent, je suis seul à en décider. Le Rhin gouvernera l'or avant que les Huns s'en emparent. »

Le roi Atli dit : « Emportez le prisonnier. » Et c'est ce qui fut fait.

Guðrún convoqua des hommes, alla trouver Atli et dit : « Malheur sur vous maintenant, selon la façon dont tu as tenu parole envers moi et Gunnarr. »

On mit alors le roi Gunnarr dans une fosse aux serpents. Il y avait là force serpents, et il avait les mains fermement liées. Guðrún lui envoya une harpe et il montra son savoir en jouant de la harpe avec grand art, pinçant les cordes avec ses orteils, et il joua si bien, si éminemment que rares étaient ceux qui estimaient avoir entendu jouer pareillement avec les mains ; il joua de la sorte jusqu'à ce que tous les serpents s'endormirent, hormis une vipère grande et hideuse qui rampa vers lui et enfouit la gueule jusqu'à ce qu'elle le frappe au cœur, il y laissa la vie par grande vaillance.

### *38. Vengeance de Guðrún*

Le roi Atli estima avoir remporté grande victoire, il dit à Guðrún, non sans quelque moquerie ou vantardise : « Guðrún, à présent tu as perdu tes frères et c'est toi-même qui es en cause. »

Elle répondit : « Il te plaît de proclamer ces meurtres devant moi, mais il se peut que tu t'en repentes quand tu éprouveras ce qui suivra, et de tout ce que j'ai, ce qui vivra le plus longtemps est le souvenir de ta cruauté, et tu ne t'en trouveras pas bien tant que je vivrai. »

Il répondit : « Nous allons nous réconcilier : je veux compenser la perte de tes frères par de l'or et des objets de prix, à ton gré. »

Elle répondit : « Longtemps j'ai été difficile à traiter, et cela pouvait se supporter tant que Högni vivait. Mais tu ne compenseras jamais la perte de mes frères de sorte que je sois consolée ; pourtant, nous autres femmes, nous devons souvent notre pouvoir à votre puissance ; maintenant, tous mes frères sont morts et tu es seul à gouverner avec moi. C'est pourquoi je choisis de faire faire un grand festin, je veux célébrer les funérailles de mes frères et aussi celle de tes parents. »

Elle se fit donc joyeuse en paroles bien qu'elle fût mise à l'épreuve par-dessous ; lui, était crédule et fit confiance à sa parole, puisqu'elle se faisait légère en propos. Guðrún fit donc le festin de funérailles pour ses frères, et de même, le roi Atli pour ses hommes et ce banquet fut fort magnifique.

Or Guðrún réfléchissait à ses chagrins et méditait d'infliger au roi quelque grande honte. Le soir, elle attira les fils qu'elle avait du roi Atli alors qu'ils jouaient dans la pièce. Les garçons s'attristèrent, demandant ce qu'ils devaient faire.

Elle répondit : « Ne demandez rien. Vous devez tous deux être mis à mort. »

Ils répondirent : « Tu feras de tes enfants ce que tu voudras. Personne ne te l'interdira. Mais honte à toi de faire cela. »

Puis elle leur trancha le cou. Le roi demanda où étaient ses fils.

Guðrún répondit : « Je te le dirai pour réjouir ton cœur : tu nous as causé grand deuil quand tu tuas mes frères. Maintenant, écoute ma parole : tu as perdu tes fils, leurs crânes sont ici montés en coupes, et tu viens de boire leur sang mêlé à du vin. Puis j'ai pris leurs cœurs et les ai rôtis sur une branchette, et tu les as mangés. »

Le roi Atli répondit : « Cruelle tu es, qui as assassiné tes fils et m'as donné leur chair à manger, et tu ne mets pas grande distance entre chacun de tes méfaits. »

Guðrún dit : « Ma volonté serait de t'infliger de grandes hontes, on ne se conduit jamais assez mal envers un tel roi. »

Le roi dit : « Il n'y a pas d'exemple que l'on puisse faire pis que toi, il y a grande sottise en de telles brutalités, tu mériterais d'être brûlée sur un bûcher après avoir été lapidée, tu aurais alors ce que tu t'es donné tant de peine à obtenir. »

Elle répondit : « C'est pour toi-même que tu prophétises cela, moi, une autre mort m'écherra. »

Et ils se tinrent maints propos de haine.

Högni laissait un fils qui s'appelait Niflungr. Il avait grande haine pour le roi Atli et dit à Guðrún qu'il voulait venger son père. Elle en fut satisfaite et ils tinrent conseil. Elle dit que ce serait grande chance si cela se faisait. Le soir, quand le roi eut fini de boire, il alla au lit ; quand il fut endormi, Guðrún survint avec le fils de Högni. Guðrún prit une épée et en frappa le roi Atli à la poitrine. Ils exécutèrent cela tous les deux, elle et le fils de Högni.

Le roi se réveilla sous cette blessure et dit : « Ici, nul besoin de pansement ou d'onguent, qui m'a fait cette blessure ? »

Guðrún dit : « C'est moi qui en suis cause pour une part, et le fils de Högni pour une autre part. »

Le roi Atli dit : « Il ne te seyait pas de faire cela, bien qu'il y eût quelque cause, tu me fus donnée en mariage sur le conseil de tes parents et je t'ai versé un douaire, trente excellents chevaliers et des vierges honorables, et beaucoup d'hommes encore, pourtant, tu ne te déclaras pas satisfaite que tu ne gouvernes les terres qu'avait possédées le roi Buðli, et tu as souvent laissé ta belle-mère dans les larmes. »

Guðrún dit : « Maintes choses non véridiques tu as dites et je n'en ai cure ; souvent, je fus difficile de caractère, mais tu as grandement fait pour accroître cela. Il y a souvent eu grand tumulte ici, dans ton enclos, parents

et amis se sont souvent battus, tout était objet de querelle et la vie était meilleure quand j'étais avec Sigurðr, nous tuions des rois et nous appropriions leurs biens, faisant trêve à ceux qui le voulaient, des chefs se soumettaient à nous et nous laissions puissant celui qui le voulait. Puis nous l'avons perdu, et ce fut peu de chose que de porter le nom de veuve, mais ce qui m'affligea le plus fut de venir chez toi, moi qui avais épousé le meilleur des rois, mais toi, tu n'es jamais sorti de la bataille que tu n'aies eu la moindre part. »

Le roi Atli répondit : « Ce n'est pas vrai, et de telles représentations n'amélioreront le lot ni de l'un ni de l'autre, car nous voici réduits à rien. Agis maintenant honorablement pour moi et fais ensevelir mon cadavre glorieusement. »

Elle dit : « Oui, je te ferai enterrer honorablement, je te ferai faire une tombe décente, t'ensevelirai dans de beaux linges et veillerai à tous tes besoins. »

Après cela, il mourut. Elle fit comme elle l'avait promis. Puis elle fit bouter le feu à la halle. Et quand la garde se réveilla vers la fin de la nuit, les hommes ne voulurent pas subir le feu, ils s'entretuèrent et reçurent ainsi la mort. S'acheva là la vie du roi Atli et de toute sa hirð. Guðrún ne voulut pas vivre après cet acte, mais son dernier jour n'était pas encore venu.

Les *Völsungar* et les *Gjúkungar* ont été, à ce que l'on dit, les plus intrépides et les plus puissants, c'est ce qu'il est dit dans tous les anciens poèmes. Et maintenant, une fois passés ces événements, s'apaisa de la sorte cette guerre.

### *39. Le roi Jónakr épouse Guðrún*

Guðrún avait eu de Sigurðr une fille qui s'appelait Svanhildr. C'était la plus belle des femmes et elle avait le regard perçant comme son père, de sorte que bien peu osaient la regarder sous les sourcils. Par la beauté, elle tranchait autant sur les autres femmes que le soleil sur les autres corps célestes.

Guðrún alla un jour à la mer, prit dans ses bras une pierre, s'avança dans les flots, voulant se mettre à mort. Alors, de grosses vagues l'emportèrent par la mer et elle fut transportée par leur aide pour arriver finalement à la forteresse du roi Jónakr. C'était un puissant roi et il avait quantité d'hommes. Il épousa Guðrún. Leurs enfants furent Hamðir, Sörlí et Erpr. Svanhildr fut élevée là.

*40. De Jörmunrekr et Svanhildr*

Il y a un roi qui s'appelait Jörmunrekr. C'était un puissant roi en ce temps-là. Son fils s'appelait Randvér.

Le roi héla son fils et lui dit : « Je vais t'envoyer porter un message au roi Jónakr, avec mon conseiller qui s'appelle Bikki. Est élevée là Svanhildr, fille de Sigurðr Meurtrier de Fáfniir, la plus belle fille qui soit sur terre, que je sache. C'est elle que je voudrais épouser avant tout, tu la demanderas en mariage pour moi. »

Il dit : « Je suis tenu, sire, de transmettre votre message », fit préparer honorablement leur expédition. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez le roi Jónakr, virent Svanhildr, apprécièrent beaucoup sa beauté.

Randvér demanda à parler au roi et dit : « Le roi Jörmunrekr veut vous offrir sa parenté par alliance. Il a entendu parler de Svanhildr et veut se la choisir pour femme, il n'est pas sûr qu'elle soit donnée à un homme plus puissant que lui. »

Le roi dit que c'était un parti estimable et très renommé. Guðrún dit : « Instable de s'en remettre au destin, il peut faillir. »

Et sur les instances du roi, étant donné tout ce qui en dépendait, la chose fut résolue et Svanhildr se rendit au bateau avec une honorable escorte et siégea à l'avant près du fils du roi.

Alors, Bikki dit à Randvér : « Il siérait que ce fût vous qui possédiez une si belle femme, mais pas un vieil homme. »

Cela fut bien du goût de Randvér qui parla fort suavement à Svanhildr, et elle à lui ; ils accostèrent et allèrent trouver le roi.

Bikki dit : « Il sied, sire, de savoir ce qui se passe, tout difficile que ce soit de le proclamer : il s'agit du fait que, par artifice, ton fils s'est pleinement épris de Svanhildr, et elle est sa concubine, ne laisse pas une telle chose impunie. »

Il lui avait déjà donné maint mauvais conseil mais celui-là fut décisif. Le roi écouta ses insinuations perfides. Il ne sut tempérer son courroux et dit qu'il fallait se saisir de Randvér et l'attacher à la potence. Lorsque l'on mena Randvér au gibet, il prit un faucon, le dépouilla de toutes ses plumes et dit de le montrer à son père.

Quand le roi le vit, il dit : « On voit par là qu'il pense que je suis dépourvu d'honneur comme le faucon de ses plumes »... et il ordonna de l'enlever de la potence. Mais Bikki s'en était occupé dans l'intervalle, et il était mort.

Bikki dit encore : « Contre personne, tu n'as plus de griefs à venger que contre Svanhildr. Fais-la mourir dans la honte. »

Le roi répondit : « C'est ce que nous ferons. »

Puis elle fut ligotée à la porte de la forteresse et des chevaux furent lâchés pour la fouler aux pieds. Mais dès qu'elle ouvrait les yeux, les chevaux n'osaient pas la fouler aux pieds. Ce que voyant, Bikki dit qu'il fallait lui tirer un sac sur la tête, et c'est ce qui fut fait ; ensuite, elle perdit la vie.

#### 41. *Guðrún excite ses fils*

Guðrún apprit alors la mort de Svanhildr et dit à ses fils : « Pourquoi restez-vous là si tranquilles, à tenir des propos joyeux, alors que Jörmunrekr a fait tuer votre sœur et l'a fait fouler aux pieds des chevaux, par déshonneur ? Vous n'avez pas un caractère semblable à Gunnarr ou Högni. Eux, ils auraient vengé leur parent. »

Hamðir répondit : « Tu ne louas guère Gunnarr et Högni quand ils tuèrent Sigurðr et que tu fus rougie de son sang, et tes frères furent mal vengés quand tu tuas tes fils ; il ne nous siérait pas aussi mal de tuer ensemble le roi Jörmunrekr. Mais nous ne supporterons pas des sarcasmes tant on nous excite durement. »

Guðrún alla en riant leur donner à boire dans de grands vaisseaux. Après cela, elle choisit pour eux de grandes broignes et bonnes, et tous les autres armements.

Alors Hamðir dit : « Nous nous quitterons ici pour la dernière fois, tu auras des nouvelles de nous et célèbreras nos funérailles, à nous et à Svanhildr. »

Puis ils s'en allèrent. Mais Guðrún alla à son pavillon, de chagrin, et dit : « À trois hommes, je fus mariée, d'abord à Sigurðr meurtrier de Fáfnir, et il fut trahi, et ce me fut le plus grand deuil. Ensuite, je fus donnée au roi Atli mais mon cœur fut si cruel pour lui que dans mon chagrin, j'ai tué nos fils. Ensuite, j'allai par la mer, et ses vagues me portèrent à terre et je fus donnée à ce roi. Puis je mariais Svanhildr loin de ce pays, avec grande richesse, et, après Sigurðr, ce m'est le plus amer de mes chagrins, c'est qu'elle ait été foulée aux pieds des chevaux. Mais ce qui me fut le plus cruel, c'est que Gunnarr ait été mis dans la fosse aux serpents, et le plus dur, quand on trancha le cœur de Högni, et il vaudrait mieux que Sigurðr vînt à ma rencontre et que je m'en aille avec lui. Il ne me reste plus fils ni fille pour me consoler. Rappelle-toi, Sigurðr, ce que nous dûmes quand nous montâmes dans un même lit : que tu viendrais me rendre visite et m'attendrais dans la mort. »

Et là se terminent ses lamentations.

*42. Meurtre d'Erpr et mort de Sörli et de Hamðir*

Il faut dire maintenant des fils de Guðrún qu'elle avait préparé leurs armures de telle sorte que le fer ne mordait pas dessus : elle leur demanda de ne pas se laisser blesser par des pierres ou autres choses lourdes, disant que s'ils ne le faisaient pas, cela leur ferait tort.

Quand ils se furent mis en route, ils rencontrèrent leur frère, Erpr, et lui demandèrent quelle aide il leur apporterait.

Il répond : « Je vous aiderai comme la main aide le bras, ou le pied la jambe. »

Ils trouvèrent ces propos fallacieux et le tuèrent. Puis il poursuivirent leur route, mais quelque temps après, Hamðir trébucha, se rattrapa sur une main et dit : « Erpr doit avoir dit vrai : je serais tombé si je ne m'étais rattrapé sur la main. »

Peu après, c'est Sörli qui trébuche ; il jette la jambe en avant, parvient à rester debout et dit : « Je serais tombé si je ne m'étais rattrapé sur les deux pieds. »

Ils dirent alors qu'ils avaient méfait envers Erpr, leur frère. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez le roi Jörmunrekr, se présentèrent à lui et l'attaquèrent séance tenante. Hamðir lui trancha les deux bras et Sörli, les deux pieds.

Alors Hamðir dit : « La tête eût été tranchée si Erpr, notre frère, avait été vivant, lui que nous tuâmes sur le chemin, et nous nous en sommes aperçus trop tard. » Comme il est dit :

30. Tranchée eût été la tête,  
Erpr eût-il vécu,  
notre frère le vaillant  
que tuâmes en route.

Ils méprisèrent la recommandation de leur mère, en ce qu'ils se battirent avec des pierres. Voilà qu'on les attaque, ils se défendirent bien et vaillamment, faisant tort à maint homme : le fer ne mordait pas sur eux.

Alors survint un homme de haute taille, fort âgé et borgne, qui dit : « Vous n'êtes pas avisés, qui ne savez pas donner la mort à ces hommes. »

Le roi répond : « Donne-nous un conseil pour y parvenir, si tu le sais. »

Il dit : « Faites-les périr à coups de pierres. »

C'est ce qui fut fait, de toutes parts, les pierres volèrent sur eux et cela fut la fin de leurs jours.

